





VOYAGE
DE
LA TROADE,
Fait dans les années 1785 et 1786;

PAR J. B. LECHEVALIER,

Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caen, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée.

> Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
> Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
> Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
> De ces murs élevés et détruits par les dieux;
> Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
> Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
> Qui pût me présenter l'image de ces lieux?
>
> LAFONTAINE.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprim.-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, nº. 240.

AN X. — 1802.

VOYAGE DE LA TROADE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VII.

Opinion des savans étrangers, sur les découvertes faites dans la Troade.

A mon retour de Turquie, j'avais déjà parcouru tout le midi de l'Europe; j'entrepris alors le voyage du nord, et je le commençai par l'Ecosse.

On ne m'accusera point de m'écarter de mon sujet, si je rappelle ici les témoignages d'intérêt que j'ai reçus dans l'université d'Edimbourg, de la

part de l'immortel Robertson, du docteur Spens, du lord Adam Gordon, de l'éloquent docteur Blair, du lord Elcho, du modeste Dougle Steuart, digne successeur de l'auteur *de la Richesse des Nations;* du lord Dreghorn, fils du célèbre géomètre Maclaurin ; du respectable lord Monbobo ; du docteur Gregory, successeur du fameux Cullen ; de l'ingénieux naturaliste docteur Hutton, et de son ami le docteur Black ; de M. Arbuthnot, de M. John Miller, du lord Dunsinnam, du professeur d'histoire Frazer Titler, du savant géomètre Plaifair, et de mon estimable ami le professeur Dalzel, bibliothécaire de l'université.

Lorsque je parlai de la Troade en présence de ces savans, ils se montrèrent tellement sensibles au récit de mon voyage, que je crus leur donner à mon tour un témoignage de gratitude et de déférence, en composant à la hâte le tableau de la plaine

de Troye. La société royale d'Edimbourg en écouta la lecture avec indulgence et intérêt, pendant trois de ses séances, présidées alternativement par le docteur Blair et le lord Dunsinnam. Elle me reçut ensuite au nombre de ses correspondans; et, sur le rapport de ses commissaires, elle ordonna que ma dissertation serait imprimée en français à la tête de ses mémoires de littérature, et que la traduction en serait confiée à mon ami le professeur Dalzel.

Il ne faut donc pas s'étonner si je profite avec empressement de l'occasion toute naturelle qui se présente ici, de publier l'accueil flatteur que j'ai reçu de ces hommes aussi distingués par leur savoir que par leur bienveillante hospitalité.

Ce ne sont pas encore là les seules obligations que j'aie eues aux savans Ecossais. Je leur ai dû l'amitié du docteur Jackson, principal dans l'u-

niversité d'Oxford ; de M. Rakies, du respectable M. Coutts et de son aimable famille ; de M. François Burdett, de M. Robert Smith, de M. Fréderic North et du lord Lansdown, aussi justement célèbre par son éloquence et son savoir, que par la sagesse de ses principes.

Je leur dois plus de reconnaissance encore pour m'avoir fourni les moyens d'être utile à ma patrie, en me procurant l'occasion de connaître l'illustre compagnon de Cook, sir Joseph Banks, président de la société royale de Londres.

Les commissaires Charretié et Nettement étaient chargés, par le gouvernement français, de réclamer les objets d'histoire naturelle pris par les Anglais sur les vaisseaux envoyés à la recherche du malheureux La Peyrouse. Ces deux agens qui connaissaient mes liaisons avec M. Banks, me députèrent vers lui pour lui transmettre leur réclamation.

Les premières paroles qui sortirent de la bouche de ce célèbre voyageur, m'annoncèrent que je n'aurais pas de son côté de grandes difficultés à vaincre.

« Je n'ai point oublié, me dit-il, « et je n'oublierai jamais les égards « que nous avons éprouvés au milieu « de la guerre, le capitaine Cook et « moi, de la part de la nation fran- « çaise ; vous me rendez un service « signalé, en me présentant l'occasion « de lui en témoigner ma reconnais- « sance. Je ne négligerai rien pour « faire valoir la juste réclamation du « gouvernement français. Puisse ce « léger acte de complaisance pré- « parer la voie à une réconciliation « si nécessaire au bien de l'humanité « et au progrès des sciences ! »

M. Banks tint sa parole. Les objets restitués furent apportés au Hâvre, sur un vaisseau parlementaire.

On interprêterait mal les motifs

qui me déterminent à parler ici des témoignages avantageux que le savant naturaliste la Billardière et les membres de la commission des échanges, ont donnés dans cette occasion à mon zèle, si on les attribuait à un besoin d'amour-propre.

Mon premier objet a été de proclamer de plus en plus cette paix éternelle qui doit régner entre les savans de tous les pays, et de rendre justice à la noble conduite de M. Bancks. J'ai cru, en second lieu, que dans les tems de guerre et de trouble, il n'était pas inutile au voyageur qui s'occupe des sciences et des arts, de constater l'objet de ses voyages aux yeux de ses compatriotes et des gouvernemens étrangers, afin d'obtenir par-tout cette protection que les peuples civilisés doivent aux sciences et à ceux qui les cultivent.

Je ne craindrai donc point, par cette raison, d'ajouter encore, que

j'ai été assez heureux pour avoir une occasion, à une autre époque, de témoigner mon zèle aux membres du conseil des poids et des mesures, aux citoyens Coquebert, Gatey et Legendre, en portant de leur part aux savans espagnols l'hommage du *mètre* et du *kilogramme*, et en leur développant le nouveau sytême de mensuration des Français.

L'ambassadeur Pérignon et le consul général Dhermand ont secondé de toute leur influence, l'honorable commission dont j'avais été chargé par la bienveillance de Grégoire, membre de l'Institut national. J'ai été admis correspondant de l'académie d'histoire de Madrid, sous les auspices de dom Joseph Cornide, de dom Antonio de Capmany, de dom Louis Guevara et de dom Miguel de Manuel.

Je viens de rendre compte des succès que la description de la plaine de Troye a obtenus parmi les savans

d'Espagne et d'Angleterre ; il me reste à dire comment elle a été accueillie par ceux d'Allemagne. Si l'on trouve que j'insiste trop sur ces détails, on ne doit pas perdre de vue que ma tâche est de ressusciter des monumens extraordinaires, et que je ne saurais par conséquent invoquer trop d'autorités en ma faveur. A mon arrivée à l'université de Gottingue, mon premier soin fut d'y rechercher la connaissance du célèbre Heyne. Il était déjà instruit du suffrage dont l'université d'Edimbourg avait honoré ma dissertation, et il me pria de la lui communiquer. Je crus devoir recourir aux savans Ecossais, dont elle était la propriété. Ceux-ci, pénétrés d'estime pour le bibliothécaire de Gottingue, lui envoyèrent le manuscrit avant de l'avoir eux-mêmes livré à l'impression.

L'ouvrage fut aussitôt traduit en allemand, par l'un des élèves les plus

distingués de Heyne, M. Fréderic Dornedden, et enrichi d'un docte commentaire, de la main de Heyne lui-même. Muni de cette sanction imposante, il excita la curiosité de toutes les universités d'Allemagne. La société de Gottingue, sur la présentation de M. Heyne, me reçut au nombre de ses correspondans; et je partis pour achever le voyage du nord.

Qu'il me soit encore permis d'épancher ici un sentiment de reconnaissance pour les savans de cette partie de l'Europe, où la bienfaisance et la simplicité semblent avoir fixé leur séjour afin de dédommager les habitans de la rigueur de leur climat.

Je ne finirais pas si j'entreprenais de raconter les témoignages de bonté que j'ai éprouvés à Hambourg, de M.me de Bentinck et de M. Sieveking; à Copenhague, du célèbre négociant Péchier; à Stockholm, du fameux

sculpteur Sarghel, de M. Fredenhein; du savant archevêque d'Upsal, et de M. Thunberg, successeur de Linnæus, et auteur du voyage au Japon; à Pétersbourg, du célèbre naturaliste Pallas, et de l'architecte Guaringhi; à Cassel, de son altesse le Landgrave, de M. de Feltheim, et de M. de Mauroy; à Hanovre, de M. de Hardenberg; à Yena, du professeur Schulz; enfin à Weymar, l'asile des arts et des sciences, l'Athènes de l'Allemagne, de MM. Wyeland, Erder, Goethe, Bertuch, Boettingher, et du prince lui-même le père et l'ami du peuple qu'il gouverne.

Depuis mon retour en France, M. Robert Liston, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, M. Hawkins, le docteur Sibthorpe, professeur de botanique à Oxford, et le docteur Dallaway, après un long voyage dans toutes les parties de la Troade, ont communiqué leurs journaux au docteur Dalzel. Celui-ci a composé un

tableau comparatif des observations de ces voyageurs et des miennes. Il en a résulté, qu'à quelques inexactitudes près qui se trouvent dans ma carte, la plaine de Troye est entièrement conforme à la description que j'en ai faite. M. Stockdale, M. Wakefieldet, M. Morrit et M. Olivier, se sont déclarés les défenseurs du théâtre de l'Iliade, et les miens.

On a aussi vu paraître en Allemagne un ouvrage intitulé : *Choiseul-Gouffier sur la Troade*. L'éditeur de cet ouvrage, le savant Gotlob Lenz, conseiller du duc de Saxe-Weymar, y a joint tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur les monumens de laTroade, par l'ingénieur Muller de Gottingue, par le major Schwartz de Brunswick, et le major Helvig de Stockholm.

Au moment où tous les savans de l'Europe se réunissaient pour adopter comme certaine l'existence de la plaine de Troye, le docteur Bryant qui la

combat depuis trente ans avec plus de zèle que de succès, croit devoir entrer en lice et lutter lui seul contre des adversaires aussi nombreux et aussi imposans.

Dans le savant ouvrage qu'il a publié contre la découverte des monumens de la Troade, il a fait quelques observations que j'ai trouvées justes, quoiqu'elles fussent dirigées contre moi. Mon jugement sur l'ouvrage de M. Wood lui a paru trop sévère : peut-être avais-je mal exprimé mes véritables sentimens pour ce voyageur estimable et courageux. Je n'avais pas le droit de m'offenser de la critique de M. Bryant, tant qu'il s'est borné à défendre l'ouvrage de son ami ; mais il m'a fait un reproche auquel j'ai été profondément sensible, et pour lequel je dois le citer non-seulement au tribunal des admirateurs d'Homère, mais à celui des hommes justes de tous les pays.

J'ai dit que « les prêtres du christianisme, connaissant la vénération « des Grecs pour les sépultures de leurs « anciens héros, n'avaient point renversé ces monumens, de peur d'indisposer les peuples contre le nouveau culte, et leur faire regretter « l'ancien. »

Mon but, en avançant cette conjecture, n'était pas équivoque ; j'avais besoin de tous mes efforts pour prouver que les tombeaux de la Troade ont résisté aux injures des tems et des révolutions. Je voulais prévenir les difficultés qu'on pouvait me faire : personne ne saurait se méprendre sur mes intentions.

Cependant M. Bryant, fidèle à sa vieille antipathie contre la plaine de Troye, exerce toute son habileté à découvrir un nouvel Ajax, un ennemi des principes religieux, dans celui qui ne cherche autre chose qu'à restaurer le théâtre de l'Iliade.

« Tout ceci, dit-il (1), est une « critique du christianisme et des « premiers chrétiens, pour lesquels je « me flatte que l'auteur a plus de « respect qu'il n'en montre, en pre- « nant inutilement des moyens indi- « rects de les diffamer. »

Comment M. Bryant, qui se déclare ici le défenseur des principes religieux, a-t-il osé se permettre, sans motif, une personnalité aussi injurieuse? Il était donc aussi un impie, ce vertueux recteur de Ludguan, le savant Borlasse, lorsqu'il disait : « Les mission- « naires (2) envoyés pour convertir « les habitans d'Irlande, au lieu d'a- « bolir tout-d'un-coup les superstitions « des Druïdes, trouvèrent plus pru- « dent de les détourner à l'avantage

---

(1) Observations upon a Treatise entitled a description of the *plain* of Troya, p. 43.

(2) Antiquities of Cornwall, by Borlasse, p. 222.

« de la religion qu'ils voulaient éta-
« blir ; et voyant la vénération que
« ces ignorans insulaires avaient pour
« les anciens tombeaux (Barrows) (1),
« ils dédièrent ces monumens à des
« saints du christianisme. »

---

(1) Les tombeaux dont il est ici question, sont exactement de la même construction que ceux qu'on voit dans la plaine de Troye.

CHAPITRE VIII.

Analyse de la dissertation de M. Bryant sur la guerre de Troye (1).

Il est des hommes que des travaux paisibles éloignent de la société, mais qui veulent cependant que la gloire les y ramène. La découverte de la vérité est rarement la récompense qu'ils ambitionnent ; et telle est l'inquiétude constante qui les agite, que même, en renonçant à toutes leurs passions,

(1) A dissertation concerning the war of Troy and the expediton of the Grecians as described by Homer, Shewing that no such expedition was ever undertaken and that no such city of Phrygia existed. *Second édition.*

By Jacob Bryant, London 1799.

ils peuvent difficilement éteindre la flamme qui les nourrit. Ce desir de la célébrité fut toujours le principal mobile de ceux qui consacrèrent leur existence à l'étude des connaissances humaines. Que de découvertes brillantes, que de travaux ne lui devons-nous pas? Avant de blâmer les excès auxquels il a pu conduire quelques écrivains, rendons hommage à tant de savans illustres, qui cherchèrent dans l'estime générale la récompense de leurs travaux. Avant de dire quel est le danger de toutes ces vaines observations qu'une théorie systématique prétend enchaîner, reconnaissons d'abord l'importance d'une critique exacte et judicieuse, qui n'admet parmi ses preuves que des vraisemblances extraites du sujet discuté, qui ne reconnaît d'autres appuis que ceux des écrivains dont on ne peut suspecter le témoignage.

Trop souvent on abuse des idées

générales, en cherchant dans les expressions d'un auteur le moyen de détruire le sens qu'il y donne lui-même. Rien ne paraît difficile à ceux qui ont avancé un paradoxe ; ils se trouvent dans la fâcheuse nécessité de le soutenir, et de chercher par-tout des autorités pour l'ériger en système. Ils espèrent que leur hardiesse à contredire un grand nombre d'opinions réunies, mettra leur propre opinion à l'abri de tout examen. Le défaut de réflexion, qui leur fait adopter un sentiment extraordinaire, les aveugle sur les obstacles qu'ils doivent rencontrer. L'espoir de découvrir ce qui a pu échapper à la perspicacité des hommes les plus instruits, ne leur permet pas de s'arrêter dans une telle entreprise. Ils la considèrent bientôt comme devant être un titre certain à la gloire et à la célébrité.

Plus leur opinion est attaquée avec

force, plus ils mettent d'ardeur à la défendre. Tous les moyens leur sont indifférens pour garantir d'atteinte leur systême favori, sur-tout lorsqu'afin de l'établir, ils ont réuni les secours d'une vaste érudition à toutes les subtilités de l'école.

Dans la dissertation que M. Bryant vient de publier en Angleterre sur la guerre de Troye, il n'a négligé aucun des argumens qu'il était possible de rassembler contre l'authenticité des poëmes d'Homère; il a recueilli toutes les fables qu'on a débitées contre ce grand poëte. Il refuse au chantre d'Achille l'invention de ses œuvres immortelles; à la Grèce, la gloire de lui avoir donné le jour, et à la plaine de Troye, l'illustration qu'elle a reçue par les combats de tant de héros, et par les hommages que les générations rendirent aux monumens qui renfermaient leurs cendres.

Il change le théâtre de l'Iliade, et

couvrant du voile de l'allégorie les principaux événemens de ce poëme, il en cherche les souvenirs dans les annales égyptiennes. Tour-à-tour il nous peint le chantre d'Achille comme un grec superstitieux qui a vieilli sur les bords du Nil, « comme « un plagiaire qui dérobe ses poésies « dans les archives des temples d'Isis, « un barde vagabond, insensible au « climat de la Grèce, aux grandes « actions de ses héros; qui va cher- « cher en Egypte un asile et le sujet « de ses chants.

Suivant lui, la ville de Priam « ne « dominait point les rives de l'Helles- « pont: elle était dans les plaines « de Memphis, et reconnaissait pour « fondateur quelque grec fugitif.

La confédération des peuples de la Grèce lui paraît impossible. « Ils « n'avaient entre eux aucune corres- « pondance, aucune liaison. Jamais « Agamemnon, le roi des rois, ne put

« réunir une flotte assez nombreuse, « pour porter cent mille hommes sur « la côte d'Asie. La durée de neuf « ans « lui semble » trop longue pour « renverser un puissant roi et ses « nombreux alliés : les vastes forêts « du mont Ida ne peuvent suffire à « radouber les mille bateaux d'Aga- « memnon, » etc. etc.

Il est impossible de suivre M. Bryant dans les détails immenses de son systême. M. Morrit et les savans auteurs du Monthly-Review, l'ont détruit de fond en comble. Le chapitre suivant contiendra quelques réflexions sur les argumens qu'il croit les plus favorables à l'étrange opinion qu'il soutient.

CHAPITRE IX.

Examen critique de la dissertation de M. Jacob Bryant, sur la guerre de Troye, sur la durée de cette expédition, et sur l'armement des Grecs.

Au commencement du siècle dernier, vivait un homme célèbre par l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son érudition. Cet homme eût joui d'une réputation intacte, si le desir de faire parler de lui ne l'avait engagé à soutenir des paradoxes et des opinions bizarres. Il suffisait qu'un ancien auteur contrariât son systême, pour que l'existence de cet écrivain fût aussitôt déclarée fausse et imaginaire. Admirateur sincère de l'antiquité, il refusait cependant toute confiance aux

annales qui nous en ont transmis l'histoire. Ce scepticisme s'étendait même jusqu'aux objets religieux les plus respectables. Le père Hardouin citait d abord en sa faveur des actes des conciles, puis il en niait l'authenticité.

Un de ses amis lui représentant un jour le tort que lui faisaient ses paradoxes et ses systêmes, reçut de lui cette réponse : « Croyez-vous donc « que je me serai levé toute ma vie « à quatre heures du matin, pour ne « dire que ce que d'autres ont dit « avant moi ». Son ami lui repliqua : « Il arrive quelquefois qu'en se levant « si matin, on compose sans être bien « éveillé, et qu'on débite les revêries « d'une mauvaise nuit pour des vérités « démontrées. »

Cette réponse s'adresse à tous les écrivains systématiques, qui s'obstinent à revêtir leurs opinions bizarres des couleurs du savoir et de l'érudition.

C'est ainsi qu'après plus de trente siècles, on vient aujourd'hui contester l'existence d'Homère et la réalité des événemens qu'il nous a transmis. On s'attache à quelques circonstances isolées et incertaines, pour nier un fait important et avoué de toute la Grèce : on s'appuie de l'autorité de quelques écrivains obscurs, pour renverser une époque fameuse, où finissent les allégories de la fable, et où commencent les traditions de l'histoire. Mais de pareils témoignages suffiraient-ils donc pour éloigner nos regards de la Troade, et pour les transporter dans des régions imaginaires ? Serait-ce dans les ruines de Memphis, que reposent les cendres de Patrocle et d'Achille, celles d'Hector et de Priam ? Le récit des victoires du fils de Thétis, ne doit-il plus être à nos yeux qu'une de ces énigmes fabuleuses si long-tems conservées en Egypte dans les temples des dieux ?

Car tels sont les paradoxes que ne craint pas de soutenir un homme connu par sa vaste érudition, et dont le témoignage prêterait un grand appui à la vérité, s'il ne préférait d'en faire le sacrifice à l'erreur. En effet, tantôt il ressuscite des fables postérieures aux annales grecques; tantôt il s'attache à des écrivains obscurs, pour y chercher des dates contestées et des faits apocryphes. A-propos de l'âge d'Hélène, il cite Senèque, et le compilateur Suidas; à-propos de la naissance d'Homère, il appelle à son secours ce Metrodore, dont l'opinion ne prouve rien en sa faveur, puisque ce philosophe faisait profession de scepticisme.

Il exhume une tradition surannée, qui peint l'auteur de l'Iliade comme le vil plagiaire de Phantassia, prêtresse et gardienne des archives sacrées. N'est-il pas malheureux que M. Bryant, après avoir laissé des traces aussi ho-

norables dans la carrière de l'instruction, finisse par y élever des monumens aussi fragiles ?

« Les préjugés, dit-il au commen-
« cement de sa dissertation, consis-
« tent dans un attachement injuste
« que l'on conserve pour un objet,
« sans aucun examen raisonnable et
« sans égard pour la vérité. Il sem-
« blerait que cette disposition de l'ame
« fût facile à rectifier; cependant l'ex-
« périence nous apprend qu'il n'en
« est pas ainsi. . . . Les opinions dont
« nous avons été imbus dans notre
« jeunesse, et qui ont eu la sanction
« des personnes que nous honorons,
« s'identifient avec nous, et acquièrent
« ainsi la force d'une seconde na-
« ture. . . . » Que veut faire entendre par-là M. Bryant ? . . . Qu'il faut renoncer aux témoignages qui nous offrent les garanties les plus nombreuses et les plus certaines : mais pour s'y décider, on a droit d'exiger des raisons.

Et lorsqu'un ouvrage porte depuis plusieurs siècles le nom d'un auteur, on ne peut le lui enlever, à moins qu'on ne prouve évidemment que cet auteur n'a point existé, ou que l'ouvrage qu'on lui attribue renferme des choses contraires à ses sentimens, ou incompatibles avec les opinions du siècle dans lequel il a été composé.

Les premiers chapitres de la dissertation de M. Bryant contiennent quelques éloges d'Homère, empruntés de Dion Chrysostôme. On y trouve aussi plusieurs citations d'Euripide, de Plutarque et de l'Odyssée, sur la confédération, l'armement et le départ des rois grecs. Comme l'auteur montre par-tout l'intention de détruire le témoignage de toute l'antiquité en faveur de l'existence d'Ilium ; au lieu de reproduire quelques passages insignifians pour l'histoire de cette époque ; au lieu d'entamer une discussion hypothétique aussi fastidieuse pour mes

lecteurs qu'indifférente dans ses résultats, je croirai écarter ce sceptique avec plus de succès, en développant le dessein d'Homère dans la composition de ses poëmes.

On a très-peu de notions sur la patrie, la naissance et la mort de ce grand poëte. On croit généralement qu'il était né dans l'île d'Ithaque, ou sur les rives du Melès; et l'on s'accorde à nous le présenter, au moins dans sa vieillesse, comme privé de la vue et en proie à la misère. Si sa vie fut pénible, il paraît qu'à sa mort il devint l'objet de la vénération publique: du moins les monumens élevés par-tout à ses mânes, semblent être le tribut de la reconnaissance et l'offrande tardive de l'admiration dont les Grecs honorèrent son génie.

Un desir bien noble fut le motif de ses travaux.

Il composa l'Iliade pour illustrer la Grèce, et transmettre à la postérité les

faits historiques consacrés dans son tems par la croyance des peuples. Il traça le plan de l'Odyssée pour y rassembler ses propres souvenirs. Si l'on considère, en effet, le dessein et les principales circonstances de ce dernier poëme, on y remarque un but unique; c'est toujours sur Ulysse que l'intérêt est fixé. On aime, on chérit les personnages qui prennent part à ses malheurs.

Homère voulant intéresser les Grecs, devait choisir l'époque la plus célèbre de leurs annales : celle d'un événement glorieux, dont le souvenir généralement répandu fût encore assez distinct, pour qu'on s'en rappelât les principales circonstances. N'aurait-il pas manqué son but, s'il avait employé les couleurs de l'allégorie pour retracer des vérités connues, et s'il s'était servi du pinceau des fictions pour immortaliser les triomphes de sa nation ?

Diodore de Sicile initie le chantre

de l'Iliade aux mystères les plus secrets de l'Egypte, et M. Bryant le fait descendre de parens égyptiens, grecs d'origine. Pourquoi donc le poëte oublie-t-il aussitôt les lieux de sa naissance et les usages auxquels il est accoutumé, puisqu'il jouit de la confiance des prêtres de cette contrée? Pourquoi n'adopte-t-il pas aussi leurs dogmes? Lorsqu'on nous le peint s'exilant de sa patrie pour aller à la recherche des traditions égyptiennes, ne dirait-on pas que la Grèce ne pouvait lui en offrir? et croirait-on que son ame fût insensible à ces émotions nationales et vraiment patriotiques, qui, dans de semblables époques, se mêlent toujours aux souvenirs populaires?

Je demande maintenant à M. Bryant, quel intérêt auraient eu les Grecs à entendre des poésies qui leur retraçaient des événemens inconnus, que dis-je, qui ressuscitaient à la gloire

les Egyptiens, ce peuple stationnaire dans l'art de la civilisation, dont la plus haute sagesse consistait dans quelques principes d'Hygienne, et dont l'existence toujours obscure depuis l'époque la plus reculée, nous dérobe le berceau d'un autre peuple, qui dut les initier à la connaissance des sciences et des arts?

La nation grecque, aussi légère qu'enthousiaste, ne pouvait goûter long-tems ces mystères silencieux et paisibles : elle aimait les fictions brillantes qui émeuvent l'imagination. Extrême dans ses affections, elle voulait passer de la terreur à la gaieté, des noires ténèbres de la nuit aux feux éclatans du jour. Le poëte qui leur faisait éprouver ces sentimens divers, était assuré de la captiver.

Aussi la vénération qu'Homère inspira fut si grande, qu'après lui avoir élevé des temples et des autels, on alla jusqu'à soupçonner les Athéniens

d'avoir ajouté quelques vers à ses poëmes, afin de terminer à leur avantage certaines querelles qu'ils avaient avec un peuple voisin pour les limites de leur territoire, et qu'on vit leurs adversaires se soumettre sans murmure à l'interprétation d'un passage de l'Iliade.

Quels que soient le charme de la poésie et son influence sur un peuple sensible, il ne faut pas lui attribuer tout le succès des poëmes d'Homère; cherchons y d'autres titres à la vénération des Athéniens.

Les Grecs ayant des relations continuelles avec des peuples dont l'origine se perdait dans la nuit des siècles, aimaient à opposer aux reproches qu'on leur faisait sur la nouveauté de leur civilisation, le monument historique le plus illustre dont un peuple puisse jamais se glorifier. En effet, les chants d'Homère ne sont point particuliers à un gouvernement,

à une peuplade, à une cité, ils sont une suite de récits, dont les circonstances multipliées ont pour théâtre les contrées les plus lointaines ; et quoique les événemens ne remontent pas à des époques très-éloignées, cependant la certitude qu'ils paraissent offrir remplace avantageusement ces vaines traditions dont un peuple superstitieux se glorifiait sans cesse. Les poëmes d'Homère rappellent non-seulement les événemens principaux qui agitèrent l'Europe et l'Asie ; mais à ces récits importans sont mêlés des accidens remarquables, et les avantures particulières des princes qui gouvernaient alors ces contrées. Il n'est pas jusqu'à l'orgueil et même à la vanité de la nation grecque, qui ne donne au témoignage du poëte un nouveau caractère d'authenticité.

Homère se serait-il permis de dévouer à l'exécration des peuples, les aïeux de ces princes qui de son tems

se transmettaient encore les trônes de la Grèce, si un souvenir général n'avait pas secondé son audace; si des traditions admises n'avaient dépeint sous des couleurs odieuses à ses contemporains les grands criminels qu'il désignait à leur haîne et à celle de la postérité ?

Les historiens les plus sceptiques ont tous considéré l'Iliade comme l'histoire d'un événement célèbre dans les annales du monde. Je trouve dans leur nombre un écrivain dont le témoignage ne saurait être suspect à M. Bryant : c'est Flavius Joseph, cet hébreu zélé, qui arracha d'une main hardie des pages fabuleuses aux fastes de la Grèce et de l'Égypte.

« Je ne vois rien, dit-il, parmi les
« Grecs qui ne soit nouveau, soit que
« je considère la fondation de leurs
« villes, l'invention des arts dont ils
« se glorifient, l'établissement de leurs
« lois, ou leur application à écrire

« l'histoire avec quelque soin... Quoi-
« qu'ils se flattent d'être les plus ha-
« biles des hommes, ils doivent savoir
« qu'à peine ils ont encore acquis la
« véritable connaissance des lettres.
« Ils les ont, disent-ils, apprises des
« Phéniciens et de Cadmus ; mais ils ne
« sauraient montrer ni dans leurs tem-
« ples, ni dans leurs archives, aucune
« inscription de ces tems reculés : on
« doute même qu'ils eussent l'usage de
« l'écriture, lorsque plusieurs siècles
« après, ils firent le siége de Troye. ...
« On ne saurait contester que le *plus*
« *ancien poëme ne soit celui d'Homère,*
« *qui ne peut avoir été composé que*
« *depuis cette guerre fameuse* » (1).

Flavius attaque ici, il est vrai, l'antiquité des Grecs ; mais il regarde comme incontestable l'époque établie

---

(1) Flav. Joseph, def. contre Appion. Trad. d'Arnaud d'Andilli.

dans leurs annales par la guerre de Troye. Il rejette des prétentions mal fondées, mais il a soin de reconnaître l'événement sur lequel repose toute leur chronologie.

Il est difficile d'attribuer à un souvenir fabuleux, le rapport intime qu'ont entre elles les différentes traditions de la Grèce. Allez à Sparte, à Athènes : parcourez la Méditerranée, où tant de peuples vivaient sous des lois diverses : transportez-vous en Sicile : passez sur le continent d'Italie ; par-tout les héros d'Homère ont des autels, par-tout on trouve le souvenir de leur confédération et de leurs exploits.

Cette conformité d'idées entre des peuples aussi différens dans leurs mœurs, et séparés les uns des autres par des distances aussi considérables, indique un intérêt commun. A moins de l'admettre, comment supposer que tant de nations rivales aient pu se réunir pour offrir le même hommage,

le même tribut d'admiration à la mémoire de certains guerriers ?

Toutes les nations de la Grèce nous parlent d'un outrage qu'elles reçurent autrefois de l'Asie, et du succès qui couronna leur vengeance.

Si l'on reconnaît dans l'Iliade des coutumes égyptiennes, ne peut-on pas en attribuer l'invention au génie d'Homère. Peut-être il avait voyagé dans l'Egypte ; peut-être il cherchait à suivre une tradition vulgaire, qui attribuait aux Egyptiens les premières habitations fondées dans l'Attique : mais les détails de ses poëmes sont absolument opposés à ce caractère monotone et insensible, qui assimile entre eux tous les adorateurs d'Osiris. Les souvenirs d'une telle nation ne peuvent s'embellir des couleurs brillantes de l'allégorie ; une égale obscurité confond chez elle les dogmes secrets, les préceptes de la morale et les usages de la vie.

D'ailleurs on reconnaît dans l'histoire non contestée de la Grèce, et même dans la chronique des marbres, une foule de coutumes originaires les unes de Perse, les autres de l'Inde; s'ensuit-il de cette ressemblance, qu'Homère ait été chercher le sujet de ses poésies chez les Perses ou chez les Indiens?

Revenons aux idées de M. Bryant sur l'état actuel de la plaine de Troye, sur l'existence d'Homère, et sur les vérités historiques que ses poëmes renferment. L'Angleterre vient d'ajouter un ouvrage précieux aux relations topographiques qu'elle possédait déjà sur ces lieux célèbres. M. Morrit, entraîné par un noble enthousiasme, a pensé que les ruines d'Ilium étaient l'autel où le chantre d'Achille recevait le plus digne hommage. Il a visité la plaine de Troye, il a comparé les tableaux du poëte avec la nature dont ils sont encore la copie fidelle.

Et pendant que M. Bryant, dans son délire, bouleversait la Troade, transportait l'île de Ténédos au fond du golfe Adramyti, et la ville de Troye dans les plaines de Memphis, M. Morrit retrouvait le Simoïs et le Scamandre à l'embouchure de l'Hellespont, c'est-à-dire, dans les lieux mêmes qu'ils arrosaient aux tems de la guerre de Troye : car il semblerait que la nature, après avoir dirigé le pinceau sublime d'Homère, a voulu préserver de ses révolutions les contrées que ce grand poëte a décrites.

Après m'être arrêté à quelques objections de M. Bryant, il me reste à démontrer qu'Homère s'est soumis aux règles de la vraisemblance, dans les événemens dont il nous transmet l'histoire.

Quoique divisée en plusieurs Etats, la Grèce était soumise à des lois générales, qu'on invoquait dans de grandes calamités. C'était le danger qui réu-

nissait les Grecs. Mais alors, moins guerriers généreux qu'avanturiers illustres, leurs héros sacrifiaient souvent l'honneur au desir de la renommée. On les vit plus d'une fois s'emparer des trônes qu'ils avaient affermis, ou exiger même une vile récompense, pour des actions dont l'éclat devait les égaler aux dieux. De cette conduite imprudente naissaient les guerres intestines, les alliances et les combats. On voulait résister à un ennemi puissant, on cherchait des appuis; et les secours réciproques qui résultèrent de ces querelles particulières, furent les premières causes de la confédération générale, qui enchaînait déjà entre eux, au tems de la guerre de Troye, tous les peuples de la Grèce.

Avant cette époque, déjà des inimitiés, des jalousies avaient armé leur bras homicide; leur valeur s'était non-seulement déployée contre des peuples, mais encore contre les mons-

tres des forêts et les reptiles venimeux. Des princes se liguèrent pour leur destruction : on en vit même quelques-uns s'honorer de ces entreprises, et les mettre au nombre de leurs plus précieux souvenirs.

Ces confédérations furent très-communes pendant les premiers âges. Celle des Grecs contre les Troyens suivit de près l'entreprise de Jason ; et la gloire dont se couvrirent les Argonautes fut peut-être l'étincelle qui alluma l'incendie d'Ilium. Une jeunesse guerrière, fatiguée d'entendre des louanges qu'elle ne pouvait mériter, s'indignait de ce qu'une longue paix fermait pour elle les champs de la victoire. Cette ardeur pour les combats s'était propagée parmi les Grecs, lorsqu'un événement inattendu fit éclater l'orage qui se préparait sans doute depuis long-tems à fondre sur les Troyens.

Au bruit de l'insulte faite à un de leurs rois, toutes les nations de

la Grèce (1) s'agitèrent comme une forêt battue par la tempête. L'enthousiasme des siècles héroïques, réveilla leur courage : à ce noble élans se joignit encore l'indignation nationale, lorsqu'on aperçut le coupable au pied d'un trône ennemi. De toutes parts les peuples accourent pour jurer la destruction des Troyens, et proclamer Agamemnon le ministre de leur vengeance. On arme des vaisseaux : de longs préparatifs, en provoquant l'impatience des soldats, ne font qu'exciter de plus en plus leur courroux.

Cependant on surmonte les obstacles ; et la flotte des Grecs, conduite par le destin, aborde au cap Sigée. Cette armée, pour être formidable à la puissance des Troyens, non-seulement devait menacer leurs murs, mais même intercepter les secours qui pouvaient

---

(1) Suivant la belle expression de Barthelemy.

y parvenir : sans cela des attaques continuelles l'eussent exposée au découragement, et n'eussent pas tardé à lui faire abandonner un pays dont le séjour était si difficile. C'est ce que les chefs de la confédération sentirent bientôt. Ils tirèrent de nombreux avantages des diversions. Ce genre de guerre assurait la subsistance du camp, entretenait l'esprit militaire, et présentait l'espoir du pillage à cette multitude qui, dans l'inaction, aurait perdu l'enthousiasme auquel Agamemnon devait le plus grand nombre de ses troupes.

Un passage de l'Iliade donne l'idée des entreprises dont le belliqueux Achille fut alors chargé. « Je me suis « rendu maître de onze villes de terre ; « et douze villes maritimes se sont sou« mises à mes armes. » Les conquêtes du fils de Thétis devaient être rapides : il serait cependant contre toute vraisemblance, sur-tout d'après ce qu'il

dit lui-même, de les représenter sans fatigue et sans péril. On y opposa de vives résistances ; et ce fut ainsi que les alliés de Priam, en amoncelant les ruines d'une puissance abattue, arrêtèrent en un instant ce torrent, qui bientôt devait ébranler les remparts de Troye.

Au commencement de cette guerre, les peuples alliés de Priam, avant d'aider ce prince de leur secours, voulurent d'abord défendre leurs habitations ; et ils ne songèrent à se réunir au vaillant Hector, qu'après que la guerre eut dispersé autour d'eux les monumens de ses exploits.

Dès-lors les combats des deux armées devenus plus importans, apprirent à l'Europe et à l'Asie que cette grande querelle devait se terminer dans la plaine de Troye.

On sentit bientôt des deux côtés combien il était nécessaire de réunir tous ses moyens, d'animer les troupes, et

d'exciter leur courage. Cependant on songeait moins à le diriger qu'à lui donner de grands modèles. Les rois se trouvaient dans les rangs des simples guerriers ; la valeur des chefs rassurait ceux à qui le danger pouvait faire peur. Les reproches dont ils accablaient les lâches, les louanges qu'ils prodiguaient aux braves, inspiraient à tous le desir de se distinguer. Quand l'intrépide Hector s'adresse aux alliés de son père, il leur montre leurs villes détruites, leurs épouses chargées de fer, à la disposition d'un jeune guerrier qui va composer ses premiers trophées de leurs dépouilles sanglantes. S'il parle aux soldats troyens, il leur apprend le sort réservé par les Grecs à tous ceux dont ils protègent les jours en défendant leur propre existence. De leur côté, les chefs de l'armée d'Agamemnon opposent tous leurs moyens aux efforts de leurs ennemis, et animent leurs soldats par des dis-

cours que ceux-ci ne peuvent entendre avec indifférence. Quoi ! n'iraient-ils montrer aux yeux de leurs compatriotes, que le spectacle honteux d'une armée vaincue par les Troyens ? Oseraient-ils retourner dans leur patrie, pour exposer à tous les regards, des blessures causées par le fer ennemi ? Penseraient-ils donc à voir flétrir en un moment les lauriers que dix années de travaux et de périls leur firent moissonner ? A ces considérations puissantes, on ajoutait le spectacle douloureux qui allait leur enlever tout espoir de retour parmi leurs compatriotes. On leur montrait cette flotte bientôt embrâsée, et les retranchemens détruits. On indiquait dans le caractère troyen, le sort que devaient attendre des nations qui avaient tant fait pour anéantir Priam, son royaume et ses alliés.

Quels motifs pour exciter les courages ! quel espoir pour le dieu des

combats ! Qu'on s'étonne ensuite de la haîne qui perpétuait cette guerre, dans un siècle où les passions ont un libre cours, et où il n'existe aucun frein qui les arrête.

D'ailleurs, les Troyens pouvaient-ils consentir à la paix, lorsque les alliés de Priam sacrifiés à une cause personnelle, au crime de Pâris, remplissaient Ilium de leurs clameurs et de leurs plaintes? N'eût-il pas été de même honteux pour les Grecs, de déployer aux yeux de leurs concitoyens, les articles d'un traité, au lieu de leur rapporter les riches dépouilles d'Ilium? Oui, sans doute, et après tant d'événemens divers, qui excitèrent ces peuples à la vengeance, il fallait que l'un des deux succombât.

Qu'on ne cherche point dans l'armement des Grecs une invraisemblance contre la guerre dont Homère nous a transmis l'histoire. Quoi qu'en

dise M. Bryant, les Grecs ne furent jamais alarmés de l'état de leur flotte. Son dépérissement ne fut jamais sensible; on la voit toujours prête à obéir à la voix des oracles et au commandement des généraux. D'ailleurs, c'était au moyen de leurs vaisseaux que les Grecs pouvaient assurer la subsistance de leur camp. Ils inquiétaient les côtes voisines, en opérant des descentes, dont le but était toujours le ravage des terres et la destruction des villes appartenantes aux alliés de Priam.

Mais ce n'était point exclusivement l'appât des richesses qui décidait ces entreprises; c'était encore la situation de l'armée. Que M. Bryant, si inquiet sur la subsistance des Grecs, suive leurs divers détachemens : il s'assurera que dans les villes détruites ou soumises, ils enlèvent non-seulement des trésors et des esclaves, mais aussi des troupeaux et d'autres provisions.

Achille (1) fait allusion au motif qui avait souvent dirigé ses courses guerrières, lorsqu'il se compare à un oiseau qui a soin de ses petits, et qui s'expose à toutes sortes de dangers pour leur porter la nourriture dont il se prive. « J'ai essuyé pour les Grecs, des dan- « gers ; j'ai passé les nuits sans dor- « mir, et les jours dans le sang et le « carnage. »

Ces paroles d'Achille ne me paraissent pas laisser de doute sur l'activité continuelle des troupes confédérées. Elles répondent sans réplique à la sollicitude de M. Bryant, sur le casernement des Grecs durant la saison rigoureuse. Si, pendant dix années consécutives, l'armée n'avait eu ses habitations dans des villes conquises ou dans l'enceinte de quelques campemens préparés avec soin et intelligence, pourrait-on croire que le bel-

(1) Il. l. IX.

liqueux Achille osât rappeler des fatigues et des peines aussi généralement partagées ?

L'auteur anglais s'abuse de nouveau, en donnant pour unique lien à la confédération des Grecs, la vengeance de l'insulte faite à Hélène, et l'espoir de rendre cette femme à son époux. Il nous prouve qu'il n'a pas étudié le caractère d'Achille, qu'il n'a pas entendu ce prince dire à son ami : « Que les Grecs périssent tous les « uns par les autres (1), afin que nous « ayons la gloire de détruire Ilium. » De tels sentimens n'agitent jamais les cœurs accessibles aux passions ordinaires. Et lorsqu'on réfléchit au caractère d'Achille, on ne s'étonne plus que tant de héros aient abandonné leurs familles, pour venir sur les traces d'un guerrier aussi illustre, surpasser des aïeux dont ils avaient entendu

(1) Iliad. l. XXI.

vanter les exploits dans leur plus tendre enfance.

Nous voyons par l'histoire de cette époque, qu'on ne négligea rien pour réunir tous les habitans de la Grèce sous les drapeaux d'Agamemnon. Ce ne fut pas assez de rappeler à ces peuples, d'anciennes inimitiés qu'une longue paix avait éteintes, des intérêts qu'ils devaient tous partager: on excita la valeur. L'ambition eut des projets, et l'avidité des espérances. Les guerriers suivirent les drapeaux de la victoire, les rois ceux de l'honneur. Une antipathie nationale, une antique rivalité, mille passions opposées entraînèrent sur leurs pas les nations qu'ils gouvernaient. Si des princes hésitent d'entrer dans la confédération, bientôt des raisons puissantes les y déterminent; c'est la voix de la patrie, c'est l'exemple des souverains, ce sont les ordres des dieux. De leur présence on fait dépendre le sort de Troye, la honte

des Grecs, ou une gloire immortelle! Dans ces tems héroïques, quel eût été le guerrier dont l'ame insensible eût méconnu à-la-fois les intérêts de sa patrie, la religion des oracles, et cette générosité dont le cœur d'un grand homme est l'origine, ainsi que le domaine? Celui que des émotions vives et soudaines n'arrachaient pas alors à ses foyers, devait paraître indifférent pour le succès de la guerre, aux chefs chargés de la terminer. En effet, ce n'aurait jamais été un tel homme, qui en obéissant au destin, eût sacrifié sa vie dans les événemens multipliés qui contrarièrent si long-tems les projets du roi des rois.

En vain dissertera-t-on sur l'injure personnelle qui décida un tel armement, qui fit naître tant de motifs pour la venger: toutes les hypothèses qu'on m'opposera ne représenteront jamais à mes yeux la ruine de Troye, que comme la vengeance exercée par

la réunion des peuples de l'Europe, sur une nation perfide et inhospitalière.

Quoi! M. Bryant ose répéter encore aujourd'hui, que c'est une épouse infidelle dont tant de peuples prétendent venger le déshonneur ! Mais est-ce donc ainsi qu'Homère parle de l'épouse de Ménélas ? Cette princesse est-elle dans son poëme sublime un être vil, qui, aux charmes d'une alliance honorable, ose préférer les plaisirs de l'adultère ? Non ! la belle Hélène a connu le bonheur à Sparte, et n'éprouve que la honte dans Ilium. Des allarmes se mêlent à ses souvenirs, et la voix du remords étouffe en elle les pensées consolantes qu'on cherche vainement à faire naître dans son ame agitée. C'est ainsi qu'elle s'exprime en parlant à Pâris : « Hélas ! que le « fils de Saturne nous a livrés à un « destin fatal ! Nos noms seront mal- « heureusement célèbres dans tous les

« siècles. » Qui ne connaît ses plaintes si touchantes, à la mort du vaillant Hector?

Nestor, le plus âgé des souverains de la Grèce (1), justifie l'épouse de Ménélas, lorsqu'il parle ainsi aux troupes rassemblées : « Que personne « ne s'en retourne avant d'avoir eu « pour son partage quelque belle « Troyenne, et avant d'avoir vengé « l'enlèvement d'Hélène, ses soupirs « et ses larmes ».

Je ne m'arrêterai point à différens calculs de M. Bryant sur l'âge d'Hélène : son opinion, résultat du sentiment contradictoire de quelques écrivains postérieurs à Homère, ne peut offrir un argument contre l'authenticité du siége de Troye. Le critique n'est pas plus heureux en élevant des doutes sur la situation de

---

(1) Iliad. l. II.

la flotte grecque ; on ne pourrait les adopter sans anéantir l'histoire de cette époque.

Nous voyons en effet que les peuples qui se trouvèrent au siége de Troye, ne commencèrent à développer quelques connaissances de navigation que bien long-tems après la prise de cette ville. Les vaisseaux qui parcouraient alors les mers, cherchaient un abri à l'approche du moindre orage, et ne recommençaient leurs courses que lorsqu'un vent favorable semblait les diriger. Aussi les expéditions maritimes périlleuses étaient-elles abandonnées, presqu'exclusivement, aux pirates et aux gens sans aveu ; plusieurs passages de l'Odyssée nous l'indiquent. Il fallait aux Grecs quelque événement important pour les engager à surmonter l'aversion que leur inspirait ce genre de voyages. D'après tout ce que je viens de dire, il est donc possible de ne pas s'étonner du

peu de communication de la Grèce avec l'Asie. En effet, la distance qui sépare ces deux contrées, semblait interdire alors entre elles toute espèce de rapports. Des occasions très-rares faisaient hasarder des expéditions nautiques : Agamemnon lui-même n'en ordonnait que de l'avis de son conseil, et toujours pour des entreprises aussi nécessaires qu'inévitables.

Quant au projet de recevoir des vivres de la Grèce, il ne pouvait paraître admissible à ce prince, sur-tout après les obstacles qu'il avait éprouvés dans la navigation de sa flotte. D'ailleurs, comment eût-il voulu que les côtes d'Asie se fussent couvertes de convois très-lents dans leur marche, encore plus incertains dans leur arrivée; lorsqu'il espérait en tirer des pays voisins? Nous voyons en effet, dans le septième livre de l'Iliade, qu'un roi allié des Grecs, envoie de

Lemnos un grand nombre de vaisseaux chargés de vin (1). On nous instruit souvent des soins que prenaient les princes de l'armée, pour la nourriture de leurs troupes. Quelques détails même indiquent un ordre remarquable dans la distribution des subsistances, comme la nomination de répartiteurs et de distributeurs de vivres.

Cependant, malgré la difficulté des communications entre la Grèce et l'Asie, les fatigues et les périls d'un eaussi longue route n'interrompirent jamais totalement les rapports qui subsistaient entre ces deux pays. Des secours arrivés successivement au camp d'Agamemnon, des commissions données par les chefs de l'armée entretenaient toujours une correspondance suivie, dont se servaient les Grecs pour

---

(1) Il. l. VII.

tranquilliser l'amitié, consoler leurs familles d'une si longue absence, et les rassurer sur leur sort. Les communications pouvaient être rares, mais elles subsistaient. Lorsque Patrocle, le visage baigné de larmes, se présente devant son ami, les interrogations que celui-ci lui adresse sur la cause de ses pleurs, se reportent sur les êtres dont l'existence peut l'intéresser. « Auriez-vous reçu, lui dit Achille, des nouvelles de Phthie qu'on ne m'eût point apprises? Seriez-vous le seul à en être instruit? Mais, continue-t-il, on m'a assuré que Munetius, fils d'Actor, existe, » etc. Ces diverses demandes du fils de Pelée se rapportent toutes ou à sa famille, ou à ses amis; et en cherchant à rassurer Patrocle, Achille lui répète ce qu'ils avaient probablement appris l'un et l'autre des Grecs, qui les derniers étaient venus combattre avec leurs compatriotes.

Si les communications entre la Grèce et l'Asie n'étaient pas très-actives, on n'en doit pas conclure que l'armée d'Agamemnon n'ait pu subsister loin de la Grèce; car ce serait mettre une hypothèse à la place du témoignage positif de l'écrivain qu'on veut interpréter. Outre les expéditions dont l'Iliade renferme les détails, nous voyons encore d'autres courses entreprises par différens chefs des Grecs, entre autres, le voyage d'Ulysse à l'île de Scyros.

Parmi les systêmes qu'ont fait naître les poëmes d'Homère, il n'en est point dont l'histoire de Memnon ne forme une division principale. Ce prince, ainsi que l'armée qu'il conduit au secours de Troye, est devenu un problême historique qui reste encore à résoudre. M. Bryant pénètre dans l'antiquité égyptienne pour en trouver la solution. Je ne me permettrai pas de marcher sur ses traces. Seulement,

afin de détruire l'analogie qu'il entrevoit entre cette expédition et d'autres événemens, j'opposerai à ses conjectures l'opinion du savant évêque d'Avranches. Memnon, dit Huet, était fils de Titon et de l'Aurore; Titon était frère de Priam, roi de Troye.... Quand les Grecs, continue le même auteur, ont feint qu'il était fils de l'Aurore, ils ont voulu faire entendre qu'il venait de l'orient, suivant une expression familière aux prophètes eux-mêmes, qui appelaient les Orientaux fils de l'Orient. Le royaume de la Troade était dans la dépendance du royaume d'Assyrie. Titon, frère de Priam, souverain d'Ilium, fut à la cour de ce roi, où il obtint le gouvernement de la Suziane. Il se maria dans ce pays, malgré son âge avancé: et parce que sa femme était d'une contrée située à l'orient de la Grèce et de la Troade, les Grecs, amis des fictions, dirent qu'il avait épousé l'Au-

rore. La guerre de Troye étant survenue, Priam demanda du secours au roi d'Assyrie, qui lui accorda vingt mille hommes de pied et deux cents chariots. Afin de rendre ce secours plus utile, ce prince voulut le confier à Memnon, de race troyenne. Il retint Titon auprès de lui, à cause de son grand âge.

En parcourant les objections de M. Bryant, je me suis arrêté à celles qui présentaient le plus d'intérêt. Quant à ses différentes remarques sur des objets particuliers, elles ne sont point susceptibles d'être réfutées, encore moins de fixer l'attention.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La plaine de Troye, suivant Homère; et les batailles de l'Iliade expliquées.

Le camp des Grecs s'étendait entre deux promontoires, qui se trouvaient sur le rivage de l'Hellespont (1). La ville de Troye était située sur une éminence (2), au fond d'une plaine fertile (3) : elle était éloignée du rivage

(1) Il. XIV. 35. 36.

(2) *Ib.* III. 305. VIII. 499. XII. 115. XIII. 724. XVIII. 174. XXIII. 64 297.

(3) *Ib.* III. 74. 257. VI. 315. XVI. 461. XXIV. 86. IX. 328. XVIII. 67. XXIII. 215.

de la mer (1), et entourée de rochers escarpés (2). Elle n'etait attaquable que du côté de l'Erinéos, ou de la colline des figuiers sauvages (3). Près de cette colline on voyait les jardins de Priam (4) et les sources du Scamandre, dont l'une était chaude et fumante, et dont l'autre était froide en été, comme la neige ou la grêle (5). Le Pergama était un lieu élevé dans la ville, et qui dominait sur la plaine (6). Le tombeau d'Hector, couvert de pierres, devait se trouver dans l'enceinte ou dans les environs de la ville (7). Celui de la courageuse Myrinna était en

---

(1) Il. XVIII. 256.
(2) Odyssée, VIII. 504.
(3) Iliad. VI. 433. XXII. 145.
(4) Il. XXI. 36.
(5) *Ib.* XXII. 148.
(6) *Ib.* IV. 508. VI 512. VII. 20. XXIV. 700.
(7) *Ib.* II. 797.

face, et tout près des murailles (1) : celui d'Aisyetes était à quelque distance de la ville, et assez à portée du camp des Grecs, pour que de son sommet on pût en distinguer les mouvemens (2). Celui d'Ilus se trouvait sur la route qui conduisait du camp à la ville (3) : celui qui fut élevé en commun aux guerriers grecs, était proche du camp (4). Ceux d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque, étaient sur le haut rivage de l'Hellespont (5) : celui d'Ajax était dans la plaine de Troye (6). Le Throsmos, qui était sans doute aussi quelque ancien tombeau, était près des vais-

(1) Il. II. 811.

(2) *Ib.* 792.

(3) *Ib.* XI. 166. 371.

(4) *Ib.* VII. 337.

(5) Il. VII. 86. XXIII. 125. 255. 256. Odyssée, XXIV. 84.

(6) Odyssée, III. 109.

seaux (1). La vallée de Thymbra, où les alliés des Troyens étaient campés (2) pendant qu'Hector tenait conseil sur le tombeau d'Ilus, ne pouvait pas être fort éloignée de ce tombeau, et était par conséquent située entre les vaisseaux et la ville.

La belle colline appelée *Callicoloné*, s'étendait en face de la ville, sur les bords du Simoïs (3).

La plaine dans laquelle on voyait tous ces objets remarquables, s'élevait par degrés depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville (4), et elle était arrosée par le Simoïs et le Scamandre (5). Le premier de ces deux fleuves était un torrent impétueux qui déracine les

---

(1) Il. x. 160. xi. 56. xx. 3.
(2) *Ib.* x. 430.
(3) *Ib.* xx. 53. 151.
(4) *Ib.* xxiv. 329.
(5) *Ib.* v. 774. vii. 329. xi. 498.

arbres et entraîne les rochers (1). Les rives de l'autre étaient couvertes de fleurs ; ses eaux étaient claires et limpides comme le cristal (2). Ces deux fleuves embrassaient la plaine dans presque toute son étendue, et réunissaient leurs eaux vers sa partie inférieure (3). C'est entre leurs rives que se donnèrent les plus terribles combats (4). Le chemin qui conduisait des portes Scées ou des portes du couchant au rivage de la mer, passait près du Hêtre, de l'Erinéos, des sources du Scamandre et du tombeau d'Ilus (5). Il fallait nécessairement traverser le Scamandre pour aller de la ville au camp des Grecs, et pour en revenir (6).

---

(1) Il. XXI. 308. XII. 23.
(2) *Ib.* XXI. 345.
(3) *Ib.* V. 774.
(4) *Ib.* VI. 4.
(5) *Ib.* XXIV. 349. XXII. 147. X. 415.
(6) *Ib.* XI. 166. 372.

D'après cette esquisse topographique, tracée par Homère lui-même, nous pouvons, il me semble, suivre les guerriers dans tous leurs exploits, et avoir une idée claire des différens mouvemens des deux armées.

La guerre entre les Grecs et les Troyens avait duré neuf années. Les premiers étaient campés dans le voisinage de Troye, lorsque la querelle entre Achille et Agamemnon occasionna une division dans l'armée. Jusqu'alors les Troyens étaient restés dans leur ville, suivant l'avis des vieillards qui prévoyaient les difficultés que les Grecs auraient à vaincre pour en faire le siége : mais encouragés par la retraite d'Achille, dont ils eurent connaissance, ils sortirent enfin de leurs murailles, et allèrent à la rencontre de l'ennemi. Cette sortie des Troyens devait satisfaire la vengeance d'Achille et flatter son orgueil, puisqu'elle était un hommage rendu

à sa valeur. Les deux armées en viennent aux mains et donnent successivement quatre grandes batailles, qui forment ensemble le principal sujet de l'Iliade.

Dans le premier de ces combats, les Grecs occupaient la plaine du Scamandre (1); les Troyens la colline Bathycia (2); Pâris et Ménélas ne tardent pas à se reconnaître : Hector provoque entre eux un combat singulier, dont l'issue n'est pas décisive.

Les armées ne pouvaient pas être alors à une grande distance de la ville, puisque Priam, accompagné des vieillards, distingue du haut des murs les chefs des Grecs, dont Hélène lui apprend les noms. Le traître Pandarus décoche une flèche; les deux armées en viennent aux mains (3) : on se

---

(1) Il. II. 467.
(2) *Ib.* II. 811.
(3) *Ib.* IV. 221. 446.

battait dans le voisinage de la ville, puisqu'Apollon, du haut du Pergama, animait les Troyens par ses cris (1). Le sort du combat reste long-tems indécis : les armées s'avancent et se retirent alternativement entre les rives du Simoïs et du Scamandre (2). Enfin, Ajax repousse les Troyens jusqu'aux portes de la ville : ils s'y rallient à la voix d'Hector et d'Enée, et font face à l'ennemi (3). Hector excité par Hélénus, et frappé sans doute du danger dans lequel il se trouve, a recours aux dieux. Il entre dans la ville, engage les femmes à implorer la protection de Minerve. Pendant ce tems-là, Glaucus et Diomède se mesurent ensemble : au retour d'Hector la bataille recommence ; on propose un combat singulier entre Ajax et Hector.

(1) Il. IV. 507.
(2) *Ib.* VI. 2. 4.
(3) *Ib.* VI. 73.

Enfin, les Troyens se retirent dans leur ville, et les Grecs dans leur camp. C'est ainsi que se termine la première journée (1).

Le lendemain, on convient d'une trève pour brûler les morts, et les Grecs en profitent pour élever un rempart devant leur camp (2).

Au point du jour suivant, on donne une seconde bataille qui est bientôt suivie d'une autre entre la ville et le camp (3). Vers le milieu du jour, une terreur panique s'empare des Grecs; ils se retirent en désordre (4) : ils reviennent cependant encore une fois à la charge, mais ils sont repoussés, et enfin ils s'enferment dans leurs retranchemens (5) :

(1) Il. VII. 1.
(2) *Ib.* VII. 325.
(3) *Ib.* VIII. 60.
(4) *Ib.* VIII. 68.
(5) *Ib.* VIII. 336. 343.

la nuit arrive fort à propos pour eux.

Hector ne fait pas rentrer ses troupes dans la ville, mais il leur fait passer la nuit dans la plaine, sur le bord du fleuve, à quelque distance du camp, et leur ordonne d'allumer des feux. Les Grecs, suivant l'avis de Nestor, veillent aussi, de leur côté, dans cette même nuit. Les Grecs envoient des ambassadeurs à Achille; Ulysse et Diomède sont chargés d'aller à la découverte.

La situation du camp des Troyens, dans cette circonstance, est décrite avec précision.

Hector, avec les chefs des Troyens, tient conseil au tombeau d'Ilus (1). Les auxiliaires dorment; mais les Troyens veillent auprès des feux qu'ils ont allumés (2). Les Lyciens et les Mysiens sont vers la vallée de Thymbra (3), c'est-à-

---

(1) Il. x. 415.
(2) *Ib.* x. 417.
(3) *Ib.* x. 430.

dire, sans doute, à l'aile droite, en face du poste d'Ajax. Les Cariens et les Pæoniens sont vers la mer (1) ; c'est-à-dire, à l'aile gauche, vis-à-vis le poste d'Achille. Les Thraces, sous la conduite de Rhesus, devaient être aux avant-postes et près du camp des Grecs ; car Ulysse et Diomède, en suivant les bords du Simoïs, les surprennent les premiers, et reviennent au point du jour à leur camp, d'où ils étaient partis long-tems après minuit.

Le lendemain les Troyens attaquent le camp des Grecs. Pour bien comprendre les différentes actions qui ont lieu dans le cours de cette journée, il est nécessaire de connaître la disposition des vaisseaux et la fortification que les Grecs viennent de construire.

---

(1) Il. x. 428.

Les vaisseaux étaient rangés sur deux lignes, entre les promontoires(1), et ils avaient la poupe tournée vers la terre. Ajax était à l'aile gauche du camp, et Achille, avec les Myrmidons, à la droite. Il ne peut y avoir aucun doute, comme on le démontrera plus particulièrement dans la suite, sur la position des troupes placées aux deux promontoires ; mais il n'est pas facile de déterminer aussi exactement l'ordre de celles qui occupaient l'espace intermédiaire. Il est probable cependant qu'Idoménée, avec les Crétois (2), était à la droite d'Ajax ; que celui-ci était suivi de Nestor avec les Piliens, puis de Menesthée avec les Athéniens, ensuite d'Ulysse avec les Argiens, et enfin d'Achille avec les Myrmidons et les autres Thessaliens.

Cet ordre de bataille jette un grand

---

(1) Il. XIV. 35.

(2) *Ib.* X. 112.

jour sur plusieurs incidens du poëme.

Lorsque Machaon blessé se fait conduire dans la tente de Nestor, Achille est à une telle distance qu'il ne peut le reconnaître. Patrocle, envoyé par Achille pour prendre des informations, et, revenant du poste de Nestor, passe près des vaisseaux d'Ulysse : il y trouve Eurypilus blessé, qui retournait sans doute à l'aile droite où étaient les Thessaliens. Machaon, quoique Thessalien, était conduit dans la tente de Nestor par Nestor lui-même, parce qu'il était sans doute trop affaibli pour gagner l'aile droite. Les vaisseaux d'Ulysse étaient au centre; et lorsqu'il appelait les troupes aux armes, sa voix se faisait entendre aux deux extrémités du camp (1).

L'ordre des vaisseaux, dans le catalogue, paraît avoir du rapport avec la disposition des troupes dans le camp.

---

(1) Il. xi. 5.

Les Béotiens, en effet, et ceux qui les suivaient, jusqu'aux Salaminiens, commandés par Ajax, appartenaient à l'aile gauche. Les Argiens et ceux qui se trouvaient auprès d'eux, jusqu'aux Crétois, aux Rhodiens et autres insulaires, composaient le centre : les Thessaliens, avec les Myrmidons, formaient l'aile droite.

L'ordre de bataille est un peu différent.

Agamemnon se précipite au milieu des combattans ; et, après avoir dépassé quelques troupes qui ne sont pas nommées, il arrive à Idoménée, qui commandait les Crétois ; puis à Ajax, sous qui les Salaminiens combattaient ; ensuite à Nestor, à Menesthée, à Ulysse, et enfin à Diomède.

Ulysse était tellement éloigné de la partie du camp attaquée par les Troyens, qu'il ne fut point instruit de leur approche (1).

---

(1) Il. IV. 331.

Le camp des Grecs occupait donc, comme on vient de le voir, tout l'espace compris entre les deux promontoires. Comme ils n'avaient point eu de succès dans la première bataille; Nestor, frappé de la valeur d'Hector, et songeant d'ailleurs au vide que la retraite d'Achille laissait dans l'armée, propose de fortifier le camp. Cette précaution avait été jusqu'alors inutile, puisque les Troyens s'étaient tenus enfermés dans leurs murailles.

D'après le peu de tems qu'on mit à construire ce retranchement, on peut juger que cet ouvrage n'était pas d'une grande importance; mais comme il est le plus ancien modèle de fortification connu, il mérite à ce titre quelque attention. Il était construit en terre, percé de plusieurs portes, et flanqué de tours bâties en pierre et en bois (1). Il devait être assez loin

---

(1) Il. XII. 29. 255.

des vaisseaux, puisqu'il se donne une bataille très meurtrière, dans l'espace même qui les séparait (1). La principale porte par où les Grecs sortent dans la plaine, était à l'aile gauche (2). Ce retranchement était fort peu élevé (3), puisque Sarpédon en atteint les créneaux avec la main. Il était défendu dans toute sa longueur par un fossé profond et garni de palissades, qui lui était immédiatement contigu (4).

Revenons maintenant à l'assaut du camp.

Au point du jour, les Grecs en sortent, et laissent leurs chars derrière eux (5) : les Troyens étaient sur le Throsmos. Le sort de la bataille reste

---

(1) Il. XIII. 136. XIV. 30.
(2) *Ib.* XII. 118. XIII. 326.
(3) *Ib.* XIII. 682. XII. 397.
(4) *Ib.* VII. 341. XII. 54. 63.
(5) *Ib.* XI. 48.

indécis jusqu'au milieu du jour. Alors les Troyens sont repoussés ; ils s'enfuient à travers la plaine, passent près du tombeau d'Ilus (1), près de l'Erinéos (2), et ne s'arrêtent qu'aux portes Scées (3). Ici le combat se renouvelle (4), et dure pendant tout le jour. Agamemnon se distingue par plusieurs actions d'éclat ; enfin, il est blessé. Les Troyens alors reprennent courage, et repoussent les Grecs jusqu'au-delà du tombeau d'Ilus, où Pâris, en embuscade, blesse Diomède d'un coup de flèche (5). La bataille devient générale, et s'étend à une grande distance sur la plaine, puisqu'Hector combattant à l'aile gauche vers le Scamandre, ne savait rien des succès que Diomède,

---

(1) Il. XI. 166.
(2) *Ib.* XI. 167.
(3) *Ib.* XI. 170.
(4) *Ib.* XI. 211.
(5) *Ib.* XI. 370.

Ulysse et Ajax obtenaient sur les Troyens vers le Simoïs (1). Il vole au secours des siens, et Ajax lui-même est forcé de reculer (2). Les Grecs s'enfuient vers leur camp et s'y renferment. Hector les poursuit, se dispose à les attaquer, à mettre le feu à leurs vaisseaux, et à détruire toute l'armée grecque.

Les Troyens ignoraient comment conduire l'attaque d'un camp retranché. Mais, sur l'avis de Polydamas (3), les chefs descendent de leurs chars, partagent l'infanterie en cinq colonnes, et la mènent vers le retranchement. Asius seul reste sur son char; et jetant les yeux sur la gauche des vaisseaux (4), il observe que la porte par laquelle les Grecs sortaient

(1) Il. XI. 498.
(2) *Ib.* XI. 555.
(3) *Ib.* XII. 75.
(4) *Ib.* XII. 119.

de leur camp se trouvait ouverte. Il y fait une attaque, mais sans succès (1). Les autres divisions attaquent sur d'autres points (2) : et comme les colonnes des Troyens étaient au nombre de cinq, on suppose communément que les postes du retranchement étaient au même nombre. La division d'Hector s'attache particulièrement à démolir le rempart autour d'une des portes (3). Sarpédon dirige ses coups vers la partie défendue par Menesthée, le chef des Athéniens (4) : celui-ci appelle à son secours Ajax et Teucer, qui combattaient contre Hector. L'absence de ces deux adversaires, laisse au fils d'Hécube la facilité d'enfoncer la porte

---

(1) Il. XII. 110.

(2) *Ib.* XII. 175.

(3) *Ib.* XII. 291.

(4) *Ib.* XII. 331.

avec un quartier de rocher, et de pénétrer dans le camp (1).

Les Grecs épouvantés se retirent dans leurs vaisseaux. Ici les deux Ajax s'étaient réunis ; ils rallient les fuyards et les ramènent au combat. Cette colonne de Grecs donne la première idée d'une phalange, car les troupes les plus braves commencèrent à serrer les rangs, et attendirent l'approche de l'ennemi (2). Au moyen de cette manœuvre, les Troyens sont promptement repoussés.

Pendant que le combat est le plus acharné parmi les vaisseaux (3), Idoménée, accompagné de Mérion, passe à l'aile gauche, et fait tête aux troupes d'Asius.

Les Troyens, en même tems, se

(1) Il. XII. 445.
(2) *Ib.* XIII. 126.
(3) *Ib.* XIII. 312.

rassemblent de toutes parts au lieu où Hector combattait. Ce guerrier, suivant l'avis de Polydamas, assemble un conseil (1) : il en sort pour aller chercher les chefs les plus braves, avec leurs bataillons (2), et il s'avance avec eux contre Ajax (3).

Hector croyait avoir atteint l'objet de ses vœux, lorsque les généraux grecs, après avoir pansé leurs blessures, reviennent au combat (4). Hector lui-même est blessé, et les Troyens sont repoussés jusqu'au-delà du retranchement (5). Il les rallie, attaque encore une fois le fossé, le franchit, et renouvelle le combat entre les vaisseaux et les tentes (6). Les

---

(1) Il. XIII. 726.
(2) *Ib.* XIII. 754.
(3) *Ib.* XIII. 789.
(4) *Ib.* XIV. 128. 365. 387.
(5) *Ib.* XV. 1.
(6) *Ib.* XV. 367. 384.

Grecs battus, cherchent un abri derrière le premier rang des vaisseaux, et écartent les Troyens à coups de rames (1). Ajax s'avance hardiment contre Hector : enfin, celui-ci saisit la poupe du vaisseau qui avait apporté Protésilas, et y met le feu (2).

Mais ici, le succès des Troyens est à son terme. Patrocle s'avance à la tête des Myrmidons, partagés en cinq colonnes serrées : les Troyens sont bientôt forcés de battre en retraite (3) ; la déroute se met dans leurs rangs ; ils prennent la fuite. Patrocle traverse leur armée, en arrête une partie, et fait un grand carnage entre les vaisseaux, le fleuve et la ville (4). Enivré de sa victoire,

---

(1) Il. xv. 653.
(2) *Ib.* xv. 704. xvi. 124.
(3) *Ib.* xvi. 366.
(4) *Ib.* xvi. 398.

et oubliant les ordres d'Achille, il poursuit les fuyards jusqu'aux murailles de Troye, et tente même l'assaut de la ville (1). Hector ayant fait halte aux portes Scées, fond à son tour sur les Grecs, tue Patrocle, et poursuit les fuyards jusqu'à leur camp. Ils emportent néanmoins le corps de Patrocle (2). Achille se présente sans armes aux Troyens. La seule vue de ce guerrier les arrête ; ils passent la nuit dans la plaine en face du camp(3). Polydamas leur conseille de se retirer dans la ville ; Hector s'y oppose (4). Au point du jour, Achille, revêtu de sa nouvelle armure, sort du camp. Ici se donne la quatrième et dernière bataille. D'abord les deux armées

(1) Il. XVI. 698. 710.
(2) *Ib.* XVII. 736.
(3) *Ib.* XVIII. 243.
(4) *Ib.* XVIII. 274.

déploient une valeur égale, mais enfin les Troyens cèdent et fuient vers le Scamandre. Achille les poursuit et les sépare en deux troupes. L'une est assez heureuse pour se sauver dans la ville; l'autre est poussée dans le fleuve. Achille s'approche alors de la ville, où les Troyens étaient déjà entrés; Hector seul reste devant les murailles, et périt de la main d'Achille, près des sources du Scamandre (1).

---

(1) Il. XXII. 147.

CHAPITRE II.

La plaine de Troye, suivant Strabon.

L'AUTORITÉ de Strabon est d'un si grand poids en géographie, qu'il ne faut avoir rien moins que celle d'Homère à lui opposer pour se faire pardonner la hardiesse de le contredire. Cet excellent géographe, ne pouvant parler de la Troade d'après ses propres observations, puisqu'il n'y avait point voyagé, s'en est rapporté au témoignage de Démétrius de Séepsis. « Ecoutons, dit-il, cet homme versé dans « la connaissance de la Troade où il « est né : il nous apprend que le Sca« mandre prend sa source dans le « mont Cotylus, avec le Granique et « l'Æsepus ».

Ce début de Démétrius n'est pas heureux ; il place la source du Scamandre à quinze lieues du rivage de la mer, dans des montagnes impraticables, et nous réduit à la fâcheuse alternative de le trouver en faute, ou de croire qu'Homère nous a trompés quand il nous a dit que les principaux combats des Troyens et des Grecs, se donnaient entre les rives des deux fleuves ; que la ville de Troye était située près des sources du Scamandre, et que les Grecs allaient souvent, dans le même jour, jusqu'au pied des murailles de Troye, et revenaient à leur camp.

Démétrius a donc confondu la source du Simoïs avec celle du Scamandre. Cette erreur aujourd'hui démontrée, et qui devait être générale de son tems, a répandu la confusion dans le tableau qu'il nous laisse de la plaine de Troye, et a égaré les voyageurs modernes qui l'ont pris pour guide.

Strabon, ayant une fois adopté ses observations, a senti la nécessité de les mettre d'accord avec les poëmes d'Homère, et a eu la bonne foi de ne point en dissimuler la difficulté.

C'est sur-tout lorsqu'il est question de retrouver les deux sources chaude et froide du Scamandre, au fond des montagnes escarpées de l'Ida, qu'il manifeste le plus clairement l'embarras où Démétrius le jette.

« Ceci, dit-il, présente de grandes « difficultés. On ne trouve point de « sources : la source du Scamandre « n'est pas là ; elle est dans la mon- « tagne. D'ailleurs, il n'y en a pas « deux : il n'y en a qu'une. Il est donc « probable que la source chaude a dis- « paru », etc.

L'incertitude que Strabon témoigne ici, fixe le degré de confiance qu'il accorde à Démétrius : et dès qu'il n'est pas satisfait lui-même de sa description, non-seulement on est excusable

de ne pas l'adopter, mais il y aurait encore de la témérité à le faire.

Cependant, quoique Démétrius ait confondu la source du Simoïs avec celle du Scamandre, quoiqu'il ne s'accorde point avec Homère sur la situation de la ville, et sur d'autres points importans à l'intelligence de l'Iliade, il nous a cependant laissé, sur cette plaine célèbre, quelques détails propres à confirmer les découvertes que j'annonce.

« Ici, dit Strabon avec Démétrius, « deux chaînes de montagnes recour- « bées se détachent de la grande chaîne « de l'Ida, et s'étendent vers la mer; « l'une dans la direction du cap Sigée, « et l'autre dans celle du cap Rhétée. « Chacune d'elles forme une ligne « semi-circulaire : elles comprennent « dans leur enceinte, la plaine du « Simoïs, arrosée par ce fleuve, et « celle du Scamandre. Ces deux parties « forment un ensemble qui est encore

« appelée la plaine de Troye, et qui « fut, suivant le poëte, le théâtre du « plus grand des combats. On y voit « encore la colline des figuiers sau- « vages, le tombeau d'Aisyetes, Ba- « thycia, le monument d'Ilus, le « Scamandre et le Simoïs, qui, cou- « lant, l'un d'un côté du cap Sigée, « l'autre du côté du cap Rhétée, se « réunissent près de la nouvelle Ilium, « se jettent ensuite dans la mer près « du cap Sigée, et forment, avant d'y « arriver, un marais appelé *Stoma* « *Limné*, le marais de l'embou- « chure (1).

« La ville de Rhétée, dit-il ailleurs, « est située sur une éminence, près de « laquelle est une plage sablonneuse « où se trouve l'Aianteium, c'est-à- « dire, le tombeau et le temple d'Ajax, « avec sa statue. . . .

---

(1) Géograph. p. 892. éd. d'Amst. 1707.

« . . . . La longueur de la côte qui « s'étend entre le cap Rhétée et le cap « Sigée, où est le tombeau d'Achille, « est de soixante stades en ligne droite.

« La distance de la nouvelle Ilium « aux ports des Grecs, est de douze « stades. Trente stades au-dessus on « trouve le village des Troyens, où « l'on croit qu'était autrefois l'an- « cienne Troye. . . .

« Le tombeau d'Aisyetes, est près « de la route qui conduit de la nou- « velle Ilium à Alexandrie (1) . . .

« La partie de la plaine qui s'en-

---

(1) Les ruines que j'ai découvertes près du village Tchiblak, sont indubitablement celles de la nouvelle Ilium (*Ilium recens*). Tous les voyageurs qui m'ont suivi dans la plaine de Troye, s'accordent sur la situation de cette ville. En jetant un coup-d'œil sur la carte de la plaine de Troye, on voit que le tombeau d'Aisyetes se trouve en effet sur la route de Tchiblak, aux ruines d'Alexandria-Troas.

« fonce dans la montagne, forme une « gorge étroite. . . . »

La belle colline Callicoloné, et la vallée de Thymbra, font aussi partie de la description de Démétrius. Mais la place que cet écrivain leur assigne n'est pas plus d'accord avec les incidens de l'Iliade, que celle qu'il a fixée aux sources du Scamandre.

Comme la principale erreur de Démétrius, sur ces mêmes sources, paraît avoir égaré M. Wood, et les autres voyageurs modernes qui ont visité la Troade, le professeur Dalzel s'est attaché à rechercher la cause de cette erreur. Il l'attribue, avec toute sorte de vraisemblance, à ce passage du douzième livre de l'Iliade, où le poëte annonçant prophétiquement la destruction du rempart des Grecs par les torrens qui tombent de l'Ida, comprend aussi le Scamandre dans l'énumération qu'il en fait.

Homère n'a pas manqué d'exactitude en disant que le Scamandre descend de l'Ida, puisque la colline où il prend sa source fait partie de la grande chaîne de cette montagne; mais Démétrius en a manqué, en lui donnant une origine commune avec le Granique et l'Æsepus.

Le savant Barbier pense qu'au tems de Strabon, l'on avait déjà perdu le souvenir de la plupart des positions d'Homère: c'est à cet habile géographe, l'élève et le digne successeur de Danville, qu'il appartient sur-tout de faire connaître l'opinion qu'on avait alors sur les monumens de la Troade.

CHAPITRE III.

La plaine de Troye, suivant d'autres anciens.

La longue durée de la guerre de Troye n'est pas, comme on sait, une fiction de la poésie ; c'est une vérité de l'histoire. Pendant dix ans les peuples de la Grèce ravagèrent la côte d'Asie et les îles adjacentes. La capitale de la Troade ne fut pas toujours l'objet de leurs combats : ils y revenaient par intervalles ; et ce ne fut que la dernière année qu'ils l'attaquèrent avec leurs forces réunies. Fut-elle prise, ou résista-t-elle à tous les efforts des Grecs, comme quelques historiens l'ont prétendu ? c'est ce que je ne me flatte pas de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant

cette dernière campagne, il périt de part et d'autre un grand nombre de guerriers illustres, auxquels, suivant l'usage, on éleva des monumens au milieu même des batailles.

Le grand intérêt de cette guerre, dut mettre en mouvement la Grèce et l'Asie pendant qu'elle dura. Lorsqu'elle fut terminée, les soldats et les généraux qui en avaient été les auteurs, à leur retour dans leur patrie commune, durent en faire la matière de leurs récits, et l'instrument de leur renommée. L'histoire et la poésie s'emparèrent de ces grands événemens pour les transmettre à la postérité. Bientôt, les guerriers qui avaient péri sous les murs de Troye, partagèrent les honneurs réservés aux dieux; l'encens fuma sur le tombeau d'Achille, et la plaine de Troye devint un vaste temple où les voyageurs de toutes les nations se faisaient un devoir religieux d'offrir un sacrifice avant d'entrer dans l'Hellespont.

Il me semble voir Homère, abordant, pour la première fois, sur ces rivages fameux, et rendant à l'ombre d'Achille les plus dignes hommages qu'elle ait jamais reçus. Je le vois s'avancer d'un air pensif entre les rives du Simoïs et du Scamandre : son œil embrasse avec avidité tous les objets qui l'entourent ; mille souvenirs l'assiégent à-la-fois ; son imagination s'éveille : le plan de l'Iliade est formé :

Ut ducis implevit visus veneranda vetustas (1).

Hérodote est, je pense, après Homère, le plus ancien auteur qui nous ait parlé de la Troade. Suivant lui, la plaine et les environs de Troye, après la guerre, furent long-tems un sujet de discorde entre les Athéniens et les Mitylénéens. Ceux-ci soutenaient que leurs droits à la possession de la Troade,

(1) Lucan, Phars. lib. IX. p. 987.

n'étaient pas moins fondés que ceux des autres Grecs qui avaient contribué avec Ménélas à arracher Hélène de la main des Troyens.

Quand l'armée de Xerxès, dit ailleurs Hérodote, arriva sur les bords du Scamandre, les eaux de ce fleuve, le premier qu'elle eût rencontré depuis son départ de Sardes, ne furent pas suffisantes pour abreuver les hommes et les chevaux. Xerxès monta vers la citadelle de Troye, afin d'observer la situation de la place, et de s'informer des particularités qu'il avait besoin de connaître. Il sacrifia mille bœufs à la Minerve troyenne, et les Mages offrirent des libations aux héros. Dans la nuit qui suivit ces cérémonies, une alarme s'étant répandue dans son camp, aussitôt que le jour vint à paraître, il fit mettre en marche son armée, ayant à sa gauche le cap Rhétée, l'Ophrynium, Dar-

danus ; et à sa droite, le pays des Gergithes troyens.

L'orateur Eschine fut conduit à Troye par la curiosité. Il allait y chercher les monumens célébrés dans l'Iliade. Un jeune athénien, son compagnon de voyage, par sa conduite légère et imprudente, l'empêcha d'exécuter son projet, et l'exposa même aux plus grands périls. L'avanture qui les obligea tous deux de quitter précipitamment la Troade, est racontée par Eschine lui-même, dans la dixième lettre attribuée à cet orateur.

Alexandre, allant conquérir l'Asie, se rendit au cap Sigée avec soixante vaisseaux. Il dirigea ensuite sa route à travers la plaine, où l'on voyait encore des monumens de l'ancienne ville de Troye. Il considéra, avec la plus grande attention, les restes de tant d'ouvrages héroïques ; et comme il avait une haute admiration pour Achille, dont il se glorifiait d'être

descendu, il porta l'enthousiasme pour ce guerrier, jusqu'au point de courir nud avec ses favoris, autour de son tombeau, et d'y placer une couronne. Héphestion couronna de même la sépulture de Patrocle, afin de montrer qu'il occupait la même place dans le cœur d'Alexandre, que Patrocle dans celui d'Achille.

César, digne rival d'Alexandre, et qui l'imita jusques dans sa passion pour Homère, voulut renouveler l'alliance qui l'unissait avec les Troyens. Il leur accorda de nombreux priviléges et les combla de bienfaits. S'il faut en croire l'auteur de la Pharsale, ce guerrier poursuivant Pompée, pénétra dans la Troade pour en visiter les monumens.

Sigœasque petit famœ mirator arenas,
Et Simoentis aquas, et Graio nobile busto
Rhetion, et multùm debentes vatibus umbras(1).

(1) Lucan. l. IX. 961.

Marc-Antoine enleva la statue d'Ajax, qui était dans le temple situé près de son tombeau, et la transporta en Egypte; Auguste la fit ensuite restituer aux Troyens. Julie, fille de cet empereur, manqua, dit-on, de périr en parcourant la plaine de Troye: Agrippa, son époux, se montra fort sensible à cet accident, et en témoigna son indignation aux Troyens.

L'empereur Caracalla (1), qui ne pouvant atteindre à la valeur d'Alexandre, cherchait au moins à imiter ce héros dans ses manières, alla dans la plaine de Troye rendre hommage aux cendres d'Achille, qu'il prenait aussi pour son modèle. Pendant qu'il couronnait de fleurs le tombeau de ce guerrier, Festus, le plus cher de ses affranchis, mourut fort à-propos pour lui fournir l'occasion de répéter la cérémonie des

(1) Hérodien, l. IV. p. 69. éd. d'Edimbourg.

funérailles de Patrocle (1). Il lui fit dresser un bûcher ; il invoqua les vents ; il immola des victimes sans nombre : et comme il était chauve, il excita le rire des spectateurs, au moment où il voulut se couper les cheveux pour les jeter dans les flammes en l'honneur de son ami.

Les deux plus grands géographes de l'antiquité, Pausanias et Strabon, ne voyagèrent point dans la Troade. Le premier en parle sur le rapport d'un certain Mysien qui lui racontait des prodiges sur les ossemens trouvés dans le tombeau d'Ajax : le second, s'appuyant sur le témoignage de Démétrius de Scepsis, contemporain de Cratès et d'Aristarque, a fait une description de la Troade, qui, quoique

(1) Hérodien laisse entrevoir que Festus fut empoisonné, pour donner lieu à l'imitation des funérailles de Patrocle.

fautive à beaucoup d'égards, n'en est pas moins la plus complète qui soit parvenue de l'antiquité jusqu'à nous.

On trouve encore beaucoup de fragmens d'ouvrages perdus, qui contenaient la topographie de la Troade. Eustathe parle avec éloge des commentaires d'Apollodore, du livre de Ménégenes, et de celui d'Apollonius.

Tous ces écrivains, si l'on en excepte Strabon, ne nous ont à la vérité laissé, sur la plaine de Troye, que des notions éparses; mais leur témoignage prouve au moins qu'elle attirait encore l'attention des voyageurs, longtems après la fameuse guerre.

Je finissais ici mes recherches sur les auteurs anciens qui ont parlé de la Troade : et je renonçais à l'espérance de pouvoir remplir l'immense lacune que la barbarie du Bas-Empire semble avoir laissée entre le dernier des anciens qui ont prononcé le nom

de cette terre célèbre, et le premier des modernes qui a tenté de la ressusciter; lorsque mon estimable ami d'Ansse de Villoison, l'un des savans de l'Europe les plus versés dans la connaissance de la Grèce ancienne et moderne, m'a envoyé d'Orléans la notice suivante, sur l'état de la Troade, au tems du Bas-Empire. Jamais le savoir ne vint plus à propos au secours de l'amitié.

« La Troade, sous les empereurs Grecs, faisait partie du *Théma*, ou département militaire, qu'on appelait *Obsequium*, et qui était le quatrième. Constantin Porphyrogénète (1) observe que les peuples qui formaient ce département, étaient les Bithyniens, les Mysiens, les Phrygiens et les Dardaniens. Ces derniers, ajoute ce savant prince, s'appellent aussi

(1) *De Thematibus orientis et occidentis*, p. 9. t. 1. *Imperii orientalis* de Banduri.

Troyens : c'est d'eux que vient le nom des châteaux et du bourg des *Dardanelles*. Hieroclès (1) met Dardane, Ilium, Troas, et Scamandre, au nombre des trente villes de la province consulaire de l'Hellespont.

« Le *Scamandre* dont parle Hiéroclès, est l'ancienne ville de *Scamandria* de Pline (2), maintenant nommée *Samandria*, et située à une demi-journée des Dardanelles, c'est-à-dire, des ruines d'Abydos. Léunclavius (3) nous apprend qu'on voyait encore de son tems, quelques restes de *Scamandria*; que les Turcs s'emparèrent de cette ville sous le règne d'Orchan, leur second sultan, et qu'elle avait une

---

(1) In *Synecdemo*, t. I. p. 38. *Imperii orientalis*, et p. 662. éd. Wesseling. *Veter. Itinerarior.*

(2) Liv. V. c. XXXIII.

(3) *Historiæ Musulmanæ*, l. IV. p. 182. éd. 1591. Francofurti, in-folio.

citadelle dont il appelle le commandant *regulum Samandrinum*, et *Samandriæ regulum* (1).

« Il place les ruines de Troye dans un endroit auquel il donne le nom de *Temasalicum regionis Aïdenzici*, et qu'il soupçonne être le Telmesse des anciens (2) : et dans l'*Onomasticon geographicum*, inséré à la fin de son Histoire musulmane, il dit, à l'article d'*Aïdenzic* (3), qu'il croit que les Turcs entendent par ce mot, le pays au-delà du détroit, la contrée d'Abydos, le territoire de cette ville que les Turcs appellent maintenant *Aïdos* (4), ou bien la campagne Carasienne, qu'il renferme cependant dans la Carasie, ou dans la province

(1) *Historiæ Musulmanæ*, l. IV, p. 183.

(2) *Ib.* l. IV. p. 206.

(3) P. 846.

(4) *Voyez* p. 208. l. IV. *Historiæ Musulmanæ.*

de la Troade. Le même savant observe, sur le mot de *Carasi-Ili* (1), qu'il met dans la Carasie, une partie de l'ancienne Mysie, de la Troade, et de la petite Phrygie, d'après les Turcs, qui comprennent dans cette contrée les ruines de Troye, Palæo-Castrum, Abydos, Pergame et Atramyttium.

« Ce *Palaeo-Castrum* de la Troade est la ville que les Turcs nomment *Balikésré*. Un pacha y fut exilé en 1444, sous Amurath II (2).

« Il semble que, dans le douzième siècle, le mont Ida s'appelait *Ivips*, Ιβιψ, à en juger par son génitif Ιβιβος, *Ivivos*, qu'on trouve dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Cette princesse rapporte (3) que Monolyque passa un

---

(1) P. 851. *Ib.* in *Onomastico.*

(2) Léunclavius *Histor. Musulm.* l. XIV. p. 564, et dans son *Onomasticon*, à l'article de *Balikésré*, p. 848.

(3) Liv. XIV. p. 439.

fleuve que les gens du pays nomment *Varin*, Βαρηνον, qui descendait d'une montagne appelée *Ivivos*, Ιβιβος, et où plusieurs autres rivières prennent leur source; telles que le *Scamandre*, l'*Angilocomite*, Αγγιλοκωμιτης, et l'*Ebile*, Εμπηλος; qu'il tourna du côté de Parium, Παρεον, et d'Abydos, située sur l'Hellespont; et qu'il prit sa route par Atramytte et Chliare, Χλιαρων. Dans ce passage, curieux pour la géographie du moyen âge, on voit que l'*Ivivos* est le mont Ida, qu'Homère appelle πολυπιδακος Ιδης, c'est-à-dire, *arrosé par une foule de sources*. Voyez ce que Strabon (1) dit du Scamandre et des autres rivières qui se précipitent du sommet de cette montagne fameuse, et fertilisent la Troade: *Dives solum, quod Xantus ambit, nivibus Idaeis*

(1) Liv. XIII. p. 602. et Elien de *Naturâ Animalium*. l. X, ch. XXXVII. p. 335. éd. de M. Schneider.

tumens (1). Aussi Ovide (2) donne-t-il au mont Ida l'épithète d'*humida*.

« Anne Comnène (3) raconte aussi que son père, l'empereur Alexis, avait fait passer des troupes par le Scamandre, pour aller jusqu'à la ville d'Atramytte, et même jusqu'au département militaire, appelé de son tems *Tracesium*, et auparavant l'*Asie mineure*, composé des Lydiens, Maéoniens, Cariens et Ioniens (4). Ces troupes traversèrent-elles la ville, la plaine, ou la prairie du Scamandre, chantée par Homère (5)? Appien parle

---

(1) Sénèque le Tragique, in *Phœnissis*, acte 4, vers 609.

(2) *Metamorphos.* l. x. p. 71.

(3) Anne Comnène, l. xiv. p. 429.

(4) *Voyez* Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus orientis et occidentis*, t. 1. p. 7 et 8. *Imperii orientalis* de Banduri.

(5) Il. l. ii. v. 465 et 467. *Voyez* Strabon, l. xiii. p. 597.

aussi de la plaine du Scamandre, si célèbre dans l'Iliade (1).

« Le grand Constantin, avant de se décider pour l'emplacement de Byzance, avait voulu bâtir, en 329, une ville de son nom, dans la plaine qui est en face de Troye, au-dessus du tombeau d'Ajax, à l'endroit où l'on dit que les Grecs avaient retiré leurs vaisseaux (2). Zonaras (3) assure que cet empereur avait jeté les fondemens de sa nouvelle ville sur le cap Sigée, promontoire de la Troade. Ce fut, selon Zosime (4), entre la ville de Troas

---

(1) Appien *de Bellis civilibus*, l. v. ch. 138. t. II, p. 889, de l'excellente édit. de Schweighaeuser, Leipsick, 1785, in-8°.

(2) *V.* Theophane, in *Chronographiâ*, p. 18.

(3) Annalium, l. XIII. t. II. p. 6.

(4) Liv. II. ch. XXX. p. 686. *Romanæ Historiæ scriptorum Græcorum*, ed. Francofurti 1590, in-folio; et p. 152. éd. de M. Reitemeier, Leipsick, 1784, in-8°.

et l'ancienne Ilium. Il éleva même, ajoute Zosime, une partie des murs qui subsistent encore, et qu'on peut voir en allant du côté de l'Hellespont (1).

« Vers le milieu du troisième siècle, sous le règne de l'empereur Caïus Vibius Trebonianus Gallus, les Scythes, c'est-à-dire, les Hérules ou les Goths, passèrent l'Ister ; et à l'exception d'Ilium et de Cysique, ils saccagèrent toute l'Italie, le Couchant, le Levant et l'Asie (2).

« Justinien II, surnommé *Rhi-*

---

(1) *Voyez* Strabon, l. XIII. p. 598, édit. de Paris, 1620, in-folio.

(2) *Voyez* Cedrenus, t. I. p. 258. — Zonaras *Annalium*, l. XII, t. I, p. 628. — Zosime, l. I, ch. XXXIX, p. 645, *Romanæ Historiæ scriptorum Græcorum minorum*, t. III, édit. Francofurti, 1590, in-folio. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. III, p. 290. Le Syncelle, p. 383. M. Reitemeier, p. 536, Notar. ad Zosimum.

notmète, s'avança jusqu'à Thessalonique, pour faire la guerre aux Esclavons ; et en ayant soumis plusieurs peuplades, les unes par la force, les autres par des traités, il les fit passer par Abydos, et les établit, en 688, dans le département militaire d'*Obsequium*, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué plus haut, dans la Bithynie, Mysie, Phrygie et Troade. C'est Saint-Nicéphore qui a consigné ce fait remarquable dans son Histoire (1).

« Plus de cinq siècles après, les Arméniens succédèrent aux Esclavons, et s'établirent en grand nombre aux environs de l'ancienne Troye (2). Nicetas Choniate les appelle les *Arméniens Troyens* et les *Arméniens de Troye* (3).

---

(1) P. 24.

(2) Nicetas Choniata in *Balduino*, p. 388.

(3) *Ib.* p. 397.

« Les Arméniens étaient, et sont encore les plus cruels ennemis des Grecs, dont ils cherchaient depuis long-tems à secouer le joug. Enfin, ils crurent en trouver l'occasion favorable, l'an 1204, et ils appelèrent à grands cris, Henri, frère de Baudouin, le premier empereur français de Constantinople. Le prince Henri se rendit à leur invitation pressante, passa dans l'Asie, s'aboucha avec eux dans la ville de Troye, en tira beaucoup de soldats, s'empara du mont Ida, et pénétra, au travers de ses défilés, dans la ville d'Atramytte (1). Il quitta ce séjour en 1205, et partit pour Andri-

---

(1) *Voyez* Nicetas Choniate in *Balduino*, p. 388 et 397. — Geoffroy de Ville-Hardouin, *Conquête de Constantinople*, ch. CLXV, p. 128. — Ducange, *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, l. I, ch. XXIX, p. 22. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XXI, p. 55.

nople, avec vingt mille Arméniens de Troye, qui avaient servi sous ses ordres, et qui, pour se soustraire au ressentiment des Grecs, abandonnaient ce pays, où ils n'osaient plus demeurer, et marchaient à la suite du prince Henri, avec toute leur famille (1).

« Il se hâta de porter du secours à son frère l'empereur Baudouin ; et pour arriver plus vîte, il fut contraint de laisser derrière lui les Arméniens, gens de pied, dont la marche était rallentie par un grand attirail de chariots chargés de leurs femmes et de leurs enfans (2). Ces infortunés furent tous tués ou faits prisonniers, par les

---

(1) *Voy.* Nicetas *in Balduino*, p. 397. — Ville-Hardouin, *Conquête de Constantinople*, p. 156, ch. CCI. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, p. 83, t XXI.

(2) Ville-Hardouin, p. 157, ch. CCI, de la *conquête de Constantinople*; et Le Beau, p. 83 et 84, t. XXI de *l'Hist. du Bas-Empire*.

gens du pays, qui s'étaient réunis pour les attaquer, tandis que le prince Henri était à Rodosto (1).

« Pachymère (2) parle d'une forteresse construite sur le Scamandre, et appelée *Astytzium*, Ἀστύτζιον, c'est-à-dire, *petite ville* ou *citadelle*, terme diminutif *d'Astie*, *ville* ou *citadelle*. C'était là où on gardait en toute sûreté les trésors immenses amassés par l'empereur Théodore Lascaris le jeune, mort en 1259. Cet argent n'était pas le sang du pauvre, mais le fruit de la sage économie privée de cet empereur, bien différent de son successeur Michel Paléologue, dont le père, Andronic Paléologue (3), le *grand Domestique*,

---

(1) Ville-Hardouin, ch. CCII, p. 158, de la *Conquête de Constantinople*; et Le Beau, p. 85, t. XXI.

(2) Liv. I. ch. XXIII, t. I. p. 39 et 40.

(3) *Voy.* Pachymère, l. III, ch. XXII, p. 148, t. I.

avait été chargé, ainsi que le César Romain, de la perception et de la répartition des impôts sur les bords du Scamandre.

« Nicéphore Grégoras (1), rapporte, en 1257, que Mytzes, ou plutôt Mytzis, ou Myzis (comme les Grecs prononcent), roi de Bulgarie, ayant été détrôné, alla trouver l'empereur Théodore Lascaris le jeune, qui était alors en Asie, à Nicée, lui remit la place forte et maritime de Mésembrie, et reçut, en échange, quelques terres dans le voisinage de Troye et du Scamandre. Le revenu de ce bien suffit à son entretien; et il y passa le reste de sa vie, avec sa femme et ses enfans.

« Ducange (2) observe très-bien que, selon Pachymère, ce ne fut

---

(1) *Historiæ*, l. III, c. II, sect. IV, p. 34 et 35, t. I.

(2) Pag. 321 de ses *Familiæ Byzantinæ*.

pas Théodore Lascaris le jeune, mais son successeur Michel Paléologue, qui fit cet échange avec Myzis. Voyez en effet Pachymère (1), qui ajoute que Michel Paléologue, non content d'avoir assuré ce terrein à Myzis, promit encore de donner sa propre fille aînée, Irène, en mariage à Jean, le plus âgé des fils de ce prince malheureux.

« L'empereur lui tint parole; Pachymère rapporte ensuite (2), que Michel Paléologue envoya chercher Jean, qui vivait dans l'aisance près de Troye et du Scamandre, εκ τῶν κατὰ Σκαμάνδρον Τρωικῶν, et lui donna la main de sa fille et le titre de roi de Bulgarie. Consultez aussi Nicéphore Grégoras (3), qui raconte ce même fait, que Boivin place à l'année 1277, et qui ajoute que

---

(1) Tom. I, l. V, ch. V, p. 239.

(2) L. VI, ch. V, p. 299, t. I.

(3) *Voy.* Nicéphore Grégoras, liv. V, ch. III, sect. III, p. 79, t. I.

Jean avait perdu son père Myzis, lorsque Michel Paléologue le fit venir des environs de Troye, pour épouser Irène, et remonter sur le trône de Bulgarie.

« Pachymère parle d'un certain Machrame (1), qui habitait sur les rives du Scamandre, ou plutôt à Scamandrie, ville dont nous avons parlé plus haut, et qui s'appelait également Σκαμανδρος, selon Hiéroclès, que nous avons cité.

« L'expression de Pachymère, ανα την Σκαμανδρον au lieu de ανα τον, semble plutôt indiquer la ville que le fleuve ; et cette observation peut s'appliquer à plusieurs des passages de la *Bizantine*, où l'on trouve simplement le mot de *Scamandre*, sans article ni épithète

(1) Tom. II, l. V, c. XXVI, p. 203. Machramio, Μαχραμιον, est aussi le nom que les Grecs du Bas-Empire donnaient à la ville d'Assus, selon Ducas, *Histor. Byzantin.* p. 188.

qui désigne le genre. Quoi qu'il en soit, Machrame fut obligé de s'enfuir avec beaucoup d'autres compagnons d'infortune, lorsque les Perses (c'est-à-dire les Turcs d'Iconium, la capitale des Seljoucides, qui étaient venus du côté de la Perse), après s'être emparés du mont Ida, vers 1306, dévastèrent la Troade, au point qu'elle resta déserte et abandonnée. Le même Pachymère dit (1) qu'alors plusieurs de ceux qui demeuraient près du Scamandre, se réfugièrent dans le fort Cenchrée, Κεγχρεαις. Les Turcs vinrent assiéger cette forteresse, qui, faute d'eau, fut obligée de se rendre. Ils la pillèrent, y mirent le feu, la réduisirent en cendres, et passèrent presque tous ceux qui s'y trouvaient, au fil de l'épée, à la réserve d'un petit nombre qui eut le bonheur de s'enfuir. Cette

(1) *Ibid.* t. II, l. V, ch. XXVII, p. 306.

citadelle était bâtie sur le bord du Scamandre ; et c'est dans cette cruelle prison, comme l'observe Pachymère (1), que Michel Paléologue avait fait enfermer Manuel, fils de Raoul. Etienne de Byzance parle de Cenchrée, ville de la Troade, où l'on disait qu'Homère avait séjourné pour s'instruire à fond des particularités de la guerre de Troye. Quelques-uns même, au rapport de Suidas, prétendaient que c'était la patrie de ce grand poëte (2).

« On voit dans Nicéphore Grégoras (3), que Jean Vatatze, irrité contre Apocauque, s'était rangé du parti de Cantacuzène, en 1345, et se rendit très-redoutable à ses ennemis, parce qu'il tirait de l'Asie des secours considérables, des troupes nombreuses

---

(1) Liv. VI, c. XXIV, p. 331, t. I.

(2) *Voyez* Etienne de Byzance, à l'article Κεγχρεαι, et Suidas, à celui d'Homère.

(3) Tom. II, l. XIV, ch. XI, p. 466.

que le prince Soliman, auquel il venait de donner sa fille en mariage, lui avait envoyées de Troye. C'est probablement le Soliman, fils aîné d'Orchan, celui qui mourut d'une chute de cheval, avant son père, l'an 1360. Un jour qu'il se promenait dans la Carasie, dit Léunclavius (1), il eut la curiosité d'aller voir, pour son plaisir, l'emplacement de l'ancienne Troye. Léunclavius ajoute qu'il contempla, avec admiration, les murs de ces immenses édifices, et cette quantité prodigieuse de marbres, ces ruines d'une ville si florissante avant que les Grecs l'eussent détruite.

« La ville d'Ilium était un évêché. On voit, en 325, la signature d'Orion *iliensis*, c'est-à-dire, évêque d'Ilium, au concile de Nicée (2); et en 347,

---

(1) Liv. IV, p. 206, *Historiæ Musulmanæ*.

(2) P. 318, t. I. de l'édition des Conciles de Hardouin. Paris, 1715, in-folio.

dans le concile de Sardique, celle de l'Arien Leucadas, *episcopus ab Ilio* (1) ; celle de Theosébius, évêque d'Ilium, dans le concile de Chalcédoine, en 451 (2), et de *Theosebius Ilii*, dans le *Synodus Romana*, de 218 évêques, sous le pape Symmaque, en 503 (3) ; celle de Jean, évêque de la ville d'Ilium, et fondé de procuration d'Euprépius, évêque de l'église métropolitaine de Cyzique : *Johannes, misericordiâ Dei, episcopus Iliorum civitatis, agens vices Euprepii, episcopi Cyzicenorum metropoleos*, au second concile de Constantinople, le cinquième œcuménique, en 553 (4); celle de Πέτρου Ἰλιάδος, dans le *Pseudo-synode* de Photius, en 879 (5). Il se-

(1) *Ib.* t. I, p. 682.

(2) *Ib.* t. II, p. 370.

(3) P. 988, t. II.

(4) P. 202, t. III.

(5) P. 213, t. VI. *Voy.* Le Quien *in Oriente Christiano*, p. 775-778, t. I.

rait trop long et inutile, de rapporter ici les noms de plusieurs évêques de la ville de Troas, qu'on trouve dans les mêmes actes des Conciles (1).

« Sous le règne de Jean Zimiscès, un moine de Scamandre, Σκαμανδρηνος, comme l'appellent les historiens grecs, Basile, fut élu patriarche de Constantinople en 970, et déposé en 974 (2).

« Léon le diacre, historien grec manuscrit, cité par le P. Pagi, d'après la version latine inédite de Combéfis (3), rapporte de ce Basile, qu'après sa déposition, il fut relégué, par l'ordre de l'empereur Jean Zimiscès, dans un monastère que ce patriarche avait fait construire sur le Scamandre.

---

(1) Le Quien, *ib.* p. 777-780, t. I.

(2) *Voy.* Zonaras, *Annalium*, l. XVII, p. 209 et 214. — Cedrenus, p. 665. — Joël, *in Chronographiâ*, p. 181.

(3) Sur l'année 975 *Criticœ in Annales Baronii*, p. 37, t. IV.

« Nous venons de voir les Esclavons, les Arméniens, des fermiers-généraux, des gardes du trésor impérial, un prince Bulgare, un François, des calogers, ou moines grecs de l'ordre de Saint-Basile, un patriarche grec, des Turcs, etc. figurer les uns après les autres, sur l'arêne ensanglantée où Achille et Hector s'étaient couverts de gloire. Jamais Calchas ni Cassandre n'auraient pu prévoir de pareils successeurs. Il n'a pas tenu au bon roi Priam que les juifs ne vinssent à leur tour paraître sur la scène et entrer en lice, pour être les chevaliers de la belle Hélène ; du moins s'il en faut croire Constantin Manassés. Aussi mauvais historien que mauvais poëte, il nous débite gravement (1), qu'après la mort d'Hector et des Amazones, Priam, réduit aux abois, envoya de-

(1) *In Compendio Chronico*, p. 28.

mander des troupes auxiliaires à David. Ce prince, dit Constantin Manassés, lui refusa du secours ; soit qu'il eut besoin de tous ses soldats pour soutenir la guerre contre ses ennemis, soit qu'ayant également en horreur les Troyens et les Grecs, qui ne connaissaient point le vrai Dieu, il craignît que les juifs qu'il enverrait à Troye, ne se laissassent entraîner vers l'idolâtrie, pour laquelle ils n'avaient que trop de penchant. Est-ce là le cas de dire avec Virgile,

... Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent (1)?

« Exclusivement occupé depuis mon retour du Levant, d'un long ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, j'ai eu la patience de relire quatre fois, la main à la plume, tous les historiens

---

(1) Æneïd. l. II, p. 291.

grecs qui composent le vaste recueil de la Byzantine ; et je ne me rappelle pas, pour le moment, d'avoir noté dans mes extraits, d'autres particularités relatives à l'état de la Troade dans le moyen âge. Mais j'oubliais de dire dans cette notice, rédigée fort à la hâte, que Libanius nous apprend (1), qu'on trouvait de son tems, au mont Ida, une race d'ours très-courageux, et par conséquent très-recherchés dans les cirques. Celse, homme fort riche, et jaloux de donner un spectacle magnifique et agréable à la ville d'Antioche, envoya Polycarpe au mont Ida, pour y acheter, à tout prix, ces terribles animaux, dont les combats avec les hommes faisaient les plus grands délices des Antiochiens. Ils passaient la nuit, couchés sur des pierres, pour être à portée de jouir le lendemain de cet

(1) Epître 1454, p. 665, éd. de Wolfius.

horrible divertissement, qu'ils préféraient à tous les autres amusemens du théâtre, et même aux courses des chevaux (1). Le sophiste Libanius s'intéressait fortement au succès de la commission de Polycarpe, et écrit à son ami Césaire pour le prier instamment de faciliter cette acquisition importante. Il le remercie d'avance (2) du vif plaisir que lui causera cette belle emplette, ainsi qu'aux habitans des dix-sept villes voisines, qui devaient accourir en foule pour prendre part à cette fête dispendieuse. Il observe à son ami (3), que c'est une occasion unique de témoigner sa reconnaissance à la ville d'Antioche, qui avait orné son esprit, et l'avait formé à l'étude

---

(1) Libanius, *ib. Voy.* et Ep. 219 et 220, p. 104 et 105; et *contra Tisamenum*, t. II, p. 252. éd. Reisk.

(2) *Ib.* p. 666.

(3) Libanius, p. 665.

de l'éloquence et des belles-lettres. (*Humaniores litterae*)!

« Mélèce, dans sa géographie ancienne et moderne, imprimée à Venise en grec vulgaire, l'an 1728, in-folio, rapporte (1) que Troas-Alexandria est maintenant ruinée, et s'appelle aujourd'hui en grec, *Troade*, Τρωαδα, et en turc, *Eski Stamboli*; et qu'on trouve après cette ville de Troade, ou *Palaeopolis*, *Iné*, Ινε, Comopolis, Castaboli, et ensuite le cap Actasi, *Actasi Cavo*, Ακτασι Καβω, puis le cap Touzlas, *Touzlas Cavo*, Τȣζλας Καβο, et près delà, le promontoire de Lécte, nommé par les Turcs *Baba Bornou*, et à peu de distance, un autre promontoire, auquel ils donnent le nom de *Deve Bornou*. Le golfe d'Adramytte, ajoute ce géographe récent, mort en 1714, commence au promon-

(1) Pag. 455.

toire Lécte, s'appelle *Idéen*, du nom de la montagne, et en turc, *Kasdahli*. Ismaël Bouillaud dit que la ville d'Adramytte se nomme maintenant *Landrimytti* (1). Mélèce pense que le cap de *Deve Bornou* est le même que celui d'Iargan. Il est inutile d'avertir que j'ai constamment suivi la prononciation des Grecs modernes, qui peut bien n'être pas celle d'Homère, mais qui est au moins antérieure au siècle d'Auguste.

« Le savant auteur d'un ouvrage qui vient de paraître sur *les anciens gouvernemens fédératifs, et sur la législation de Crète* (2), observe, d'après Hérodote (3), que les villes éoliennes du mont Ida, n'entraient point dans l'association qu'avaient formée dans

---

(1) Pag. 264, *Rotar. in Ducam.*

(2) Paris, au 7, in-8°. p. 156.

(3) Hérodot. l. 1, ch. CLI, p. 73. éd. Wesseling.

l'Asie, onze autres villes éoliennes du continent, et cinq de l'île de Lesbos, et qu'elles ne faisaient point corps avec elles.

« Je m'imagine bien qu'on ne s'avisera pas d'aller chercher dans le Scamandre, la plante siliqueuse, le *sistre*, qui, selon les faux Aristote (1) et Plutarque (2), ressemble aux pois chiches, et a la vertu de mettre à l'abri de la crainte des spectres et des fantômes, ceux qui la tiennent dans la main.

« Tout le monde connaît ces vers de Lucrèce (3), qui dit que du sommet du

---

(1) *De mirabilibus auscultationibus*, c. 171, p. 344 et 345, de l'éd. du savant M. Beckmann. Gottingue, 1786, in-4°. Voyez la note de cet habile éditeur.

(2) Plutarque, *de Fluminibus*, p. 1155. t. II.

(3) Lucrèce, l. V, v. 662. Lambin, à cette occasion, a rapproché un passage de Diodore de Sicile, l. XVII, p. 165, t. II, éd. de Wesse-

mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir sous la forme d'un globe éclatant :

— Idæis fama est è montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni :
Indè coire globum quasi in unum, et conficere orbem.

« Je n'ai point cru devoir rapporter l'étymologie d'Aristote, d'Antigonus Carystius, d'Elien et de Pline (1) qui s'accordent à dire qu'Homère a prêté

---

ling, p. 464 de ses notes sur son édition de Lucrèce. Paris, 1570, in-4°. *Voyez* la remarque de Wesseling, qui indique Pomponius Mela, l. II, ch. XVII.

(1) Aristote, *de Naturâ animalium*, l. III, c. XII, p. 253, t. II, éd. de Duval. Paris, 1654, in-fol. — Antigonus Carystius, *Historiarum mirabilium*, ch. LXXXIV, p. 131, éd. de M. Beckmann. — Elien, *de Naturâ animalium*, l. VIII, c. XXI, p. 269, éd. de M. Schneider. Leipsick, in-8°. — Pline, l. II, c. CIII.

au Scamandre le nom de *Xante*, c'est-à-dire, *Roux*, en grec, parce que les eaux de ce fleuve donnent la couleur fauve aux brebis qui viennent s'y abreuver.

« Polyen (1) raconte qu'Agnon, qui établit une colonie Athénienne sur les rives du Strymon, envoya des gens à Troye, pour déterrer, la nuit, le corps de Rhésus; qu'ils emportèrent ses os dans une chlamyde de pourpre, et les remirent dans cet état à Agnon, qui les fit enterrer sur les bords du Strymon.

« Les Troyens qui se fixèrent en Sardaigne, après la destruction de leur patrie, conservèrent le nom d'Ιλιεις et d'*Ilienses* (2).

---

(1) Polyen, *Stratagem.*, l. VI, ch. LIII, p. 599 et 600, éd. de Maasvicius, t. II. Leyde, 1690, in-8.

(2) *Voy.* la note de Drakenborch, sur le 362e vers du 12e liv. de Silius Italicus, et les passages de Pausanias; et du 19e chapitre du 40e livre de

« Il y avait à Rome une espèce de danse à cheval, qu'on appelait *Troja* (1). C'était un des exercices des jeunes patriciens ; et il ne faut pas confondre la *Troja* avec la *Pyrrique*, dont les Albanois nous retracent encore aujourd'hui l'image.

« Les habitans d'Ilium étaient Eoliens

Tite-Live, qu'il cite p. 609 de son édit. de Silius Italicus. Utrecht, 1717, in-4°.; et sa note, p, 469, t. V, sur le chap. 19, l. XL de Tite-Live; et le même historien, l. XLI, ch. X, p. 562, t. V, et ch. XVI, p. 577.

(1) *Voy.* Meursius, sur le vers 249 de Lycophron, et sur-tout dans son *Orchestra, sive de saltationibus veterum*, à l'article de Πυῤῥιχη, p. 1285, t. VIII du *Thesaurus græcarum antiquitatum* de Gronovius, éd. de Venise, 1753, in-fol. Sueton. *in Cæsare*, ch. XXXIX, p. 91, t. I, edit. Petri Burmanni. Amstelædami, 1737, in-4°. Et *in Augusto*, ch. XLIII, p. 319; *in Tiberio*, ch. VI, p. 496; *in Claudio*, chap. XXI, p. 755, t. I; *in Nerone*, ch. 7, p. 14, t. II, etc. etc.

du tems de Pausanias (1). Ils rendaient un culte à Hector, leur compatriote et leur défenseur, et à Hélène, qui était la cause de tous leurs maux ; mais ils ne voulaient pas entendre parler de Ménélas (2), en l'honneur duquel les Lacédémoniens offraient des sacrifices et célébraient des fêtes. Aussi Hector est-il représenté sur plusieurs médailles d'Ilium, ainsi que le fleuve Scamandre, qui tient de la main gauche la corne d'abondance, et de la droite, la plante appelée *sistre*, dont nous avons parlé plus haut (3).

---

(1) Pausanias, l. VIII, ch. XII, p. 625, éd. de Kuhn.

(2) Athenagoras, *in Deprecatione pro Christianis*, p. 3, 4 et 79, édit. Lindner. Longosalissæ, 1774, in-8°. ; et p. 3 et 50, éd. Dechair, Oxoniæ, 1706, in-8°.

(3) P. 109. *Voy.* Vaillant, p. 351 *Numismatum imperatorum à populis Græcè loquentibus percussorum.* Amstelædami, 1700, in-fol. Il

« Je laisse à mon ami Lechevalier le soin de rapporter les antiquités, et de tracer l'histoire de la Troade avant

---

cite le faux Plutarque *de Fluviis*, qu'on peut consulter, ainsi que la note de Maussac, t. x, p. 760, éd. de Reiske. Lipsiæ, 1778, in 8°. Les anciens célébraient leurs fleuves, comme des divinités bienfaisantes. Je n'en donnerai pour preuve qu'une inscription inédite et rimée, que j'ai trouvée sur une colonne enduite de vernis, dans la Mosquée du grand et superbe village de Bournaba, proche de Smyrne:

ΥΜΝΩ ΘΕΟΝ
ΜΕΛΗΤΑ ΠΟΤΑΜΟΝ
ΤΟΝ ΣΟΤΗΡΑ ΜΟΥ
ΠΑΝΤΟΣ ΔΕ ΛΟΙΜΟΥ
ΚΑΙ ΚΑΚΟΥ
ΠΕΠΑΥΜΕΝΟΥ.

C'est-à-dire: « Je célèbre le dieu Mélès, ce fleuve qui a été mon sauveur, maintenant que la peste et toutes les calamités ont cessé ». Bournaba est situé près de Chagilar, et de Narlikioi, c'est-à-dire, *le village des Grenades*. On admire une forêt délicieuse de grenadiers dans les environs

le Bas-Empire ; mais je ne puis pas résister à la tentation d'en citer deux traits fort remarquables, et qui font époque dans les annales de Troye.

« L'an 538 de la fondation de Rome, les Galates, dit Polybe (1), vinrent assiéger Ilium. Les habitans d'Alexandria-Troas envoyèrent au secours de

---

de ce village enchanteur : et c'est ce qui lui a fait donner son nom en turc, comme autrefois on appelait SIDOUS, un village du territoire de Corinthe, et tous les endroits qui produisaient des grenades en abondance. *Voy.* Spanheim de *usu et præstantiâ numismatum Dissert. sext.* p. 317, et 323, t. I. in-fol. éd. d'Amst. 1717. Je serais donc tenté de croire que *Narlikeui*, ou *Narlikioi*, est l'ancienne *Sidous*, bourg de l'Ionie, dont parle Etienne de Byzance. *Sida*, en Béotien, signifie *Grenade. Voy.* Athénée, l. XIV, p. 650 et 651 ; et Bochart, *in Phaleg.* liv. IV, ch. XXXII, col. 291, t. I.

(1) Polybe, liv. V, ch. III, p. 450, t. II de l'excellente éd. de Schweighaeuser.

cette ville, Themiste avec quatre mille hommes, forcèrent les Galates de lever le siége, et chassèrent ces barbares de toute la Troade.

« Polybe nous apprend (1) qu'Attale, avant de s'en retourner à Pergame, l'an 536 de la fondation de Rome, exprima sa reconnaissance aux habitans de Lampsaque, d'Alexandria-Troas et d'Ilium, qui lui étaient restés constamment fidèles. Est-ce par suite de l'attachement inviolable des Troyens ou des Iliens, pour Attale, qu'ils appelèrent *Attalis* une de leurs tribus, comme on le voit dans une inscription de la Troade, trouvée par mon ami Lechevalier? On y lit Η ΑΤΤΑΛΙΣ ΦΙ....; c'est-à-dire, ΦΥΛΗ. C'est ainsi que dans une autre inscription du même pays, et rapportée par le même, ΦΙΛΗΣ, ΦΙΛΗΝ,

(1) Polybe, l. V, ch. LXXVIII, p. 384, t. II de l'édition du savant Schweighaeuser.

ΦΙΛΑΡΧΑΙ, et ΦΙΛΑΡΧΩΝ, sont mis pour ΦΥΛΗΣ, ΦΥΛΗΝ, ΦΥΛΑΡΧΑΙ et ΦΥΛΑΡΧΩΝ, *tribus* et *chefs de tribus*. Mais peut-être dans la première inscription s'agit-il de la tribu *Attalis* d'Athènes, et dans la seconde, qui est très-fruste, de l'attention flatteuse des Troyens ou Iliens, qui ont pu, à l'exemple des Byzantins, envoyer à Athènes, des députés vers ce prince, pour sacrifier avec lui aux Jeux de Minerve (1). Les Athéniens renchérirent sur les Byzantins, et rendirent à ce roi de Pergame des honneurs plus grands qu'à tous leurs bienfaiteurs précédens ; et entre autres, ils donnèrent son nom à

---

(1) *Voy.* Polybe, l. IV, ch. XLIX, p. 119 et 120, t. II. Dans cette dernière inscription il est parlé deux fois du ΤΩ ΠΑΝΑΘΗΝΑΙΩ, (qui veut dire la *Fête* et les *Jeux* de Minerve, selon Hesychius sur ce mot) et des *dépenses des sacrifices faits aux frais du roi*, peut être d'Attale, ou de l'empereur.

l'une de leurs tribus, l'an 554 de la fondation de Rome (1).

« Plus dangereux que les Galates, et plus cruels que les Grecs, les Romains détruisirent de fond en comble Ilium, qu'ils regardaient comme leur berceau. Le plus scélérat et le plus féroce satellite de la faction de Marius, ou plutôt de Cinna, Fimbria (2) irrité

---

(1) *Voy.* Polybe, l. XVI, ch. XXV, p. 619, t. III; Pausanias, l. I, ch. V, p. 14, et ch. VIII, p. 19. Hesychius, et la note d'Alberti; Etienne de Byzance, et Meursius *de populis Atticæ*, p. 696, t. IV. *Thesauri græcarum Antiquitatum* de Gronovius, éd. de Venise, 1722, sur le mot Ἀπολλωνιεῖς; Etienne de Byzance, sur les mots Ἀτταλὶς, Βερενικίδαι, et Ἀγνοῦς; et Meursius *de populis Atticæ*, ibid. p. 682, t. IV sur Ἀγνοῦς.

(2) S. Augustin *de civitate Dei*, l. III, ch. VII, p. 50, t. VII. éd. d'Anvers, 1700, in-folio. *Voy.* sur ce passage les notes de Louis de Vivés, p. 281 et suiv., t. I de l'éd. de la Cité de Dieu, *cum commentariis Johannis Ludovici Vivis*,

contre les habitans d'Ilium, qui avaient témoigné de l'attachement pour le parti de Sylla, s'empara de leur ville, la mit à feu et à sang, passa tous les Iliens au fil de l'épée, ou les fit périr dans les flammes. Il commença par publier une ordonnance pour défendre de faire grace à aucun des citoyens de cette ville infortunée. Je trouve cette dernière particularité dans Saint-Augustin qui avait sous les yeux, et cite le quatre-vingt-troisième livre de Tite-Live, dont nous n'avons plus que l'*Epitome* (1). Les ordres de Fimbria

---

et Leonh. Coquei. Francofurt. 1661, in-4°. Aurelius Victor *de viris illustribus*, ch. LXX, p. 260, éd Arntzen. Amstelædami, 1733, in-4.° et p. 231, ed. Pitisci, Trajecti ad Rhenum, 1696, in-8°. Paul Orose, *Historiarum*, l. VI, ch. II, p. 372, éd. d'Havercamp. Leyde, 1767, in-4.°

(1) *Epitome Livii*, l. LXXXIII, p. 267, t. VI, éd. de Drakenborch. *Voyez* les Supplémens de Freinshemius, *ibid.* p. 269 et 270.

furent exécutés dans toute leur rigueur ; on n'épargna personne : on ne respecta aucun édifice public, ni particulier, aucune statue des dieux, aucun lieu sacré ; on brûla même avec le temple de Minerve, ceux qui s'y étaient réfugiés (1). Quelques auteurs rapportaient qu'on avait ensuite retrouvé la fameuse statue de Minerve, le Palladium tombé du ciel, parmi les décombres et les ruines des murailles du temple de Minerve ; et que ce fut un gage du rétablissement de cette ville, un motif d'espérance pour ses malheureux habitans : mais l'opinion la plus commune est qu'Ulysse et Diomède l'avaient déjà enlevé dans le siége de Troye (2). Dion Cassius se

(1) Appien, *de bello Mithridatico*, ch. LIII, p. 717, t. I de l'excellente éd. de Schweighaeuser. Leipsick, 1785, in-8°.

(2) Junius Obsequens, *de prodigiis*, ch. CXVI, p. 191 et 192, ed. Joh. Kappii, Curiæ Regnitianæ, 1772, in-8. Tite-Live, cité par S.-August.

contente de dire (1) que Fimbria brûla presque toute la ville ; Appien ajoute (2)

---

p. 50, t. VII, éd. d'Anvers, 1700, et Appien, p. 717, vol. II. de l'éd. de Leipsick, où il se sert de l'expression de το της Αθηνας εδος, c'est-à-dire, *Minervæ simulachrum*, que Freinshemius a mal traduit par *sedem*. Le mot εδος signifie, dans ce passage, *simulachrum*, statue. *Voy.* Strabon, l. VI, p. 264, éd. de Paris, 1620, in-fol. Servius, sur le 166e vers du second livre de l'Enéïde, dit que, selon quelques auteurs, les Troyens voyant que la ruine de leur ville était inévitable, cachèrent le Palladium dans une muraille, et qu'ensuite Fimbria le découvrit dans la guerre de Mithridate, et le transporta à Rome. Freinshemius n'a point fait usage, dans ses supplémens, du fragment de Tite-Live, qui nous a été conservé par S.-Augustin; et Debrosses, p. 60 et suivantes du second tome de son *Histoire de la République Romaine dans le cours du septième siècle, par Salluste*, Dijon, 1777, in-4.o, ne s'est servi que des passages indiqués par Freinshemius.

(1) *In Fragmentis*, t. I, p. 52. éd. de Reimar.

(2) Pag. 717, t. I.

que le lendemain il fit le tour d'Ilion, examina soigneusement s'il ne restait pas encore sur pied quelque édifice qui eût échappé à sa fureur, afin d'achever de le détruire, et qu'il fit abattre les murs. Cet événement arriva l'an 667 de la fondation de Rome, selon Freinshemius, ou plutôt l'an 669, suivant le savant Schweighaeuser.

« D'après le récit de St.-Augustin (1), il semblerait qu'aucun des habitans d'Ilium ne put échapper au fer et au feu ; mais Dion Cassius (2) et Appien (3) disent seulement qu'il massacra tous ceux qu'il put rencontrer, et qui tombèrent sous ses mains. Plusieurs se sauvèrent, puisque Sylla qui rétablit depuis, en 670, la ville d'Ilium (4), accorda de grands privi-

(1) Page 50, l. 7, éd. d'Anvers.

(2) Tom. I, p. 52, éd. de Reimar.

(3) P. 717, vol. I.

(4) Paul Orose, l. VI, ch. II, p. 372.

léges à ses habitans (1), et leur en fit obtenir la confirmation l'an 673; et c'est à cette année que commença la nouvelle ère des Iliens, qui voulurent donner cette marque de reconnaissance à leur bienfaiteur (2).

« Debrosses (3) observe que Sylla fut fort affligé de la destruction d'Ilium, et laissa des ordres avant de partir,

---

(1) Appien, ch. LXI, p. 730. *Voy.* Strabon, l. XIII, p 594, éd. Lutet, 1620; et sur les trois siéges d'Ilium, Plutarque, vie de Sertorius, p. 568, t. I, éd. de Francfort, 1620, in-fol. et p. 507 et 508, t. II, éd. de Reiske. Leipsick, 1775, in-8°; la note de Reimar, p. 52, t. I. éd. de Dion Cassius. Hambourg, 1750, in-folio. Polyen *Stratagem.*, l. III, ch. XIV, p. 304 et 305, éd. Maasvic. Leyde, 1690, in-8°.

(2) Vaillant, p. 273 *Numismatum imperatorum à populis græce loquentibus percussorum.* Amstelædami, 1700, in-fol.

(3) Pag. 61, t. II de sa savante *Histoire de la Republique Romaine, dans le cours du septième siecle, par Salluste.*

pour la réparer. Ainsi, ajoute-t-il, tous les bâtimens qu'on y a vus depuis, et que quelques voyageurs ont cru pouvoir être des restes de l'ancienne Troye, ne peuvent avoir été construits qu'après la seconde ruine de la ville. Ce savant cite à ce sujet Grelot, qui, dans son excellente *Relation d'un voyage de Constantinople* (1), observe que toutes les ruines qu'on voit maintenant à Troye, pourraient bien être postérieures à celles de son incendie, puisque des empereurs romains, et entre autres Auguste, y ont envoyé des colonies, et y ont voulu rebâtir une nouvelle Troye, pour lui rendre ce qu'elle avait donné à Rome. L'ingénieux président Debrosses, qui était profondément versé dans l'Histoire Romaine, et auquel il ne manquait que l'intelligence de la langue grecque,

---

(1) Edit. de Paris, 1680, in-4°. p. 7.

fait aussi cette remarque curieuse (1). La langue phrygienne, sortie de l'Européen sauvage, et probablement peu différente du grec pélasgique, ou sauvage, n'était pourtant vraisemblablement pas celle des Troyens, race grecque sortie de Dardanus, et étrangère en Phrygie, d'où ils avaient chassé la race phrygienne de Tantale qui, à son tour, envahit la Grèce, et s'établit dans le Péloponèse. Celle-ci étant devenue puissante, arma pour revenir en Phrygie, reprendre son propre bien, qui était la ville de Troye; tellement que lors du fameux siége de cette ville, elle était défendue par une race grecque, et fut prise par une race phrygienne. C'est une singularité qu'il ne faut pas perdre de vue, et qui, en montrant que le langage troyen devait être le langage hellénique, si mêlangé

(1) Pag. 27, not. 8, t. III, *Histoire de la République Romaine.*

dans la langue latine, répond en partie aux objections de Bochart (1).

« Je n'ai point été dans la Troade; je n'ai aperçu cette riante contrée que du haut d'une éminence située près du château de la ville de Ténédos; et où il régnait, le 22 mars 1785, un vent affreux, et comparable aux plus violens que j'aie sentis en Allemagne. Dans l'île de Mycono on bâtit avec les ruines de Délos; à Ténédos, c'est avec celles de la Troade. Je vis près du port de la ville de Ténédos, un ancien sépulcre de la Troade, que les Turcs avaient transporté pour servir de fontaine; et j'ai retrouvé sur ce monument, l'inscription grecque publiée par le savant M. Chandler (2). Plus

(1) *Voy.* la lettre de Bochart à son ami Segrais, *de quœstione, num Æneas unquam fuerit in Italiâ*, p. 1151 et seqq., t. 1 de ses œuvres, éd. de Leyde, 1692, in-folio.

(2) M. Chandler, *Inscription. Antiq.* Oxonii, 1774, in-fol. no. 4, p. 4.

loin, dans la place publique, je trouvai encore d'autres tombeaux de la Troade, qui étaient consacrés au même usage, mais qui n'avaient point d'inscription. J'observai dans toute l'île, et même à l'entrée du port, une foule de colonnes brisées, faites avec le granit de la Troade; des vases antiques métamorphosés en abreuvoirs; beaucoup d'anciens marbres employés à la construction des cheminées. On sait que dans les guerres civiles de l'Angleterre, les marbres qui contiennent la chronique de Paros, le plus précieux monument de la chronologie ancienne, éprouvèrent en partie le même sort (1). J'allai exprès à Ténédos chez un Turc, tailleur de pierres, qui brisait les sarcophages et les inscriptions de la Troade, pour en faire des tombeaux

---

(1) *Voy.* M. Chandler, p. 2 et 3 de la préface de sa superbe édition des *Marmora Oxoniensia.* Oxonii, 1763, in-fol.

qu'il vendait aux personnes de sa religion. Une partie considérable des monumens de ce pays classique avait été déjà enlevée par les ordres du fameux capitan-pacha, *Hassan-Pacha, il Gazi*, qui fit faire des boulets avec les plus beaux marbres des environs des Dardanelles, et en préféra l'usage à celui du fer pour les grosses pièces d'artillerie (1). C'est ainsi qu'à Athènes,

---

(1) Je ne puis me dispenser de payer un juste tribut de reconnaissance à la mémoire de ce héros qui m'a comblé de bontés. C'est à sa puissante protection que je dois en partie le succès de mes recherches littéraires dans le Levant. Tandis que le feu patriarche de Constantinople, Gabriel, m'ouvrait, par ses lettres, les portes des couvents et des bibliothèques du mont Athos, de Pathmos, d'Amorgos, et de trente-deux autres îles, le capitan-pacha applanissait les difficultés, et écartait les obstacles et les dangers qui s'offrent à chaque instant sous les pas des voyageurs en Grèce, et dans l'Archipel. Je tiens de cet amiral une particu-

je n'ai retrouvé ni l'Ilyssus, ni son pont de marbre : ce fleuve célèbre était à sec dans l'été, lorsque j'y passai ; et le Vaivode venait de prendre le pont, ainsi qu'une partie du pavé du temple

---

larité curieuse, que je n'ai trouvée dans aucune relation. Un jour qu'il me montrait, dans le plus grand détail, la superbe maison qu'il avait fait bâtir sur le bord de la mer, il me fit remarquer les deux portes par lesquelles le grand-seigneur entrait et sortait, lorsqu'il le venait voir; ce qui arrivait fréquemment. Dans toute maison propre à recevoir Sa Hautesse, il faut toujours placer, ajouta-t-il, deux portes opposées, l'une d'entrée, l'autre de sortie, parce que le sultan ne peut jamais retourner sur ses pas. Le favori et le drogman du capitan-pacha, Maurogeni, depuis prince de Valachie, où il fut décapité par l'ordre d'un autre Hassan-pacha, et le feu prince de Moldavie, Constantin Bey Morusi, ont aussi employé, de la manière la plus efficace, l'ascendant qu'ils avaient sur leur nation, pour me faciliter l'accès des dépôts littéraires, et des maisons particulières, qui conservaient de précieux restes d'antiquité; et je n'oublierai jamais les services qu'ils m'ont rendus.

de Thésée, pour en faire de la chaux. Mais tous les barbares ne sont pas Turcs ; on connaît le proverbe : *quod non fecerunt Romae barbari, fecerunt Barberini.* J'ai vu à Carpentras les restes d'un arc de triomphe d'un empereur romain, que le cardinal Bichi, évêque de cette ville, avait détruit pour construire la cuisine de son palais épiscopal. Le tems avait respecté le superbe Mausolée, monument de la tendresse conjugale d'Artémise, reine de Carie. Ce furent les chevaliers de Rhodes qui le détruisirent en 1522, pour faire de la chaux, et réparer le fort de St.-Pierre, près d'Halicarnasse, alors appelé *Mesy*, et maintenant *Petron*, en grec ; et *Bodroum*, en turc (1) ».

(1) *Voy.* les détails curieux de ce fait remarquable, p. 379-381 du 3.e livre des *Funérailles, et diverses manières d'ensevelir*, de Guichard. Lyon, 1581, in-4°.

CHAPITRE IV.

La plaine de Troye, suivant Pope.

D'APRÈS la manière dont est dessinée la carte que le célèbre Pope a placée à la tête de sa traduction de l'Iliade, il est aisé de juger qu'elle n'est pas l'ouvrage d'un géographe : les objets n'y sont pas représentés à vue d'oiseau, mais en perspective, comme dans un tableau de païsage. Cette faute est de peu de conséquence aux yeux des littérateurs ; et Pope est pardonnable de l'avoir commise. Sa carte est à-peu-près exacte, et on peut y appliquer la plupart des circonstances de la guerre de Troye, dont il donne la description la plus complète et la plus détaillée. C'est la négligence du graveur, qui a laissé

sur la droite les objets destinés à occuper la gauche, le cap Sigée à la place du Rhétée, le lit du Simoïs à l'endroit où devaient être les sources du Scamandre.

Le tombeau d'Aisyetes s'y trouve aussi sur la rive gauche du Scamandre, tandis qu'il devrait être sur la rive droite. Mais Pope s'est contenté d'indiquer ce monument comme le lieu le plus avantageux que Polites pût choisir pour observer les mouvemens des Grecs (1), et n'a pas porté le scrupule jusqu'à désigner mathématiquement la rive du fleuve sur laquelle était situé le tombeau. Quant à celui d'Ilus, il est évident que Pope s'est mépris en le plaçant plus près de la ville que Bathycia, et plus loin du fleuve que celui d'Aisyetes.

Au reste, cette carte a dû lui coûter

(1) Il. II. 791.

beaucoup de peine, et exiger de sa part des combinaisons infinies. Avec le seul secours de l'Iliade, et sans aller sur les lieux, il a deviné la situation du camp des Grecs entre les deux caps, la réunion des deux fleuves à peu de distance des vaisseaux, la figure générale de la plaine, la distance de la ville à la mer, la véritable situation des sources du Scamandre, et enfin la forme exacte des tombeaux des guerriers.

« L'ancienne ville de Troye était, « dit-il (1), à une plus grande distance « de la mer, que les ruines d'Alexan-« dria-Troas, qu'on a mal à propos « confondues avec les siennes. Les « Troyens en effet n'osèrent com-« battre hors de leurs murailles qu'a-« près la retraite d'Achille; mais dans « la suite ils attaquèrent les Grecs

(1) *Essai*, au commencement du livre v de la traduction de l'Iliade, par Pope.

« jusqu'auprès de leurs vaisseaux, « très éloignés de la ville. D'ailleurs, « comme observe Strabon, si cette « ville avait été voisine du rivage, il « y aurait eu de la folie et de l'im- « prudence de la part des Grecs, à « attendre la dixième année du siége « pour fortifier leur camp contre un « ennemi qui les aurait menacés de « si près, et il y aurait eu défaut de « courage de la part des Troyens à res- « ter si long-tems dans l'inaction, et « à ne rien tenter contre une armée « sans retranchement (1).

« De plus, dans la supposition où la « ville eût été près du rivage, l'espace « intermédiaire n'aurait pas été suffi- « sant pour les combats et les événe- « mens, dont il a été le théâtre.

« Les lieux les plus remarquables « autour de Troye, étaient les portes

(1) Strabon, p. 893, éd. Amst. 1707.

« Scées. Elles s'ouvraient sur le champ « de bataille; et c'était par-là que sor- « taient les Troyens lorsqu'ils allaient « au combat. Tout près de ces portes « était le hêtre consacré à Jupiter. « L'Erineos ou la colline des figuiers « sauvages, était adjacente aux mu- « railles de la ville, puisque Andro- « maque fait observer à Hector que « c'est le seul endroit par où l'ennemi « puisse l'escalader (1). Il paraît que « cette colline s'étendait jusqu'à la « route publique (2). Les deux sources « du Scamandre étaient un peu plus « loin dans la même direction (3). Cal- « licoloné était le nom d'une agréable « colline située sur les bords du Si- « moïs, de l'autre côté de la ville (4). « Bathycia ou le tombeau de Myrinné

---

(1) Il. VI. 432.

(2) *Ib.* XXII. 145.

(3) *Ib.* 147.

(4) *Ib.* XX. 53.

« était en face et à peu de distance « des murailles (1). Le monument « d'Ilus était vers le milieu de la « plaine (2) ».

Pope, après avoir fait connaître la situation des principaux objets qui avoisinaient la ville de Troye, et de ceux qui se trouvaient dans la plaine, nous trace avec la même exactitude celle des différens champs de bataille qui ont été décrits précédemment. La seule chose qui paraisse le surprendre et l'embarrasser dans la topographie d'Homère, c'est que ce poëte n'a point exprimé de quelle manière les armées passaient le fleuve. La raison de son silence à cet égard est bien simple : c'est que le Scamandre est un ruisseau qui a tout au plus douze pieds de large et trois pieds de profondeur.

(1) Il. II. 813.
(2) *Ib.* XI. 166.

CHAPITRE V.

La plaine de Troye, suivant les voyageurs modernes.

PIERRE BELON (1) est le premier des voyageurs modernes qui ait pénétré dans la Troade, ou du moins qui en ait tenté la description. Son ouvrage, publié à Paris en 1588, a été traduit par le botaniste Clusius qui en a fait plusieurs éditions.

Ce voyageur observa les ruines d'Alexandria-Troas, qu'il crut être celles de l'ancienne Troye. Il remarqua que le Simoïs et le Scamandre étaient de simples ruisseaux entièrement à sec

(1) Observations de plusieurs singularités et choses remarquables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, etc., par Pierre Belon, du Mans. 1588.

pendant l'été. En passant au cap Sigée, il aperçut un monceau de terre semblable à une petite montagne, et s'imagina voir un tombeau élevé à la mémoire d'Achille, par les Mytilinéens.

Pierre de la Vallée (1) suivit Belon sur la côte d'Asie. Il confondit comme lui les ruines d'Alexandrie avec celles de l'ancienne Troye, et se laissa persuader, par les habitans du pays, que les vaisseaux remontaient le Scamandre deux ou trois lieues au-dessus de son embouchure.

Sandys (2) publia, au commencement du siècle dernier, une relation de son voyage en Turquie et en Egypte.

---

(1) *Les fameux voyages de* Pietro della Valle, *gentilhomme romain, surnommé l'Illustre Voyageur.* Paris, 1670.

(2) A Relation of à journey begun, an D. 1610. Containing à Description of the Turkish empire, etc. éd. de Lond. 1627.

Il observa, dit-il, les promontoires Sigée et Rhétée, remarquables, l'un et l'autre, par les tombeaux des guerriers grecs : il vit le Simoïs, le Scamandre, et la plaine arrosée par ces deux fleuves. Mais un parti de voleurs, qui infestait l'intérieur du pays, l'empêcha de s'écarter du rivage. Il est à regretter que cet observateur distingué qui, suivant Pope, était aussi parfait géographe que voyageur véridique, ait rencontré ces obstacles, et ne soit resté qu'un jour sur la côte de Troye.

Grelot, auteur d'une excellente description de Constantinople, découvrit, dit-il (1), du haut du cap Sigée, la belle campagne de la Troade, avec les deux rivières du Xante et du Simoïs, qui descendent toutes deux du fameux mont Ida.

---

(1) Dictionn. de Bayle, art. *Scamandre*. Relation d'un voyage de Constantinople, par Grelot, 1680.

Le Bruyn (1), dans son voyage du Levant, aborda sur le rivage de Troye. Il y fit quelques dessins, mais aucune observation importante.

Spon et Wheler (2), voyageurs d'une grande réputation, ne furent pas plus heureux que lui.

Madame Worthley Montagu (3), anglaise justement célèbre, et pour sa hardiesse à entreprendre des voyages périlleux, et pour son talent à les décrire, ne voulut pas faire ses adieux à Constantinople et à l'Hellespont sans rendre un hommage à la plaine de Troye. Son vaisseau jeta l'ancre au cap Sigée : la curiosité lui tint lieu de force ; elle monta sur le sommet de ce promontoire, et, l'Iliade à la main, elle vit l'endroit où reposait la cendre

(1) Voyage au Levant.

(2) Voyage d'Italie, etc. La Haye, 1724.

(3) Lettre 44.e

d'Achille. Du côté du nord, elle distingua le cap Rhétée, renommé par le tombeau d'Ajax. Enfin, elle aperçut le Simoïs qui descendait du mont Ida, et qui, après avoir traversé une vaste plaine, se réunissait au Scamandre.

Pococke (1), voyageur plus entreprenant et plus heureux que ceux dont je viens de parler, étudia la plaine de Troye en observateur habile. Il désigna la position de tous les tombeaux, qu'il incline à croire être des monumens de la plus haute antiquité. Il vit la vallée de Thymbra et le fleuve Thymbrius qui l'arrose. Il remarqua le point de réunion du Simoïs et du Scamandre. Enfin, pour ne laisser aucune découverte à faire après lui, il ne lui manqua que d'avoir vu l'emplacement de l'ancienne Troye et les sources du Scamandre.

---

(1) Pococke's observations on Asia minor.

Elles n'échappèrent pas à Wood (1), ces belles sources : il les distingua. Mais égaré par Strabon ou plutôt par Démétrius, il ne soupçonna pas qu'elles pouvaient être celles du Scamandre (2). Il ne fit non plus aucune mention des monumens qui avaient attiré l'attention de son savant compatriote ; et dans cette occasion au moins, il trompa, ainsi que le dit Gibbon (3), l'attente du public, et comme critique et comme voyageur.

Le docteur Chandler, de la société des antiquaires de Londres, voyagea dans la Troade, il y a quelques années, sur les traces de Pococke. Le ton ferme et assuré avec lequel ce littérateur savant prononce l'authenticité des tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque, d'Ajax et d'Ai-

(1) Description of the Troad.

(2) *Id.* p. 325.

(3) History of the decline and fall of the Rom. empire, vol. II, p. 8, éd. in-4º.

syetes, prouve d'abord qu'il en était convaincu lui-même, et forme un contraste frappant avec l'incertitude de Pococke.

« Ces monumens, dit celui-ci, « pourraient bien être de la plus haute « antiquité. Le grand est peut-être le « tombeau d'Achille, et les deux au« tres ceux de Patrocle et d'Anti« loque. »

Les deux éminences que j'aperçois dans la vigne voisine, dit celui-là, sont les tombeaux d'Achille et de Patrocle : le troisième est celui d'Antiloque, fils de Nestor. Je distingue du côté opposé celui d'Ajax ; et à une grande distance vers le cap Lectos, celui d'Aisyetes (1).

Quand on a lu l'ouvrage du docteur Chandler, on ne saurait le soupçonner d'avoir avancé légèrement son opinion

---

(1) Travels in Asia minor, p. 42.

sur l'authenticité dés tombeaux de la Troade. J'attends avec autant d'impatience que le public, l'essai dans lequel il a promis (1) de la développer; et je m'appuie d'avance de son autorité, pour justifier le jugement que j'ai porté moi-même de ces monumens.

Les voyageurs modernes ont donc trouvé la plaine, telle que les anciens l'avaient laissée.

Quant à moi, je n'ai fait que marcher sur leurs pas, et rassembler les objets épars que chacun d'eux avait observés en particulier. J'ai déjà dit dans les chapitres précédens, et je ferai voir encore dans la suite, que les voyageurs qui m'ont suivi depuis dix ans dans la Troade, ont pleinement confirmé le tableau que j'en ai fait.

---

(1) Préface to Travels in Asia minor.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La plaine de Troye dans son état actuel.

A l'entrée du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine entourée d'agréables collines qui en embrassent toute l'étendue. Les deux endroits où ces collines viennent se terminer, sur le rivage de la mer, sont remarquables par des monumens qui paraissent être d'une haute antiquité. Deux monticules voisins, ouvrage de la main des hommes, sont à l'extrémité d'une de ces collines; un autre monticule semblable aux deux pre-

miers, mais dégradé, est à l'extrémité de l'autre. Le fort de Koum-Kalé est entre les collines.

Au nord de la plaine, s'ouvre une vallée que les Turcs nomment *Thymbrek*, et où l'on trouve les débris d'un temple. Au midi, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel, d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine et le pays d'alentour.

A l'est et au fond de la plaine, le village de Bounar-Bachi est situé sur une éminence bordée de précipices, et couverte de plusieurs monticules semblables aux précédens. Près du village, sont des sources abondantes et limpides, parmi lesquelles on en remarque une qui est chaude et fumante dans certaines saisons. Le ruisseau que forment toutes ces sources, après avoir coulé à l'ouest dans la plaine, entre deux rives verdoyantes et fleuries, a été détourné de son cours naturel par

des moyens humains, et conduit à la mer Egée à travers un vallon qui s'étend vers le midi.

Enfin, un large torrent, presque toujours à sec, descend des hauts sommets du mont Ida, coule aux pieds des précipices qui entourent Bounar-Bachi, et, parcourant la plaine de l'est à l'ouest, va se jeter dans le canal des Dardanelles, près du fort de Koum-Kalé.

Cette description, confirmée en dernier lieu par les voyageurs qui m'ont suivi dans la plaine de Troye, ne s'accorde pas entièrement avec celle de Strabon : mais si je démontre dans les chapitres suivans qu'elle est conforme à celle d'Homère, on me pardonnera peut-être d'avoir préféré l'autorité du poëte à celle du géographe.

CHAPITRE II.

Situation du camp des Grecs entre le promontoire In Tapé *et celui d'*Ieni-Cheher.

Les anciens Grecs avaient la coutume de tirer leurs vaisseaux à sec sur le rivage, lorsqu'ils devaient faire quelque séjour dans les lieux où ils abordaient (1); et cette coutume s'est conservée parmi leurs descendans, les Grecs modernes.

Les mille vaisseaux d'Agamemnon ne pouvant trouver place sur une même ligne, dans l'espace compris entre le cap Sigée et le cap Rhétée, on fut obligé de les disposer sur deux

(1) Potter. Archæolog. Græ. l. III, ch. XX.

rangs, de telle sorte, que les vaisseaux arrivés les premiers étaient plus avancés vers l'intérieur de la plaine, et que les derniers se trouvaient par conséquent plus voisins du rivage. Entre les deux rangs des vaisseaux, on avait placé les tentes, les statues des dieux et le siége du conseil.

Le rivage, dit Homère, quoique très-étendu, ne pouvait contenir tous les vaisseaux. Il fallut en faire deux rangs, et, disposés de cette manière, ils occupaient encore le large espace compris entre les deux promontoires (1). Il ne faut pas manquer d'observer ici, qu'Homère veut assigner une position militaire pour une armée de cent mille hommes, et marquer les points de défense qui pouvaient en appuyer les aîles. Sa description est donc purement topographique. Il

(1) Il. l. XIV. 35, 36.

cherche plutôt à nous faire connaître la véritable disposition de l'armée, qu'à peindre l'immensité de l'espace qu'elle occupait; il est historien, il n'est plus poëte.

Toute l'antiquité s'est accordée sur la position du camp des Grecs entre les deux promontoires, et a montré par-là que, quoique Homère ne les ait pas désignés nominativement l'un et l'autre, on ne pouvait pas donner une interprétation différente à la disposition qu'il nous a laissée.

Si l'on admet un instant (et je le démontrerai dans la suite) que le cap Ieni-Cheher est l'ancien promontoire Sigée, et que le monument appelé In Tapé, occupe la pointe du cap Rhétée; si de plus, on suppose exacte la distance d'environ trois mille toises qui se trouve entre ces deux pointes, il est facile de prouver que cet espace était à-la-fois suffisant et nécessaire pour contenir les mille vaisseaux sur deux rangs.

En effet, chaque vaisseau, qui portait cent hommes, devait avoir au moins quinze pieds de large, et être séparé du vaisseau voisin, par un intervalle à-peu-près égal à sa largeur.

D'après ces observations, et en y ajoutant un simple calcul, on reconnaîtra que, pour contenir les mille vaisseaux sur deux rangs, il ne fallait ni plus ni moins d'espace que celui qui est renfermé entre les deux promontoires.

Mais comment expliquer la communication des deux aîles de l'armée, séparées par l'embouchure des fleuves réunis? Comment le centre même de cette armée, où se trouvaient la tente et le poste du général, pouvait-il être exposé aux inondations et aux ravages d'un torrent impétueux, tel que le Simoïs?

Ces difficultés, en apparence insurmontables, disparaissent à l'inspection des lieux.

La plupart des fleuves de la Grèce et de l'Asie ne sont point comparables aux nôtres : et c'est la sécheresse du climat qui a inspiré aux Grecs l'ingénieuse idée de les diviniser ; car ils étaient pour eux un grand bienfait de la nature.

Le Scamandre est un foible ruisseau, dont les eaux étaient toujours un bien pour l'armée, et jamais un obstacle à ses travaux. Le Simoïs, au contraire, est un torrent, mais non un torrent semblable à ceux des Alpes, qui, alimentés continuellement par d'éternels glaciers, coulent sans interruption dans des lits profonds et encaissés.

Le lit du Simoïs n'a pas plus de trois pieds de profondeur. Il est à sec pendant toute l'année, excepté au printemps, lorsque le soleil fond subitement la légère couche de neige qui garnit les sommets de l'Ida ; et dans l'été, après quelques pluies acciden-

telles et de courte durée. Le fleuve alors se répand sur la plaine ; mais comme la source qui le grossit est épuisée dans un instant, il laisse bientôt à sec et son lit et le terrein dont il s'était emparé. On croit que c'est le Simoïs qu'Homère avait en vue, lorsqu'il compare Ajax au torrent qui, formé dans les montagnes par les pluies du maître des dieux, se précipite avec impétuosité dans la plaine, l'inonde, entraîne des pins, des chênes arides, et roule un noir limon jusqu'au sein des mers (1).

Il ne faut donc pas être surpris du silence que le poëte a gardé sur le passage du fleuve à travers le camp. Il n'en a pas plus rédouté l'impétuosité ou la profondeur, que ne la redoutent aujourd'hui les habitans des différens villages dispersés sur ses bords, et ceux même de Koum-Kalé, dont les

---

(1) Il. XI. 491.

maisons ne sont pas éloignées de l'emplacement de la tente d'Agamemnon, et qui n'en communiquent pas moins journellement avec les deux promontoires.

La position désignée par Homère pour l'armée des Grecs, est donc, encore une fois, historique et non poéque. Ajax avait certainement son poste sur l'éminence où l'on voit aujourd'hui les ruines de son tombeau. Achille avait le sien au promontoire d'Ieni-Cheher : et le fossé profond qu'on voit entre Bechik-Tépé et Ieni-Keu, fut indubitablement creusé alors pour protéger l'aîle droite et la garantir d'une surprise.

Toute autre disposition laisse à decouvert une des aîles de l'armée, ou resserre trop l'espace qui lui était nécessaire pour se développer.

Les marais qui se trouvent encore aujourd'hui près de l'endroit qu'occupait le camp, devaient être un fléau

plus dangereux pour l'armée, que l'inondation passagère du Simoïs. Ils étaient assez mal-sains pour incommoder, mais n'étaient pas assez impraticables pour lui servir de défense.

Homère nous fait entendre que ces marais existaient déjà du tems de la guerre de Troye, ou du moins qu'il croissait des plantes aquatiques dans les environs du camp, puisque Diomède fait un amas de roseaux et de branches de tamarin pour reconnaître pendant les ténèbres l'endroit où il a placé les armes du traître Dolon (1).

Ne pourrait-on pas même penser avec quelque fondement, que la peste, qu'il attribue dans son enthousiasme poétique, à la colère d'Apollon et aux imprécations de Chrysès, ait été l'effet naturel des vapeurs qui s'élevaient du marais voisin (2)?

---

(1) *Il.* x. 466.

(2) *Ibid.* I. 52. 342. 382.

Il ne paraît pas vraisemblable que les Grecs aient conservé pendant dix ans une position aussi mal-saine, ni qu'ils soient restés entre les deux caps pendant toute la durée de la guerre. C'est du moins ce qu'Achille nous fait entendre, lorsqu'en présence des ambassadeurs d'Agamemnon, il se vante d'avoir détruit onze villes dans le continent de la Troade, et douze dans les îles (1).

---

(1) Il. I. 125. VI. 415. VIII. 372. IX. 327. XV. 77. XVI. 57. XXI. 550. XXIV. 108.

CHAPITRE III.

De la source du Simoïs, et de son cours.

LORSQUE je crus m'apercevoir, pour la première fois, que Strabon s'était trompé en plaçant les sources du Scamandre au mont Cotylus, et qu'il avait confondu ce fleuve avec le Simoïs; je fus d'abord effrayé de la difficulté de constater une pareille erreur dans un géographe d'une autorité aussi justement respectée. Le docteur Chandler m'avait cependant frayé la route, et je me sentais encouragé à manifester sur cette matière une opinion qu'il avait adoptée lui-même (1). Homère dissipa toutes

(1) Travels in Asia minor, p. 40.

mes craintes et fixa tous mes doutes.

Ajax, au onzième livre de l'Iliade, « fait un grand carnage de Troyens ; « il tue les hommes et les chevaux : « Hector l'ignorait, parce qu'il com- « battait à l'aile gauche, sur les bords « du Scamandre (1) ».

Puisque le fleuve qui se trouvait à l'aile gauche des Troyens était le Scamandre, il s'ensuit que celui qui coulait à l'aile droite était le Simoïs. Or ce dernier, comme on le voit sur la carte, est celui qui prend sa source au sommet du mont Ida.

Après avoir observé les marais d'eau salée et d'eau douce qui se trouvent encore à l'embouchure de ce fleuve (2), et les différentes îles qu'il forme dans la plaine, j'entrepris de le remonter jusqu'à sa source, à travers les troncs

(1) Il. XI. 498.

(2) Strabon, l. XIII, p. 890-892.

d'arbres et les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit.

Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés, qui s'étendent depuis Bounar-Bachi, jusqu'à la plaine d'Ené. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers et des platanes croissent et végètent tristement dans cet étroit vallon, au milieu de la destruction et des ravages qui les entourent ; et quoiqu'à moitié déracinés, ils payent encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

Je marchai pendant cinq heures, entre ces deux chaînes de rochers qui s'élèvent à droite et à gauche à la hauteur de quatre cents pieds, et j'arrivai enfin dans une vaste plaine, à l'entrée de laquelle est un village con-

sidérable que les Turcs appellent *Ené*.

Le torrent qui baigne ses murs se jette près de là dans le Simoïs, et prend sa source du côté de Baharlar, à cinq lieues de distance vers le midi. Le pont de bois sur lequel on passe ce torrent pour entrer dans le village, est soutenu par des colonnes de granit; les murailles de Caravanserai sont couvertes de fragmens d'architecture et d'inscriptions. Tout paraît annoncer que ce village a été bâti sur les ruines de quelque ville ancienne. Il y en avait une, à-peu-près dans ces contrées, que Strabon appelle *Æneas* (1), et dont le nom n'est pas très-méconnaissable dans celui d'Ené.

Dans une longue recherche que je fis aux environs d'Ené, je fixai la position des mines d'argent qui exis-

---

(1) Géograph. Strab. l. XIII, p. 900. édit. Amst. 1707.

taient au tems de Strabon (1), celle d'*Eskuptchu*, peut-être une des nombreuses villes appelées *Skepsis*; et sur la route d'Alexandria-Troas, je découvris celle de l'ancienne *Cocilium*, dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *Cocilian-Ovassi*.

De retour à Ené, je continuai mon voyage vers le Cotylus, en suivant toujours le lit du Simoïs. A droite, je laissai les villages de Balouki et de Kesil; à gauche, celui de Tchiaous: enfin, après sept heures de marche, j'arrivai à celui d'*Avgiler* (ou des *Chasseurs*), qui se trouve au pied de la haute montagne que les Turcs appellent *Kas-Dahi*, la montagne de l'Oie (2).

Pendant que je me préparais à en

---

(1) Géograph. Strab. l. XIII, p. 900.

(2) MM. Clarke et Crips, du collège de Jésus à Cambridge, et M. Franklin, capitaine au ser-

atteindre le sommet, et que mes guides m'entretenaient des peines qu'ils allaient essuyer pour m'y conduire, il survint une pluie qui me força de différer mon voyage. Il fallut attendre que les sentiers devinssent praticables; et ils ne le furent qu'au bout de trois jours.

---

vice de la Compagnie des Indes, sont les premiers qui aient monté après moi sur les sommets de l'Ida. Ils allaient y observer la température des sources du Simoïs. Cette montagne, disent les premiers, est d'un accès si difficile, que les naturels du pays ne la gravissent pas : elle est couverte de neiges qui, dans certains endroits, forment des glaciers. De ce point, la descente jusqu'au promontoire Baba, est aussi régulière que les degrés d'un escalier. Le golfe Adramity est mal placé dans toutes les cartes : il entoure la base du Gargara vers la partie du nord-est de cette montagne. Ainsi, la difficulté relative à la marche de Xerxès à Abydos, quand il laissa le Gargarus à sa gauche, est parfaitement résolue d'après cet état reconnu des lieux. Nous savons

Alors, je me mis en marche à travers des forêts de pins, remplies de Jakals et de bêtes fauves de toute espèce, auxquels les habitans du village voisin font continuellement la chasse.

Après avoir monté pendant quatre

---

d'ailleurs, que toutes les caravanes qui passent de l'extrémité du golfe Adramity aux Dardanelles, laissent le mont Gargarus à leur gauche. Ces voyageurs ont remarqué une différence dans la température des deux sources du Simoïs. La première est de six degrés au-dessus de la glace. La chaleur de la seconde est exactement égale à celle des sources du Scamandre. Le mercure s'y est élevé à 16 degrés $\frac{1}{4}$.

Le sommet du mont Ida, est une plate-forme, dit M. Franklin, d'environ quatre cents pieds de circonférence, sur laquelle étaient le temple et l'autel de Jupiter libérateur. De ce point on aperçoit jusqu'aux montagnes de Thrace, et si l'on avait la vue perçante de Jupiter, on pourrait distinguer jusqu'au pays des Glactophages et des Hippemolges sur les bords du Danube.

heures, et traversé plusieurs ruisseaux qui roulent en écumant au fond des précipices, j'atteignis enfin le sommet de cette montagne.

C'est-là le mont Cotylus ; c'est de là que le Simoïs descend avec impétuosité, quand il est grossi par les pluies ou la fonte des neiges. Le sommet du Cotylus, comme celui du Gargara, est un des pics le plus élevés de la chaîne du mont Ida, qu'Homère a dépeinte avec tant de vérité, quand il a dit que *mille ruisseaux en découlent*, et que *ses noires forêts sont remplies de bêtes fauves*. (1). C'est peut-être un des points du globe d'où l'on aperçoit les plus beaux pays, et ceux qui rappellent sur-tout les plus intéressans souvenirs.

O vous, amis d'Homère et de la belle nature, venez contempler avec moi la

---

(1) Il. l. VIII. 47. XI. 183.

scène ravissante qui se découvre à mes regards ! Le ciel est pur ; quelques nuages légers et vaporeux n'en interrompent la voûte azurée que pour lui donner plus d'éclat : le soleil couchant frappe de ses rayons dorés tous les sommets qui m'entourent. Si je cesse un instant de contempler les plaines du Scamandre, mes yeux se reposent sur les paisibles demeures de la Thrace et de la Mysie (1) : je vois le Granique et l'Æsepus s'échapper à travers les vallons et les plaines, pour aller payer le tribut de leurs eaux à la Propontide. A quarante lieues de distance, et dans l'horizon de la mer Egée, je distingue les montagnes de la Thrace et le sommet de l'Athos, où Junon se repose en descendant de l'Oympe (2); j'aperçois l'île de Lemnos, où le Sommeil,

---

(1) Il. XIII. 3.

(2) *Ib.* XIV. 227.

frère de la Mort, a fixé son séjour (1); et celle de Samothrace, d'où Neptune découvre l'Ida, la flotte et la ville de Troye (2). Plus près de moi, sont les îles d'Imbros et de Ténédos, où ce même dieu laisse son char et ses chevaux pour voler au secours des Troyens (3); je découvre enfin les sommets du Gargara, où croissent encore aujourd'hui le crocus et l'hyacinthe (4), comme à l'instant où Jupiter, enveloppant Junon d'un nuage d'or (5), s'endormait paisiblement dans ses bras (6).

Ιδης εν κορυφησι, τα δε προπεφανται απαντα (7).

---

(1) Il. XIV. 231.
(2) *Ib.* XIII. 13.
(3) *Ib.* XIII. 34.
(4) *Ib.* XIV. 348.
(5) *Ib.* XIV. 343.
(6) *Ib.* XIV. 352.
(7) *Ib.* XIV. 332.

Le lendemain, avant le lever du soleil, en jetant les yeux vers l'est, j'aperçus des feux errans qui sillonnaient l'atmosphère, et qui, après s'être répandus de tous côtés, semblaient se réunir aux approches de la lumière du jour. Ces apparitions lumineuses, que j'ai également observées sur l'Olympe de Bithynie, auraient-elles fait imaginer aux Grecs que l'Olympe et l'Ida étaient le séjour des dieux (1)? N'est-ce point à cette espèce de merveille que le chœur des Troyennes (2) fait allusion, quand il dit dans Euripide :

« Ainsi donc, ô Jupiter! tu livres aux Grecs le temple où les Troyens t'adoraient, l'autel où ils faisaient brûler l'encens, où brillait la flamme des sacrifices, où s'élevait la fumée de

(1) Pomponius Mela, l. II, chap. XVIII.

(2) *Les Troyennes*, trag. d'Euripide, acte 4, scène 3.

la myrrhe odoriférante ! Tu abandonnes la sainte Pergame, les forêts de l'Ida, ce sommet merveilleux que le soleil éclaire de ses premiers rayons, et qui *répand une clarté divine ;* tes sacrifices ne sont plus ni les chants propices des chœurs sacrés, ni les fêtes nocturnes des dieux, ni les traits révérés des simulacres d'or ; l'astre de la nuit ne verra plus les Phrygiens rassemblés chanter les douze révolutions ! O roi des hommes et des dieux ! assis sur le trône céleste, dans les vastes plaines de l'air, dédaignes-tu d'abaisser tes regards sur une ville infortunée qui est devenue la proie des flammes !

« Que de maux Mercure (1) fit naître à-la-fois, lorsqu'il entra dans les forêts de l'Ida, et conduisit le char des trois

(1) *Andromaque*, trag. d'Euripide, acte I.er scène 6.

déesses armées pour le combat de la beauté, vers la demeure où le solitaire Pâris vivait seul et sans famille! Arrivées dans ces vallons couverts de bois touffus, elles lavèrent leurs corps éblouissans dans l'eau des sources qui descendaient des montagnes. Elles allèrent ensuite vers le fils de Priam, se lançant tour-à-tour des paroles pleines d'aigreur. Cypris s'empare de son cœur par des paroles trompeuses, douces à ses oreilles, mais amères aux Phrygiens, et qui ont renversé les tours superbes de la malheureuse Ilion.

« Plût au ciel qu'elle eût jeté ce funeste fruit par-dessus sa tête, celle qui jadis mit Pâris au jour, avant qu'il pût habiter les rians coteaux de l'Ida, lorsque Cassandre, la tête ceinte du laurier prophétique, s'écrioit : Immolez le destructeur de Troye; qui n'importuna-t-elle pas de ses plaintes? auquel des princes et des vieillards ne demanda-t-elle pas sa mort?

« Les malheureuses Troyennes n'auraient pas passé sous le joug ; et toi, Andromaque, princesse infortunée, tu ne languirais pas dans l'esclavage. La Grèce n'eût pas supporté dix ans de travaux et de dangers ; elle n'eût pas vu périr, sous les murs d'Ilion, la fleur de ces jeunes guerriers, laissant les épouses abandonnées, et les vieillards privés de leurs enfans ! »

CHAPITRE IV.

Des sources du Scamandre et de son cours.

La découverte des sources du Scamandre ayant déterminé celle de l'emplacement de l'ancienne Troye, et concouru, plus que toute autre chose, au rétablissement du théâtre de l'Iliade, il ne me paraît pas inutile de raconter comment elle s'est faite.

Persuadé que le Scamandre se réunissait autrefois au Simoïs, j'entrepris de remonter celui-ci jusqu'à sa source, et d'observer tous les fleuves qu'il reçoit dans l'étendue de son cours. Il fallait pour cela se résoudre à suivre scrupuleusement ses sinuosités; il fallait traverser des marais, des broussailles

et vaincre des difficultés de toute nature qui se présentaient à chaque pas. Ces obstacles ne faisaient qu'irriter la curiosité de Cassas et la mienne ; mais le turc qui nous servait de guide, et qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade, le même intérêt que nous, nous prodiguait, sans réserve, les témoignages les moins équivoques de sa pitié : « Infidèles, nous disait-il avec « ingénuité, je vous trouve bien insen-« sés de venir de si loin vous exposer « à tant de dangers pour chercher des « ruines et des sources. N'avez-vous « pas dans votre pays des rivières et « des masures ? » Cependant, pour satisfaire notre empressement, il nous montra du doigt un groupe d'arbres à une grande distance, et nous assura qu'il y avait près de là une très-belle source. Rien ne saurait égaler la surprise et le plaisir que nous éprouvâmes, lorsqu'excédés de chaleur et de fatigue, après avoir traversé une

plaine immense sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes et de peupliers.

La colline au pied de laquelle ce bois est situé termine la plaine du côté de l'est. Elle est composée d'une sorte de brèche, ou de poudingue, dont les pierres sont réunies entr'elles comme une véritable maçonnerie, par une espèce de ciment de couleur rougeâtre. La nature ici a tellement imité l'art, qu'il faut l'observer avec le plus grand soin, pour dissiper l'illusion qu'elle excite.

De nombreuses sources de l'eau la plus limpide s'échappent du pied de cette colline, où l'on remarque des débris de murailles dont la construction très-solide doit être l'ouvrage de quelque peuple plus industrieux que les Turcs.

Sur la route qui conduit de la mer au village voisin, environ à quarante

pas de la colline dont je viens de parler, une autre source très-abondante jaillit à gros bouillons, du fond d'un large bassin dont les bords sont formés par des fragmens de granit et de marbre. En hiver, elle est chaude et exhale une épaisse fumée qui couvre les arbres et les jardins d'alentour.

Le nom de Bounar-Bachi, qu'on donne au village qui avoisine ces sources, signifie *Tête de la source*, et est en turc la traduction littérale du mot κρȣνος, par lequel Homère désigne celle du Scamandre.

On conçoit facilement que des sources aussi abondantes doivent tout fertiliser autour d'elles. Elles se partagent en effet en plusieurs petits ruisseaux pour arroser des jardins délicieux, où elles font croître toutes sortes de légumes et de fruits; elles se réunissent ensuite dans un lit commun. Le petit fleuve qu'elles forment a environ douze pieds de large et trois pieds de profondeur.

On y pêche sur-tout des anguilles. Un vieux saule sert de pont pour le traverser. Ce fleuve coule avec rapidité sur un fond de sable et de cailloux; ses rives au printems sont verdoyantes et émaillées de fleurs; aux environs des sources, elles sont couvertes de roseaux très-épais et très-élevés, qui rappellent l'endroit où les filles de Troye allaient se baigner avant leurs noces, et où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé.

Ces belles sources, les seules qui se trouvent dans cette contrée, à plus de dix lieues à la ronde, ne devaient point échapper au peintre de la nature le plus exact qui ait jamais existé. Il paraît en effet qu'il fut frappé du phénomène singulier qui les distingue.

« Les deux guerriers, dit-il, parlant « d'Hector et d'Achille, arrivent enfin « à l'endroit où jaillissent les deux « belles sources du Scamandre. L'une

« est chaude, et il s'en élève de la « fumée comme autour de la flamme ; « l'autre, en été, est froide comme la « grêle, la neige ou la glace transpa- « rente (1). »

On voit que ce tableau est encore aujourd'hui de toute vérité. Le temps n'en a pas effacé le moindre trait (2) ;

---

(1) Il. XXII. 147.

(2) Il paraîtrait par des lettres récentes de Constantinople, que la question long-tems agitée entre les physiciens et les géographes sur la température des sources du Scamandre, vient enfin d'être décidée. MM. Clarke et Crips, du collége de Jésus à Cambridge, ont visité les sources de ce fleuve, le 4 mars dernier. Les paysans du lieu leur ont d'abord assuré ce qu'Homère a dit long-tems avant eux : que l'une de ces sources était chaude pendant l'hiver, que l'autre était froide. Comme c'était alors l'époque de l'unique froid que les Turcs aient éprouvé cette année, l'occasion se trouvait très-favorable. Les deux savans, résolus de s'assurer de la vérité, se sont servis du thermomètre de

et M. Wood ne l'aurait pas méconnu, s'il ne s'était pas abandonné tout en-

---

Celsius; et l'expérience a démontré que les deux sources sont chaudes.

La première expérience a été faite le 4 mars au soir. La température de l'atmosphère était alors de 8 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de la glace. Plongé dans la source qui passait pour chaude, le mercure s'est élevé en deux minutes à 16 degrés $\frac{1}{4}$, et s'y est fixé. Retiré de cette source pour être plongé dans celle qu'on appelle froide et qui sort des différentes bouches d'un rocher, le résultat a été parfaitement le même, et le mercure s'est arrêté à 16 degrés $\frac{1}{4}$. On a observé que la surface du rocher d'où sort la source, et que l'eau elle-même étaient sensiblement chaudes à la main. Cette expérience, après avoir été faite à toutes les bouches de la source, a été répétée au lever du soleil, à midi, à minuit, et a toujours donné les mêmes résultats. Il s'ensuit que les variations de l'atmosphère n'influent nullement sur les sources de ce fleuve. Une dernière expérience faite dans l'intérieur des rochers, a aussi prouvé que la température est plus chaude de $\frac{3}{4}$ de degrés qu'au-dehors, le mercure s'y étant élevé à 17 degrés.

tier à l'autorité de Strabon. Ses savans compatriotes, les docteurs Sibthorpe et Dallaway, fidèles admirateurs d'Homère, viennent de vérifier les observations que je fis sur ces sources en 1785.

« Vers le milieu de septembre, dit « le premier, nous couchâmes au vil« lage de Bounar-Bachi, près duquel « on voit les nombreuses sources du « Scamandre. On dit que l'une d'elles « est chaude en hiver.

« Cette source est au moins tiède, « dit le second qui l'examinait au « mois de novembre 1795 : et l'aga de « Bounar-Bachi nous a assuré que « dans les mois d'hiver elle étoit « chaude et fumante (1). »

---

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed by Andrew Dalzel, p. 15. — *Constantinople ancienne et moderne*, etc. by James Dallaway, p. 344, trad. de Morellet.

Si ces deux voyageurs et l'ambassadeur Lyston ne l'avaient pas observé comme moi, je craindrais de paraître enthousiaste en ajoutant, pour achever le portrait des sources du Scamandre, que j'y ai trouvé des femmes turques lavant leurs vêtemens, comme le faisaient les Troyennes, lorsqu'avant l'arrivée d'Agamemnon elles jouissaient des douceurs de la paix (1).

.... ὅθι εἵματα, σιγαλόεντα, etc.

Le Scamandre coulait entre la ville et les vaisseaux, puisque les Troyens, poursuivis par Achille et fuyant vers la ville, sont forcés de le traverser (2). Priam de même le passe en allant à la tente d'Achille demander le corps de son fils (3); et il le repasse

---

(1) Il. XXII. 154.
(2) *Ib.* XXI. 1.
(3) *Ib.* XXIV. 351.

encore quand il en revient (1). Ses eaux se réunissaient à celles du Simoïs, puisque « Minerve et Junon, accou-« rant au secours des Grecs, arrêtent « leurs chevaux au confluent du Si-« moïs et du Scamandre (2). »

Ces deux fleuves ne se réunissent plus ; le Scamandre, après avoir suivi jusqu'au-dessous du village d'Erkessighy la chaîne de collines qui bordent la plaine du côté du sud, se détourne tout-à-coup, et, au lieu d'aller se joindre au Simoïs, comme il le faisait autrefois, et, comme la pente naturelle de la plaine semble encore l'y appeler aujourd'hui, il se jette dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Egée. A son embouchure comme à sa source, il se répand sur les terres voisines, et y forme un marais couvert de roseaux.

---

(1) Il. XXIV. 692.
(2) *Ib.* V. 773.

« Nous avons vu, dit M. Hawkins « dans sa première lettre à l'ambassa- « deur Lyston, l'endroit où le cours « du Scamandre a été détourné et con- « duit dans un canal artificiel qui « aboutit à la mer Egée. Cette cir- « constance particulière, de laquelle « nous pouvons rendre témoignage, « confirme essentiellement les décou- « vertes de Lechevalier; c'est pour ne « l'avoir pas remarqué, que Wood « s'est égaré. Quant à Strabon, il n'a « jamais visité ces lieux, et s'en est « entièrement reposé sur l'autorité de « Démétrius de Scepsis.

« M. Lyston a aussi examiné avec « soin le Scamandre et son canal an- « cien et nouveau. Il a même observé « que lorsque le fleuve est grossi par « les pluies, une partie de ses eaux « coule encore dans le Simoïs, en « suivant son ancien lit.

« Pendant plusieurs heures, dit le « docteur Dallaway, nous suivîmes

« avec la plus grande attention le
« cours du Scamandre ; nous obser-
« vâmes qu'en partant de sa source
« froide, qui est un amas de petites
« sources partielles, il traverse un
« terrain marécageux, où il disparaît
« pendant quelques milles entre les
« roseaux ; enfin nous atteignîmes le
« nouveau canal dans lequel il se jette,
« et nous aperçûmes clairement l'an-
« cien. Ici, la topographie de Leche-
« valier nous parut ingénieuse et
« plausible (1). »

D'après ces témoignages de M. Lyston et du docteur Dallaway, on voit qu'il n'est pas possible de fixer le point où le Simoïs et le Scamandre se réunissaient au tems d'Homère. Le Simoïs est un torrent impétueux qui change

---

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, Illustrated and confirmed, p. 17 et 18. — *Constantinople ancienne et moderne*, trad. de Morellet, p. 181.

de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux. Le Scamandre, au contraire, a des sources intarissables ; mais comme il coule dans la même plaine et dans le voisinage du Simoïs, son cours tranquille dépend tellement des fureurs de son frère, qu'on peut fixer le point de leur ancienne réunion à l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme.

Il n'est pas plus aisé de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont cessé de se réunir à celles du Simoïs. S'il faut en croire les Turcs d'Erkessighy, Hassan, capitan-pacha, ayant fait bâtir un moulin et des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Scamandre. Cette tradition a d'autant plus de vraisemblance, que les habitans du village d'Erkessighy assurent avoir été employés à creuser le nouveau canal.

Mais, s'il est vrai que dans ces der-

niers tems on ait détourné le Scamandre pour cet objet, il n'est pas moins probable qu'il l'a également été dans des tems plus reculés, et que ses eaux pures et limpides, les seules qui se trouvent dans ces contrées, ont été portées à Alexandria-Troas sur l'aqueduc d'Herodes Atticus.

CHAPITRE V.

Comparaison du Simoïs et du Scamandre.

Lorsque Homère nous peint le Scamandre revêtu d'une forme humaine (1) et adressant un discours au fils de Thétis, il nous transporte dans le pays des fictions ; il nous éblouit par des scènes idéales ; nous ne devons plus chercher en lui le peintre de la nature : le Scamandre dès-lors n'est plus pour nous un fleuve ordinaire ; c'est un dieu courroucé, qui, mugissant comme un taureau furieux, menace d'engloutir Achille dans les profondeurs de ses gouffres (2).

(1). Il. XXI. 213.
(2) *Ib.* XXI. 237. 327.

Mais lorsque ce divin poëte quitte la région sublime de l'Epopée et redescend sur la terre, le Scamandre, qu'il décrit alors, est un beau fleuve qui coule paisiblement (1) à travers une plaine fleurie (2) où il forme de nombreuses sinuosités (3); ses eaux sont limpides comme le cristal (4); ses rivages sont couverts d'ormes, de saules, de tamarins, de joncs et de loto (5). Un orme jeté d'un de ses bords à l'autre, suffit pour le traverser (6). On y trouve des anguilles et d'autres poissons (7).

A ce portrait gracieux du Scamandre, Homère oppose d'une main habile, la terrible impétuosité du violent

(1) Il. XXI. 1.
(2) *Ib.* II. 467.
(3) *Ib.* XXI. 2. 125.
(4) *Ib.* XXI. 345.
(5) *Ib.* XXI. 350.
(6) *Ib.* XXI. 244.
(7) *Ib.* XXI. 203. 353.

Simoïs. Celui-ci roule dans ses sables les boucliers et les casques des guerriers (1). Si le Scamandre l'appelle à son secours, ce sont ses fureurs qu'il invoque : « Accourez, mon frère, lui « dit-il, réunissez-vous à moi, ras« semblez vos torrens, franchissez « vos rivages, entraînez avec fracas « les troncs d'arbres et les rochers, il « est tems d'arrêter ce vainqueur dont « le courage est égal à celui des « dieux (2). »

Homère ne pouvait pas peindre avec plus de vérité le cours paisible du Scamandre et les ravages du Simoïs. Les caractères qu'il leur donne à l'un et à l'autre leur conviennent encore aujourd'hui, et le voyageur qui voudra les décrire avec exactitude, n'aura rien de mieux à faire que d'emprunter les expressions du poëte.

---

(1) Il. XII. 23.

(2) *Ib.* XXI. 308.

CHAPITRE VI.

Situation de l'ancienne Troye.

La situation des sources du Scamandre, constatée par le caractère très-marqué qui les distingue, aidait naturellement à découvrir la position de la ville de Troye. Il était tout simple de penser que le village le plus voisin de ces belles sources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville ; et que les Turcs auxquels l'usage du vin est interdit, devaient avoir encore été plus sensibles que les Troyens, au voisinage d'une eau pure.

Je monte donc au village de Bounar-Bachi par une pente douce et facile ; et je traverse d'abord un vaste cimetière dont chaque tombeau est orné d'une colonne de marbre ou de granit. Près

de la mosquée, j'aperçois un large banc porté sur deux appuis, dont l'un est un triglyphe, et l'autre un chapiteau corinthien d'un style très-pur. Voilà des monumens de l'art : n'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante sur cette colline ? Le voisinage d'une plaine fertile et des belles sources que je viens de voir, dans un pays où l'eau est si rare et par conséquent si précieuse, aurait été sans doute un puissant attrait pour ses fondateurs.

J'avance toujours en montant vers le village; et, un mille au-delà, du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice qui entoure, presque de toutes parts, la colline où je suis placé. Deux pas de plus, et je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

Le torrent qui coule au fond de ce précipice est le Simoïs qui, comme je l'ai dit, prend sa source au mont Co-

tylus, et qui parcourt le nord de la plaine. Quand il est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux l'étroit vallon bordé de rochers menaçans que la nature semble avoir destinés à contenir sa fureur. Mais comme il est le plus souvent à sec, les habitans des villages voisins profitent avec sécurité de cet heureux intervalle, pour cultiver son lit et ses rivages rendus fertiles aux dépens des contrées qu'il a dépouillées de leur fécondité.

Du sommet de cette éminence, que les Turcs appellent *Balli-Dahi* (montagne du Miel) à cause des nombreux essaims d'abeilles qui se trouvent dans les rochers voisins, je découvre le grand tombeau d'Udjeck et la plaine de Troye dans toute son étendue. Les deux chaînes de collines qui l'entourent se dirigent, l'une vers le cap Ieni-Cheher, l'autre vers la pointe d'In Tapé. Celle de la droite, qui s'étend

entre Tchiblak et Aktché, est plus riante que l'autre. Mes yeux embrassent à-la-fois tout le nord de la mer Egée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Samothrace, le sommet du mont Athos et la Chersonèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

Au moment où j'admirais les avantages de cette situation et la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement que j'étais entouré de monticules semblables à ceux que j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la plaine. L'un d'eux cependant me parut avoir quelque chose de singulier dans sa structure; je m'en approche, et je vois qu'il n'est pas, comme les autres, un monceau de terre couvert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres. Sa forme conique avait été altérée; et il semblait qu'on

eût voulu en pénétrer l'intérieur pour le fouiller.

Ce n'est pas tout : en examinant avec soin la superficie du rocher de Balli-Dahi, je distingue les fondemens d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondemens ne sont-ils point ceux de quelque ancienne ville ? Ces monumens singuliers ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers ? Ces colonnes de marbre ne sont-elles point des débris de ses temples et de ses palais ?

Ecoutons le jugement qu'en ont porté les voyageurs anglais qui m'ont suivi dans la Troade.

« M. Hawkins et le docteur Sib-
« thorpe employèrent un jour à visiter
« la montagne que Lechevalier suppose
« avoir servi d'emplacement à la ville
« de Troye. M. Hawkins observa que
« le côté oriental de cette montagne,
« par sa hauteur et son escarpement,

« doit avoir été considéré comme
« une défense naturelle d'une grande
« force, et peut avoir été rendu faci-
« lement imprenable. Quelques tom-
« beaux, ajoute-t-il, qu'on y voit
« encore, sont certainement des in-
« dices très-frappans de sa situation. »

L'ambassadeur Lyston exprime son opinion à-peu-près dans les mêmes termes.

Le docteur Dallaway arrive du côté du nord au village de Bounar-Bachi :
« Le soleil couchant brillait, dit-il,
« d'une lumière plus éclatante que les
« jours précédens. Après avoir tra-
« versé le Simoïs, nous découvrîmes
« le village de Bounar-Bachi, dont
« les maisons agréablement éclairées
« s'offrirent à nos yeux sous un aspect
« enchanteur. Nous passâmes ensuite
« près du chiftlik de Hadgy-Méhemet.
« Cet aga, propriétaire actuel d'une
« partie des domaines du vieux Priam
« et du territoire même où ils étaient

« situés, habite une humble demeure;
« mais les environs en sont jonchés
« de colonnes qui ont été rassemblées
« des débris des villes voisines. A
« partir du village de Bounar-Bachi,
« la montée devient rapide..... Les
« hautes murailles de Troye et les
« portes Scées traversaient l'espace
« qu'occupe aujourd'hui ce village....
« Le premier objet remarquable qui
« se présente à nos yeux, lorsque
« nous avançons vers le sommet de la
« montagne, est une pyramide de
« cailloux, que Lechevalier appelle,
« sans fondement (1), le tombeau
« d'Hector. Ce monument a été ou-
« vert, mais nous n'avons pu savoir
« le résultat de cette fouille. Il y a
« aussi près de là d'autres tombeaux
« couverts de gazon, également ap-

(1) Pourquoi donc le docteur Dallaway a-t-il lui-même publié la vue de ce monument sous la dénomination de *tombeau d'Hector*?

« propriés aux héros troyens. L'espace « compris entre le village et les pré- « cipices, était indubitablement suf- « fisant pour l'emplacement de la ville « de Troye. Le ravin profond et les « rochers escarpés qui l'entouraient « étaient une fortification naturelle « et imprenable (1). »

Enfin, pour achever de nous convaincre sur la situation de l'ancienne Troye et sur l'authenticité de cette découverte, il ne nous reste plus qu'à consulter Homère. Tâchons de recueillir les traits épars dont il caractérise la capitale des Troyens. Voyons s'ils sont conformes à la description qui précède : voyons si cette ville était située sur une éminence ou dans la plaine; si le terrain qui l'environnait était pro-

---

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, Illustrated and confirmed, p. 13 et 14.—*Voy.* aussi *Constantinople ancienne et moderne*, trad. de Morellet, p. 175-176.

ductif ou stérile ; si elle était à une certaine distance de la mer ou immédiatement sur ses rivages ; si elle était attaquable de toutes parts ou d'un seul côté : voyons enfin si elle était à portée d'une source assez abondante pour abreuver ses nombreux habitans.

Homère, dans plusieurs circonstances, lui donne l'épithète d'Ηνεμοεσσα (1) ; elle occupait donc un lieu élevé et exposé à l'impétuosité des vents.

Pâris, répondant aux reproches d'Hector, propose de se mesurer avec Ménélas dans un combat singulier, et lui dit : « Quel que soit le vainqueur, « vous autres Troyens, après la paix, « vous habiterez la *fertile plaine de* « *Troye*, et les Grecs retourneront à « Argos, pays abondant en bons che- « vaux (2). »

(1) Il. III. 305. VIII. 499. XII. 115. XIII. 724. XVIII. 174. XXIII. 64. 297.

(2) *Ib.* III. 74. 2 7. VI. 315. XVI. 461. XXIV. 86. IX. 328. XVIII. 67. XXIII. 215.

En effet, le village de Bounar-Bachi se trouve à l'extrémité d'une plaine immense, dont le terrein gras et noirâtre annonce la plus grande fertilité, et dont les productions actuelles nourrissent les nombreux villages qu'on y voit.

La ville de Troye était à une grande distance de la mer ; car le troyen Polydamas, après avoir combattu longtems vers les vaisseaux des Grecs, donne à ses compagnons le conseil de ne pas attendre le retour de l'aurore, et leur fait observer qu'ils sont très-éloignés des murailles de leur ville (1).

La partie faible de la ville était située du côté de l'Erinéos, ou colline des figuiers sauvages (2).

Les précipices qui bordent l'éminence de Bounar-Bachi, offriraient

(1) Il. XVIII. 256.

(2) *Ib.* VI. 433.

encore aujourd'hui des difficultés insurmontables à toute armée qui voudrait s'en emparer ; et l'on n'en pourrait tenter l'attaque que du côté de la colline qui s'étend entre le village d'Arabler et les sources.

Hector, poursuivi par Achille, arrive aux sources du Scamandre, après avoir traversé la route publique (1).

Le chemin qui conduit des rivages de l'Hellespont au village de Bounar-Bachi, passe encore près de ces sources.

J'ai déjà fait observer à mes lecteurs, que le voisinage de ces sources était couvert de roseaux très-épais et très-élevés. Aussi Ulysse raconte-t-il à son fidèle Eumée, qu'il avait passé la nuit en embuscade près de la ville de Troye, et au milieu des roseaux (2).

---

(1) Il. XXII. 145.

(2) Odys. XIV. 473.

Le portrait qu'Homère fait du Pergama ou de la citadelle de Troye, et l'épithète Ἄκρις qu'il lui donne, m'autorisaient bien à croire qu'elle était située sur une éminence (1): mais je m'étonnais toujours que ce grand poëte n'eût pas fait mention des précipices qui dominent le Simoïs, et dont l'aspect effrayant et pittoresque était cependant si digne de son pinceau. Après beaucoup de recherches, j'ai enfin découvert que ces hauts rochers qui faisaient la plus sûre défense de la ville, n'avaient pas été oubliés.

« Mais déjà, dit Homère, les plus
« hardis, entourant l'intrépide Ulysse
« dans les caverneux et sombres flancs
« de ce cheval, sont au milieu des
« Troyens qui l'ont eux-mêmes traîné
« avec de pénibles efforts jusques dans

(1) Il. XXIV. 700. IV. 508. VII. 21. VI. 512. 88. 257. 317. V. 460. XX. 52. XXII. 172. Odys. VIII. 494. 504.

« leur citadelle. Là, il domine sur « leurs têtes. Rassemblés en foule « autour de cette masse, les ennemis « forment un grand conseil, flottent « long-tems dans l'irrésolution ; ils se « partagent en trois partis. Les uns « armés d'un glaive terrible veulent « fendre et sonder les profondes en- « trailles de ce monstre ; d'autres s'é- « crient : *Tirons le au haut des ro-* « *chers pour l'en précipiter*, *et qu'il* « *soit réduit en poudre* (1). »

Si toutes ces preuves réunies ne suffisent pas pour fixer irrévocablement la situation de l'ancienne Troye, j'espère qu'on se laissera du moins convaincre par la démonstration qui va suivre.

Les portes Scées, ou les portes du couchant, étaient celles qui faisaient face à la plaine (2). C'est par ces portes

---

(1) Odys. VIII. 504. *Voy.* la trad. de Bitaubé.

(2) Eustath. in Il. vol. 1, p. 394. ed. Rom. 1550.

que sortent les Troyens pour aller combattre. C'est là qu'Hector est placé lorsque Priam et Hécube veulent le détourner de se mesurer avec Achille (1). C'est enfin du haut des portes Scées que ces infortunés parens voient périr leur fils aux sources du Scamandre (2).

Les sources du Scamandre étaient donc en face et à la vue des portes Scées ; elles étaient donc au couchant de la ville. Dès qu'on m'accorde la découverte et la position de ces sources, celle de la ville en est une suite nécessaire et incontestable.

Après avoir fixé d'une manière certaine la situation de Troye, il me reste à présenter à mes lecteurs le tableau de cette ville célèbre, lorsqu'elle fut renversée par les Grecs.

De toutes les villes (3) que les enfans

(1) Il. XXII. 35.
(2) *Ib.* XXII. 405.
(3) *Ib.* IV. 45.

de la terre habitaient sous le soleil et la voûte étoilée, il n'en était aucune qui fût plus chère au maître des dieux que celle de Priam : jamais les autels de Jupiter n'y étaient dénués d'offrandes, de libations ni de victimes. Il fut un tems (1) où elle était abondante en or et en airain, et où tous les mortels célébraient sa splendeur ; mais depuis l'époque fatale où elle devint l'objet du courroux de Jupiter, les maisons furent dépouillées de leurs plus précieux ornemens, ses richesses disparurent et passèrent dans la Phrygie ou dans l'heureuse Méonie.

Ilion était très-peuplée (2) : elle était sur une éminence, comme toutes les villes anciennes (3). Sa haute citadelle était entourée de rochers et de préci-

(1) Il. XVIII. 288.
(2) *Ib.* V. 489.
(3) *Ib.* XIII. 724. XXII. 172.

pices (1). C'est là qu'étaient situés les temples des dieux, les palais et les tombeaux des rois. Ici était le temple d'Apollon, où Diane et Latone guérirent la blessure d'Enée (2) ; là s'élevait celui de Minerve, où la reine des Troyens allait offrir le plus beau voile qu'elle eût dans son palais, pour écarter des murs d'Ilion le redoutable fils de Tydée (3).

On voyait aussi dans le Pergama, le magnifique palais de Priam (4), décoré de superbes portiques. Il y avait dans ce palais cinquante chambres contigues, et ornées d'un marbre luisant, où les fils de Priam dormaient à côté de leurs épouses, et douze autres chambres où les gendres de ce roi reposaient avec ses filles.

---

(1) Odys. VIII. 507.
(2) Il. V. 445.
(3) *Ib.* VI. 86.
(4) *Ib.* VI. 242.

Le palais de Pâris était placé au sommet de la citadelle, entre ceux de Priam et d'Hector (1). Ce prince en avait ordonné lui-même la belle architecture. Les plus habiles artistes qu'il y eût alors dans l'opulente Ilion, l'avaient orné d'un toît en terrasse, et l'avaient entouré d'une vaste cour.

C'est aussi dans ces lieux que devait se trouver le palais de Deiphobe (2), qui fut assiégé par Ulysse et Ménélas, et où ces deux guerriers, par la protection de Minerve, remportèrent l'éclatante victoire qui détermina la chute d'Ilion.

Près des portes Scées étaient ces deux tours (3) où les vieillards troyens, d'une prudence consommée, se tenaient éloignés des combats, et où ils discouraient avec sagesse; semblables aux cigales qui dans les bois se

(1) Il. VI. 313.

(2) Odys. VIII. 520.

(3) Il. III. 152.

reposant sur la cîme des arbres, ne cessent de faire entendre leurs faibles et douces voix.

Hors de la ville, en sortant par ces portes, on trouvait les belles sources du Scamandre et les délicieux jardins de Priam (1), où Lycaon, son fils, fut surpris et tué par Achille (2), au moment où il coupait des branches de figuier sauvage.

Ces belles sources et les tombeaux des princes troyens sont les seuls monumens qui nous restent de la splendeur d'Ilion. Mais cette ville fameuse n'est plus; elle ne sera plus comptée au nombre des villes immortelles (3).

(1) C'est-là que sont encore aujourd'hui ceux de l'aga de Bounar-Bachi, qui, après plus de trente siècles, succède à Priam dans une partie de ses possessions et dans son empire sur les habitans de la plaine de Troye.

(2) Il. XXI. 35.

(3) *Andromaque*, trag. de Sophocle, acte 4, scène 5.

CHAP TRE VII.

Course d'Achille et d'Hector.

Il ne suffit pas de fixer l'emplacement de l'ancienne Troye par rapport aux sources du Scamandre ; il faut de plus l'accorder, s'il est possible, avec la course d'Achille et d'Hector.

On a cru jusqu'à présent que ces deux guerriers avaient fait trois fois le tour des murailles ; mais cette opinion, commune aux anciens et aux modernes, ne s'accorde point avec le terrein que j'ai décrit. Jamais on n'a pu franchir en courant les rochers escarpés et les collines élevées qui bornent à l'est et au sud l'éminence de Bounar-Bachi. Il faut donc renoncer à la position déjà fixée de la ville de Troye, ou faire voir que le passage

d'Homère n'a pas été bien compris, et que les guerriers, au lieu de faire trois fois le tour de la ville, ont couru circulairement trois fois en face des murailles.

Lorsqu'Achille va provoquer Hector aux portes Scées (1), l'armée grecque est rangée en bataille dans la plaine, à la vue des murs de la ville. Les Troyens sont réduits aux abois. Hector est le seul obstacle qui puisse suspendre un moment leur perte. Priam et Hécube sont sur les portes Dardanes ou les portes Scées (2). Toutes les forces de la ville sont dirigées vers le point que les ennemis menacent d'attaquer. Chacun tremble pour le vaillant Hector, qui est en ce moment le seul rempart qu'on puisse opposer aux Grecs victorieux. Achille marche à sa ren-

---

(1) Il. XXII. 35. 131.

(2) Eustath. in Hom. Il. vol. I, p. 394. ed. Rom. 1550. Il. XXII. 37.

contre ; son aspect intimide le héros troyen : et (il faut s'en rapporter à l'opinion commune des traducteurs d'Homère) Hector se met à courir autour des murs de la ville de Priam (1). Chaque fois qu'il cherche à gagner les portes ou à s'approcher des murs, Achille le détourne vers la plaine, et fait signe à ses soldats de ne pas attenter à sa vie (2).

Un grand intérêt anime ces deux guerriers. Il s'agit de la vie du grand Hector (3) ; c'est-à-dire, du salut ou de la perte de Troye. Tous ses concitoyens et sa famille sont rangés sur les murs qui font face à la plaine et aux sources du Scamandre, pour attendre de quel côté la balance de Jupiter penchera. La course des deux guerriers est l'époque la plus décisive et le

(1) Il. XXII. 144. 165.
(2) *Ib.* XXII. 194. 205.
(3) *Ib.* XXII. 159.

spectacle le plus intéressant pour les Troyens et pour les Grecs. Ils ne doivent pas en perdre la moindre circonstance. Chaque pas que fait Hector doit retentir au fond du cœur de Priam et d'Hécube ; et les braves Thessaliens doivent exciter à grands cris la vîtesse de leur roi.

Si ces deux guerriers s'étaient dérobés aux yeux de leurs armées, et avaient continué leur course autour des murailles de la grande ville de Priam, l'armée grecque n'aurait-elle pas attaqué les portes Scées restées à sa discrétion ? Cette même armée n'étant plus contenue par la présence de son chef ; et dans l'incertitude de ce qui se passait entre les deux guerriers, lorsqu'ils étaient dans la partie opposée de la ville, aurait-elle pu modérer son impatience jusqu'à ce qu'ils eussent fait trois fois le tour des murailles ?

Cet épisode de l'Iliade est du petit nombre de ceux que Pope croit devoir

abandonner à l'ardeur de la critique, aussi bien que la mort de Patrocle et le discours du cheval d'Achille (1).

Aristote, au contraire, le défend : « Le merveilleux, dit-il (2), est de « l'essence de la tragédie, et encore « plus du poëme épique. Ce dernier « genre de poésie admet des choses « qui passent les bornes de la raison, « pourvu qu'elles produisent le senti- « ment de l'admiration. Par exemple, « ce qu'Homère dit d'Hector pour- « suivi par Achille, paraîtrait ridicule « sur le théâtre ; les spectateurs ne « pourraient s'empêcher de rire en « voyant, d'un côté, les Grecs im- « mobiles ; et de l'autre, Achille « poursuivant Hector, et faisant signe « à ses troupes de ne pas attenter à « sa vie : mais ce défaut disparaît,

(1) Pope, Homer's Il. lib. XIV. note sur le vers 955.

(2) Politique, ch. XXV et XXVI.

« quand nous lisons le poëme ; car ce « qui est prodigieux est toujours « agréable. »

On ne sait trop sous quel point de vue l'un de ces auteurs condamne et l'autre défend l'épisode en question : cependant, à la manière dont Aristote s'exprime, il semble supposer que les guerriers ne se sont point dérobés à la vue des armées ; puisque, d'après Homère, il nous représente les Grecs toujours immobiles, et pouvant toujours apercevoir les signes de leur chef.

Pour savoir ce que Virgile en a pensé, il suffit de comparer le combat de Turnus et d'Enée avec celui d'Achille et d'Hector. Ceux-là combattaient aussi sous les murailles de Laurentum, entre deux armées qui, éprouvant la même inquiétude sur le sort de leurs chefs, attendaient l'issue du combat avec une égale impatience.

Turnus ayant résolu de se mesurer avec Enée, et celui-ci étant informé

du projet de son adversaire, tous deux se préparent au combat. De bonne heure, le jour suivant, les Troyens et les Rutules tracent le chant de bataille sous les murs de la grande ville (1). Les mères inquiètes, la foule du peuple et les faibles vieillards se placent sur les tours, sur le toît des maisons et sur le haut des portes..... Turnus et Enée conviennent des préliminaires du combat, et font un traité qu'ils confirment par les sermens les plus solemnels.... Le combat s'engage : l'attention des deux armées est entièrement fixée sur leurs chefs ; Jupiter pèse les destinées des deux combattans : l'épée de Turnus se brise en éclats contre la divine armure d'Enée. Turnus n'a plus d'autre ressource que la fuite. Alors, les deux guerriers font cinq fois, en courant, le tour du champ de bataille, et autant de fois ils se re-

(1) Æneid. XII. 116.

trouvent au même point de départ (1). Turnus s'arrête près d'un olivier consacré au dieu Faune, comme Hector s'arrête près des sources du Scamandre.

Cette course circulaire s'exécute non pas autour de la ville de Laurentum, mais sous les murs de cette ville, toujours du même côté et dans un terrein compris entre les murailles, un marais et l'armée des troyens ; circonstance que Virgile semble avoir supposée pour former aux guerriers troyens une arêne semblable à celle que la plaine de Troye offrait aux guerriers grecs ; pour ne pas les enlever à l'intérêt et aux regards de leurs concitoyens ; en un mot, pour ne pas blesser la vraisemblance, la raison et le bon goût.

Et nunc huc, inde huc, incertos implicat orbes,
Undique enim densâ inclusêre coronâ.
Atque hinc vasta palus, hinc ardua mœnia cingunt (2).

(1) Æneid. XII. 763.
(2) *Ib.* XII. 744.

Pourquoi Virgile, après avoir suivi son modèle pas à pas, depuis le commencement de l'épisode, paraît-il s'en écarter dans le tableau particulier de la course des Grecs? Aurait-il risqué de corriger son sublime original? Ou plutôt cet épisode d'Homère ne serait-il point susceptible d'admettre un sens analogue à celui que Virgile a adopté dans son imitation? Jetons-y les yeux encore une fois.

Hector, saisi de frayeur à l'approche d'Achille, prend la fuite et court tremblant le long du pied des murailles (1), pour y chercher du secours; Achille l'en écarte, et le force de diriger sa course du côté de l'armée des Grecs. Les deux guerriers laissent derrière eux la tour d'observation, la colline des figuiers sauvages, et arrivent aux sources du Scamandre. Ici Hector faisant un dé-

(1) Il. XXII. 144.

tour, trouve le moyen de se rapprocher des murailles ; Achille l'en écarte une seconde fois, et le poursuit encore vers les mêmes sources. Cette course se répète quatre fois (1), non pas autour de la ville, comme l'ont prétendu jusqu'à présent les commentateurs d'Homère, mais dans un espace circulaire entre les portes Scées et les sources du Scamandre.

L'examen scrupuleux que j'ai fait de cet épisode, m'a convaincu que la difficulté consiste uniquement dans la manière d'interprêter la préposition περι, qui signifie souvent *autour*, mais qui est également employée dans plusieurs auteurs, et dans Homère lui-même, pour désigner le voisinage d'un lieu.

Des trois cas que cette préposition gouverne, l'accusatif est le seul que

---

(1) Il. XXII. 157. 165. 188. 194.

l'on doive considérer ici, puisqu'en parlant seulement de la course d'Hector, le poëte l'emploie cinq fois différentes, et toujours avec l'accusatif.

Il n'est pas douteux que lorsqu'elle gouverne l'accusatif, elle signifie le plus communément *autour*.

Περι νεκρον : *Autour* d'un cadavre (1). Περι ταφρος οδοντας γιγνεται : L'écume s'élève *autour* de ses dents (2).

Σειρην μεν κεν επειτα περι ριον ουλυμποιο δησαιμην (3): J'attacherais une chaîne *autour* du sommet de l'Olympe.

Mais il est également certain que la même préposition, gouvernant l'accusatif, est souvent employée, par Homère lui-même, pour indiquer les environs de la ville.

Ainsi, quand Hécube aperçoit Hec-

---

(1) Il. XVII. 412.
(2) *Ib.* XX. 168.
(3) *Ib.* VIII. 24.

tor, elle lui demande pourquoi il a quitté le combat, et pourquoi il est de retour. « Sans doute, lui dit-elle, tu « as été poursuivi par ces odieux Grecs « qui combattent près de la ville. » —μαρναμενοι περι αστυ (1).

Le poëte ne veut certainement pas faire entendre ici que les Grecs combattaient alors *autour de la ville*, mais près des murailles et en face de la ville.

Homère, décrivant les différentes espèces d'arbres et de plantes qui croissent près du Scamandre, se sert encore de la préposition περι, pour exprimer le voisinage du fleuve : Τα περι καλα ῥεεθρα (2).

Quand Jupiter est occupé à délibérer s'il sauvera Sarpedon, Junon lui dit que plusieurs fils des dieux im-

---

(1) Il. VI. 256.

(2) *Ib.* XXI. 352.

mortels périssent près de la grande ville de Priam. Περι αστυ μεγα (1).

Examinons maintenant si la préposition περι peut avoir le même sens dans les différentes occasions où le poëte l'emploie pour peindre la course des guerriers. Ως τω τρις Πριαμοιο πολιν περιδινηθητην (2).

Ici la préposition περι se trouve jointe à un verbe dont la signification simple exprime le mouvement d'un tourbillon, et semble favoriser la nouvelle interprétation que je propose. Les trois autres passages du même livre où cette préposition est employée, sont évidement susceptibles du même sens. Homère, d'ailleurs, nous fait bien reconnoître qu'il s'y attache, en substituant à περι, un synonyme dont la signification est claire, précise, et doit résoudre la difficulté.

---

(1) Il. xvi. 448.
(2) *Ib.* xxii. 165.

Achille, accablé de sommeil, s'étend sur le rivage ; il est fatigué de tous ses membres, pour avoir poursuivi le vaillant Hector; non περι ιλιον, mais προτι ιλιον (1), *en face*, *devant* les murailles de Troye.

Si l'on m'objecte que Platon (2), Euripide et tous les anciens sont contraires à l'interprétation que je prétends introduire, je répondrai, avec le savant Heyne, que les anciens, faute de bien connaître la topographie de la Troade, ont souvent mal compris le sens d'Homère (3). De leur tems, comme du nôtre, on voyageait peu dans cette contrée célèbre. Aucune route n'y aboutissait. S'ils avaient connu les précipices qui entourent le Pergama, ils auraient vu que les guerriers ne pouvaient pas les franchir

(1) Il. XXIII 64.

(2) De Rep. l. III, t. II, p. 388, ed. Serrani.

(3) Beschreibung des ebene von Troja, p. 206.

pour faire le tour de la ville : ils auraient alors cherché dans les expressions du poëte, le sens véritable dont elles sont susceptibles ; et ils ne lui auraient point imputé une faute qu'il n'a point commise.

CHAPITRE VIII.

De l'Erinéos, ou de la colline de figuiers sauvages.

Le figuier sauvage (1) est un arbrisseau très-commun dans la plaine de Troye. Les environs du village d'It-Guelmes, situé sur le bord de l'Hellespont, en sont couverts ; et c'est sans doute pour cette raison qu'il conserve encore le nom très-peu altéré d'Erin-Keu parmi les Grecs modernes, qui n'en comprennent plus l'étymologie.

Il y avait près de la ville de Troye, une colline appelée *Erineos*, vers laquelle Andromaque cherchait à diriger

(1) Les Grecs modernes appellent le figuier sauvage Ορνο. Ce nom est évidemment une corruption du littéral Ερινος ou Ερινεος.

l'attention d'Hector, comme étant le seul endroit par où la ville pouvait être attaquée avec succès.

« Ayez pitié de moi, lui dit-elle ; « ne rendez pas votre fils orphelin, et « ne condamnez pas sa triste mère au « veuvage. Restez dans cette tour, et « placez l'armée vers l'Erinéos (la « colline des figuiers sauvages), où « les Ajax et les Atrides ont déjà trois « fois tenté l'assaut (1) ».

L'Erinéos était une colline qui s'élevait près des murailles de l'ancienne Troye (2). Il paraît qu'elle s'étendait jusqu'au grand chemin qui conduisait à la ville ; car dans la course d'Hector et d'Achille, ces deux guerriers laissent derrière eux les portes Scées, dépassent la colline des figuiers sau-

(1) Il. l. VI. 433.

(2) Strab. l. XIII, p. 893. Clark. ad Il. VI. 433.

vages, et parviennent à la route publique. Les deux sources du Scamandre étaient un peu plus loin sur la même direction, puisque les guerriers, après avoir traversé la colline des figuiers sauvages, s'arrêtent près de ces sources (1).

L'Erinéos était donc l'espace compris entre les sources du Scamandre et le village de Bounar-Bachi où étaient les portes Scées. Cette partie de l'emplacement de l'ancienne ville est la seule qui soit dominée par des hauteurs. Elle était par conséquent le véritable point par où les Grecs devaient tenter l'assaut.

(1) Il. l. XXII. 208.

CHAPITRE IX.

De la vallée de Thymbra.

Au nord de la plaine de Troye, entre les villages de Tchiblak et de Kalafatly, vient aboutir un agréable vallon que les Turcs appellent *Thimbrek-Déré*. Le faible ruisseau qui l'arrose va se perdre dans les marais qui sont à l'embouchure du Simoïs(1). Vers le milieu de ce vallon, et aux environs du village de Halil-Eli, on trouve les ruines d'un temple dorique dont les colonnes avaient dix-huit

(1) M. Aberklad, savant voyageur suédois, paraît s'être convaincu par des observations réitérées, dans deux différens voyages à Troye, que le Thymbrius ne se jette point dans les marais du Simoïs, mais dans le petit port situé près du tombeau d'Ajax, et que les Turcs appellent *Karanlik-Limani*.

pouces de diamètre. Le cimetière du village voisin est couvert de bas-reliefs, de colonnes brisées, de chapiteaux et d'entablemens.

Parmi les nombreuses inscriptions que j'y ai recueillies, et qui se trouvent gravées au commencement de l'atlas, il n'en est aucune qui contienne les titres de ce monument, ni qui fasse connaître, au moins d'une manière incontestable, la divinité à laquelle il était consacré.

L'une fait mention d'une statue d'argent élevée à Jupiter par l'ordre des empereurs Dioclétien et Maximien, dans un temple qui n'est point nommé, et qui était probablement celui d'Apollon Thymbréen.

Il s'agit dans l'autre des honneurs rendus, par la tribu Attalide, à un magistrat de la Troade qui avait ordonné des jeux publics, à la grande satisfaction du peuple, et qui avait aussi restauré des bains.

Dans une troisième, il est question d'une statue érigée par Hipparque, peut-être même par la communauté des villes d'Asie, en l'honneur d'un souverain qui n'est pas nommé.

La plus longue enfin et la plus importante de toutes, a rapport aux dépenses faites en commun par les villes d'Ilium et d'Alexandria-Troas, où l'on célébrait des *Panathénées*. Il paraît que dans ces fêtes, les villes contribuaient et avaient leurs représentans respectifs ; qu'on offrait des sacrifices à Jupiter; que les représentans étaient autorisés à faire la dépense des victimes ; et que les intendans de la fête étaient obligés de veiller à ce que tout s'y passât en bon ordre.

Quoiqu'aucune de ces inscriptions ne rappelle le nom d'Apollon, il serait difficile de ne pas reconnaître le nom de Thymbra, dans le nom très-peu défiguré de Thymbreck, que

les Turcs donnent à cette vallée; et le temple d'Apollon, dans les ruines qu'on vient de décrire.

L'ambassadeur Lyston et le docteur Dallaway ont observé que les habitans du pays enlèvent chaque jour ces fragmens pour en décorer leurs tombeaux. Ce dernier regarde le village et les ruines, comme le site très-probable de la ville de Thymbra et du temple d'Apollon (1).

Quelle que soit au reste la divinité qu'on adorait dans ce temple, comme Homère n'en fait point mention, la vallée de Thymbra dont il parle est la seule position qu'il est important de fixer et de concilier avec celle que les Turcs appellent *Thymbreck*.

Lorsqu'Hector tient conseil au tombeau d'Ilus, « les Cariens et les Pæo-« niens sont vers la mer, les Lyciens

(1) *Tableau*, etc. illustrated and confirmed, p. 25 et 26.

« et les Mysiens sont dans la vallée « de Thymbra (1) ».

Le tombeau d'Ilus était vers le milieu de la plaine et près des rives du Scamandre : et puisque ce tombeau est le siége du conseil, et que le général s'y trouve, il doit être au centre de l'armée. Une partie des alliés est à l'aile droite dans la vallée de Thymbra, sans doute à dessein d'attaquer ou de surprendre le poste d'Ajax qui est toujours le plus faible; l'autre partie est

---

(1) Il. x. 430. Euripide paraît aussi avoir connu la véritable situation du temple de Thymbra, quand il met ces paroles dans la bouche d'Hector. « Il est encore un autre grec fameux « par son éloquence et ses artifices; son cœur « ne manque point d'audace, et cet état a reçu de « lui plus d'un sanglant outrage. Ulysse est son « nom, il est présent à toutes les embuches; il « se tient près de la ville aux environs du *temple* « *de Thymbra* : c'est le fléau des Troyens. » (*Rhesus*, *trag. acte* 3, *scène* 5.)

à l'aile gauche vers la mer Egée, et en face du poste d'Achille.

On a déjà remarqué dans plus d'une occasion, et l'on peut encore observer ici, qu'Homère n'a pas puisé dans son imagination la scène sur laquelle il fait paraître ses guerriers, mais qu'il l'a réellement trouvée dans la nature et dans l'histoire.

CHAPITRE X.

De Callicoloné et du retranchement d'Hercule.

La colline qui s'étend sur les bords du Simoïs entre la vallée de Thymbra (1) et le village d'Aktche-Keu, est dans une exposition si avantageuse, on y jouit si complètement de la vue de la plaine et des fleuves, qu'on ne résiste point au plaisir de se reposer sur le gazon velouté qui en tapisse la surface. Les habitans de l'ancienne Troye devaient choisir de préférence ce beau lieu pour le but de leur promenade et de leurs amusemens. C'est la belle colline (Callicoloné) où les

(1) M. Morrit a découvert le tombeau qu'on voit sur cette colline près du village de Tchiblak.

dieux protecteurs de leur ville, tenaient conseil (1), et où Mars courait comme un tourbillon du haut du Pergama, pour les exhorter au combat (2).

Les dieux amis des Grecs n'avaient pas moins bien choisi l'emplacement de leur conseil : ils étaient assis sur le sommet du haut retranchement d'Hercule (3), c'est-à-dire, sur ces rochers escarpés qui s'étendent depuis le cap Sigée jusqu'à la nouvelle embouchure du Scamandre.

Neptune et les autres dieux, assis sur ces rochers et enveloppés dans un nuage épais (4), étaient voisins du camp des Grecs, comme Apollon et Mars l'étaient de la ville et de l'armée des Troyens. Placés les uns et les autres sur des lieux élevés qui

---

(1) Il. xx. 151.
(2) *Ib.* xx. 53.
(3) *Ib.* xx. 145.
(4) *Ib.* xx. 150.

dominaient la plaine, ils pouvaient, quoiqu'à une grande distance, s'observer mutuellement, diriger les mouvemens des armées et encourager les héros dont ils s'étaient déclarés les protecteurs.

CHAPITRE XI.

Des tombeaux de la plaine de Troye.

DANS les plaines et sur les montagnes du comté de Cornouailles, dit le docteur Borlasse (1), on voit un grand nombre de monticules de terre ou de pierre qu'on appelle *Barrows*, du mot saxon Birig, qui signifie *couvrir*, *enterrer*.

Ces monumens qu'on trouve également dans tous les pays, sont de la plus haute antiquité. Ils ont différens noms, et sont construits de différentes manières, suivant les lieux où ils sont situés. Ils renferment des personnages d'une plus ou moins grande impor-

(1) Antiquities of Cornwal. p. 211.

tance ; mais leur destination primitive a toujours été de couvrir et de protéger les cendres des morts, quoiqu'on les ait quelquefois employés à d'autres usages.

Le plus ancien tombeau de ce genre que nous connaissions, est celui de Ninus, fondateur de l'empire des Assyriens (1). Sémiramis, son épouse, l'enterra dans le palais des rois, et éleva un monceau de terre sur sa sépulture. Alyattes, père de Crésus, roi de Lydie, fut enterré de la même manière (2).

Chez les Grecs, on observait aussi cet usage. Le tombeau de Laïus père d'Œdipe, existait encore au tems de Pausanias (3), ainsi que celui de Lycus, qu'on voyait près de Sycyone (4).

---

(1) Diod. Sic. l. II, ch. I.
(2) Hérodote.
(3) Pausanias in Pocicis. p. 808.
(4) Pausanias, p. 126.

Tydée, père de Diomède, tué dans la guerre de Thèbes, reposait sous un monceau de terre (1).

La même coutume avait lieu chez les Romains; et Virgile assure qu'elle était plus ancienne que Remus et que Numa (2). Tite-Live nous apprend que Claude-Néron enterrait ainsi ses soldats dans la seconde guerre punique (3). Germanicus jeta lui-même les premiers fondemens du monticule qui fut élevé après la défaite de l'infortuné Varus, sur les cadavres de ses soldats (4).

On trouve un très-grand nombre de ces monumens sur la côte d'Asie en Grèce, en Sicile, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Russie, en Angleterre, et jusqu'en Amérique, où le docteur Jefferson a observé que

---

(1) Il. XIV. 119.
(2) Æn. XI. 207.
(3) *Ib.* XXVII, ch. XIII.
(4) Wormius, p. 34.

les sauvages les ont en grande vénération (1).

Les Grecs les appelaient χυτηγαια, γηρολοφος, γηλοφοι monceaux de terre. En Ecosse, en Irlande, dans l'île de Man et dans le comté de Cornouailles, on les appelle *Kairne,* ou *Karn, monceau de pierres;* en Russie, en Danemark, en Suède, ils portent souvent le nom des rois ou des généraux en l'honneur desquels ils ont été élevés.

J'en ai compté jusqu'à trente, entre Copenhague et Rokshild; et près de cette dernière ville, au milieu des bois de Letrabourg, j'en ai observé un très-considérable qu'on dit être celui de Herald, le guerrier le plus fameux que le Danemark ait vu naître. Ceux qui sont dans la plaine d'Upsal, près de la maison du célèbre Lin-

(1) Notes on the state of Virginia, p. 74 et 173.

næus, sont appelés par les Suédois les Collines royales (1).

Dans certains lieux de la Basse-Egypte on les appelait Taph, Taphitis, *Tapé* (2), et ce dernier nom s'est conservé parmi les Turcs. Ils s'en servent encore de nos jours pour désigner les mêmes monumens.

Quand le nombre des morts était grand, on attendait jusqu'au troisième jour que le feu fût éteint pour ramasser les ossemens et élever le tombeau.

Tertia lux gelidam cœlo dimoverat umbram
Mœrentes altum cinerem et confusa ruebant
Ossa focis tepidoque onerabant agere terræ (3).

Les matériaux qui composent pour l'ordinaire ces sortes de monticules

---

(1) Hackenberg Disser. XII de re funebri veterum Germanorum, p. 416-417.

(2) New sistem of Mythology. vol. I, p. 449.

(3) Æn. XI. 210.

sont ou de la terre seulement, ou des pierres jetées sans ordre, ou quelquefois un assemblage confus de terre et de pierres.

Quelques savans (1) ont cru qu'afin de rendre ces monumens plus respectables, on allait chercher au loin les matériaux dont ils devaient être formés; il paraît, au contraire, qu'on choisissait de préférence ceux qui étaient le plus à portée. L'objet essentiel étant en effet, ordinairement, d'exécuter le travail avec promptitude, et d'employer le plus d'ouvriers possible à-la-fois, sans confusion, il est probable qu'on ramassait à la hâte l'espèce de matériaux qu'on trouvait sous la main.

C'est ainsi que l'on construisait les tombeaux les plus simples. Leur forme

---

(1) Doct. Williams, Dissertation on the St. Austle Barrows. Ph. trans. 1740.

conique les met plus qu'aucune autre à l'abri des injures du tems. Les pyramides d'Egypte ne sont elles-mêmes que des tombeaux de cette espèce, perfectionnés, dans lesquels on a pratiqué des galeries pour introduire les cadavres des princes, et des chambres pour les conserver. Ces monumens peuvent durer autant que le monde: les moins considérables échappent à l'attention des destructeurs; les plus grands opposent des obstacles invincibles à la destruction. Il n'y a, dans toute l'histoire ancienne, qu'un Cambyse assez barbare et assez fou pour oser porter une main sacrilège sur ces vénérables restes de la magnificence des siècles antiques.

Dans la plupart de ces tombeaux, on trouve des urnes : dans quelques-uns, on découvre, vers le centre, une cavité ronde ou quadrangulaire, où l'on déposait sans doute les cendres et les ossemens. Il en est enfin où l'on

trouve des cadavres qui n'ont point été consumés par le feu.

On en ouvrit un à Trelovaren, dans le comté de Cornouailles, en 1751. Lorsque les ouvriers furent parvenus au centre du monument, ils aperçurent une cavité de deux pieds en tout sens, qui renfermait des ossemens et des cendres. A quelques pieds plus loin, ils trouvèrent deux urnes, remplies aussi de cendres et d'ossemens plus petits que les premiers ; et enfin, près de ces urnes, quelques morceaux de fer couverts de rouille, qui paraissaient être des débris d'épées, de lances, ou de quelques autres instrumens de guerre.

Outre les tombeaux simples que je viens de décrire, il y en avait d'autres, construits avec plus d'art et de soin.

Quelques-uns étaient entourés d'un rang de pierres à leur base ; d'autres étaient défendus par un fossé ou par un creux qui leur servait d'en-

ceinte. Ceux-ci avaient une large pierre sur leur sommet, ceux-là étaient décorés d'une colonne.

Dans les endroits où l'on manquait de pierres pour en former l'enceinte, on plantait à l'entour, des chênes ou des hêtres.

. . . fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenii terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis opacâque ilice tectum (1).

On plaçait ordinairement les tombeaux sur les grandes routes, pour rappeler aux voyageurs la destinée commune de l'humanité. Il y avait des hommes qui, comme Josué, fixaient leurs sépultures sur les limites de leurs propriétés, afin de reposer en paix, après leur mort, dans les lieux où ils avaient vécu avec honneur et contentement (2). Platon proposait qu'aucune

---

(1) Æn. XI.

(2) Josué, XXIV. 30.

terre cultivée ou susceptible de l'être, ne fût employée aux sépultures, de peur que le terrein destiné à nourrir les vivans, ne se trouvât inutilement occupé par les morts (1).

Les tombeaux des simples soldats étaient dispersés sur le champ de bataille, à l'endroit où ils avaient péri. On les y reconnaît encore à présent : ils sont rangés en ligne droite, comme le front d'une armée, dans les plaines qui ont été le théâtre de quelque grande action. Sur les dunes de Saint-Austle, dans le comté de Cornouailles, on en trouve quelquefois sept sur la même ligne (2).

Il était tellement honorable d'être enterré sur le champ de bataille, que non-seulement les soldats athéniens et platéens qui périrent à Marathon,

---

(1) Cic. de LL.
(2) Philo. Trans.

furent déposés dans cette plaine célèbre, mais que Miltiade lui-même, qui les commandait, désira de laisser ses débris mortels à l'endroit où il s'était couvert d'une gloire immortelle (1).

Quelquefois ces tombeaux se trouvent dans des vallées, mais plus généralement sur des sommets et dans des plaines où les campemens et les batailles ont eu lieu, et où de tels monumens sont plus exposés à la vue que dans des lieux bas.

Leur grandeur est proportionnée, pour l'ordinaire, à la qualité du mort, à l'affection ou au respect de ceux qui lui ont survécu. Celui de Ninus était, suivant Ctésias, d'une masse et d'une hauteur si prodigieuse, qu'en le voyant d'une certaine distance, on le prenait pour la citadelle de Ninive (2). On as-

(1) Pausanias in atticis, p. 79.
(2) Diod. Sic. l. II, ch. I.

sure qu'il subsiste encore aujourd'hui sur les bords du Tigre, quoique la ville elle-même, près de laquelle il était placé, ait été détruite par les Mèdes, quand ils firent la conquète de l'empire d'Assyrie. Celui d'Aliattes, roi de Lydie, avait plus d'un quart de lieue de circuit, et 1560 pieds de diamètre (1). Enfin, celui qu'Alexandre fit élever en l'honneur d'Ephestion, coûta douze cents talents (2).

Il paraît qu'à cette époque, les Grecs portaient la somptuosité des tombeaux jusqu'à l'extravagance. C'est pour obvier à cet excès, que Platon fit une loi par laquelle il prescrivait la dimension du monument, en fixant le nombre d'ouvriers et le tems qu'on devait y employer; il voulait même que la colonne dont le tombeau serait

(1) Hérodot.

(2) Justin. l. XII, ch. XII, cust. XIV.

orné, ne contînt que l'espace suffisant pour quatre vers héroïques (1).

Dans les royaumes du Nord, on n'épargnait ni travail ni dépense pour élever de magnifiques monumens aux grands généraux et aux bons rois. Mais c'était la coutume de refuser aux criminels et aux tyrans les honneurs de la sépulture. Le tombeau de Haco était une colline remarquable par ses grandes dimensions (2). Harald employa toute son armée à orner celui de sa mère. Mais les cendres de Fengo ne furent point enfermées dans une urne, ni couvertes d'un monceau de terre : elles furent jetées au vent par les soldats, afin qu'il ne restât point de vestiges d'un parricide.

Des observations précédentes on peut conclure, avec le docteur Bor-

---

(1) Cicer. de Leg.

(2) Wormius, p. 33.

lasse, que les monumens de cette espèce, par-tout où ils se trouvent, sont de la plus haute antiquité.

On en voit un grand nombre dans la plaine de Troye. Les uns sont au milieu de la plaine même; les autres, sur les collines qui l'environnent. Ceux-ci sont sur le sommet du Pergama; ceux-là sont rangés sur les rivages de l'Hellespont : tous occupent exactement la place qui leur est marquée par Homère.

Le docteur Dallaway, qui a porté dans l'examen de mon ouvrage, et le discernement d'un véritable connaisseur, et la sévérité d'un juge impartial, ne balance pas à avouer que, de toutes les preuves sur lesquelles je fonde le rétablissement de la plaine de Troye, la liaison des tombeaux avec les caps, est celle qui lui a fait le plus d'impression, en fixant en quelque sorte la scène de grandes actions militaires,

et le voisinage d'une grande ville (1).

En effet, lorsqu'on est placé sur les sommets de Bounar-Bachi, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter le théâtre entier de l'Iliade.

Les différens tombeaux des guerriers grecs et troyens, sont tous exposés aux regards des voyageurs. Sans doute de pareils monumens se trouvent aussi dans d'autres contrées ; mais où trouvera-t-on à-la-fois tant d'objets conformes aux tableaux d'Homère réunis dans un si petit espace ; une éminence pour la situation de la ville, une plaine voisine de l'Hellespont, terminée par deux caps opposés, et assez vaste pour le mouvement des armées ; deux rivières qui la parcourent et se réunissent à une petite distance de la mer ? Quand je vois au cap Sigée deux tombeaux

---

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 25.

d'inégale grandeur, puis-je m'empêcher de reconnaître ceux d'Achille et de Patrocle ? Quand j'en aperçois un autre sur le promontoire opposé, comment ne pas me rappeler aussitôt qu'Ajax était campé à la gauche de l'armée des Grecs, et que ses cendres doivent y reposer ? Le tombeau d'Aisyetes n'est-il pas à l'endroit où Strabon le place, et dans la situation la plus avantageuse pour fournir à Polytes le moyen d'observer les mouvemens des Grecs ?

En un mot, ces tombeaux et ces fleuves se trouvent tous dans la position qu'ils doivent occuper pour satisfaire aux combinaisons variées, aux mouvemens des troupes, et aux incidens nombreux de l'Iliade. Cette réunion extraordinaire de circonstances, dans un espace de quelques milles, ne saurait être l'effet du hasard. C'est ici, et nulle part ailleurs, qu'il faut chercher la plaine de Troye.

CHAPITRE XII.

Tombeau de Protésilas.

A l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, et près du village qui entoure le château d'Europe, on voit un monticule couvert de gazon, aux environs duquel on trouve une quantité de fragmens de marbre, qui sont évidemment les débris d'un temple. Le docteur Chandler, qui a examiné ce monument quelques années avant moi, parle d'un chapiteau corinthien, et d'un autel creusé dans sa partie supérieure, dont les Turcs se servaient pour broyer du grain. C'est près de là, dit ce savant anglais, qu'étaient le tombeau de Protésilas et son temple (1).

(1) Chandler's Travels in Asia minor, ch. V, p. 15 et 16.

Le *Protesileon*, dit Strabon, est sur la Chersonèse, en face du promontoire Sigée (1).

Hérodote raconte que le mède Artaycta, d'après les ordres de Xerxès, pilla les trésors de ce temple, et le souilla par ses débauches (2).

Protésilas, dit Philostrate, ne fut point enseveli dans la Troade; mais on lui éleva, sur la Chersonèse, un grand tombeau qu'on voit à la gauche de l'Hellespont.

Les habitans de la Chersonèse étaient persuadés que les ormes qui croissaient près de ce monument, avaient été plantés par les nymphes, et que leurs feuilles, tournées du côté d'Ilion, se flétrissaient aussitôt qu'elles étaient développées (3). Ainsi, les descen-

---

(1) Strab. Casaub. Georg. lib. XIII, p. 890.

(2) Herodote Polymn. p. 251. Calliope, 354.

(3) Philost. Heroïca. p. 672. Antiphil. Byz. l. III. Antholo. Plin. l. XVI. H. N. sec. 99. Calaber. l. VII.

dans et les compatriotes de Protésilas croyaient voir à chaque printems la nature elle-même mêler en quelque sorte son deuil au leur, et éterniser par ce phénomène périodique, la mémoire de leur héros.

Mais pourquoi le tombeau de Protésilas ne se trouve-t-il pas dans la plaine de Troye, comme ceux des autres héros grecs ? pourquoi ses cendres furent-elles transportées sur l'autre rivage de l'Hellespont ? Il me paraît facile de répondre à ces questions.

Lorsque les Grecs exécutèrent leur descente sur la côte d'Asie, les Troyens, qui en étaient depuis long-tems menacés, avaient sans doute préparé tous leurs moyens de défense, et ils mirent en œuvre tous les avantages que la position continentale donne toujours contre l'ennemi qui veut opérer un débarquement. Ce premier combat dut être opiniâtre, et il en coûta cher aux Grecs pour conquérir le Naus-

tathmos et la station des vaisseaux.

C'est dans cette attaque que Protésilas perdit la vie. « Les combattans « de Philacé, dit Homère; ceux de « Pyrrase la fleurie, d'Itone, mère « de nombreux troupeaux, d'Antrone « qui domine sur l'Océan, et de la « verdoyante Ptélée, eurent pour chef « le vaillant Protésilas, tant qu'il vé- « cut. La terre le renfermait déjà dans « son sein ténébreux; son épouse dé- « solée, se meurtrissant le visage, « était seule à Philacé, et sa maison « y était sans appui. Un guerrier « troyen lui avait ravi le jour, comme « il s'élançait, avant tous les Grecs, « de son vaisseau sur le rivage (1). »

Le brillant exemple que ce général donnait à l'armée grecque, dans un moment périlleux, où elle avait toute

(1) Il. l. II. 698. *Voy.* l'excellente traduction de Bitaubé, chant II, p. 236, 3.e édition.

entière les yeux sur lui, méritait qu'on lui fît des funérailles honorables, et qu'on payât du moins à ses tristes restes la reconnaissance qu'on devait à son intrépidité. Mais la position de la flotte n'était pas encore assurée ; le retranchement n'était pas encore élevé devant elle ; les cendres de Protésilas n'auraient pas reposé en paix, au milieu des combats qui devaient, à cette époque, se succéder avec rapidité. C'est pour cela, sans doute, qu'elles furent transportées sur le rivage opposé, où elles devinrent, dans la suite, l'objet de la vénération publique.

CHAPITRE XIII.

Du tombeau commun des Grecs.

PENDANT la trève entre les Grecs et les Troyens, chacune des deux armées s'occupa de rendre aux morts les devoirs funèbres. Les Grecs, après avoir brûlé les leurs, retournèrent aux vaisseaux; puis le lendemain, au point du jour, ils leur élevèrent un *tombeau commun* : et, près de ce tombeau, ils bâtirent une muraille et des tours, pour servir de défense à leur camp (1).

Ce monument, placé par les Grecs sur le bûcher de leurs guerriers, devait être dans le voisinage des vaisseaux. En effet, il existe encore, au

(1) Il. VII. 434.

moins en ruines, à l'endroit où Homère l'a placé.

A une lieue de la mer, en remontant le Simoïs, on trouve les restes d'un pont fabriqué en pierres de taille, et d'une construction si parfaite, qu'il ne peut être l'ouvrage que des anciens. A l'opposite de cette ruine, sur la rive gauche du fleuve, on voit les débris d'un monument dont on peut reconnaître encore la forme primitive, quoiqu'elle ait été fort altérée, soit par la main des hommes, soit par les eaux du Simoïs. C'est un monceau de terre, entrecoupé de fabriques intérieures, et couvert de blocs de marbre, destinés sans doute à l'orner autrefois.

J'avais d'abord pensé que la situation de ce monument pouvait convenir au tombeau d'Ilus, qui, en effet, ne pouvait pas être fort éloigné de là; mais M. Heyne m'a fait changer d'opinion : c'est lui qui m'a suggéré la pensée du tombeau commun; et il ne

m'en a rien coûté pour sacrifier ma première idée à ce critique célèbre, dont les conjectures sur la topographie de l'Iliade, sont, comme celles de Pope, préférables aux observations même de la plupart des voyageurs.

CHAPITRE XIV.

Conjectures sur la situation du Throsmos et du tombeau d'Ilus.

Le vieux Nestor, dans le dixième livre de l'Iliade, éveille Diomède en lui disant : « Lève-toi, fils de Tydée, « pourquoi dors-tu toute la nuit ? Ne « sais-tu pas que les Troyens sont sur « le Throsmos, près des vaisseaux, « et qu'un très-petit espace nous sépare « d'eux (1)? »

Lorsque les Grecs, dans le onzième livre, se préparent à sortir de leur retranchement, et qu'Ulysse, du milieu du camp, fait entendre sa voix jusqu'aux tentes d'Ajax et d'Achille, si-

(1) Il. x. 160.

tuées aux deux extrémités, les Troyens sont en bataille sur le Throsmos, autour du grand Hector et du vaillant Polydamas (1).

Au vingtième livre, lorsque les Grecs, insatiables de guerre, sont rangés près de leurs vaisseaux autour du fils de Pélée, et que Jupiter ordonne à Thémis d'assembler les dieux, les Troyens sont encore placés sur le Throsmos (2).

Le Throsmos n'était donc pas éloigné des vaisseaux; et il était le point de ralliement des Troyens, lorsqu'ils voulaient attaquer le camp des Grecs. C'est pourquoi je m'étais d'abord imaginé que l'éminence située sur les bords du Simoïs, près les ruines du pont, devait être le Throsmos : je m'étais même permis d'étendre plus loin mes conjectures; j'avais cru entrevoir que

(1) Il. XI. 56.
(2) *Ib.* XX. 3.

le Throsmos et le tombeau d'Ilus étaient le même monument, comme Bathyeia et le tombeau de Myrinne, et que le premier nom lui avait été donné par les hommes, et le second par les immortels.

Ce qui me confirmait dans cette opinion, c'était la coïncidence du rapport de Dolon avec les pressentimens de Nestor. Celui-ci, inspiré sans doute par la sagesse et l'expérience, sait, sans sortir du camp, que les Troyens sont sur le Throsmos; celui-là, bien informé de ce qui se passe, puisqu'il est l'espion des Troyens, et ne songeant pas à dissimuler, puisqu'il s'agit d'éviter la mort dont il est menacé, révèle tous ses secrets, et avoue qu'Hector tient conseil avec les généraux troyens sur le tombeau d'Ilus (1).

S'il faut renoncer à ces idées,

(1) Il. x. 414.

tâchons au moins, en parcourant l'Iliade, de fixer à-peu-près la situation de ce dernier monument, tant par rapport à la ville que par rapport au camp des Grecs.

Pâris, dans le onzième livre, caché derrière la colonne qui décorait le tombeau d'Ilus, blesse Diomède d'un coup de flèche. L'armée des Grecs était en déroute, Agamemnon lui-même était blessé; et les Troyens, profitant de leurs avantages, avaient sans doute déjà repoussé les Grecs fort avant dans la plaine (1).

Lorsque Priam, dans le vingt-quatrième livre, va demander à Achille le corps de son fils, il part de Troye pendant le jour, puisqu'il distingue dans les airs l'aigle que Jupiter lui envoie; et, quoique monté sur un char à quatre roues, traîné par deux

(1) Il. XI. 374.

chevaux et deux mules, il n'arrive cependant au grand tombeau d'Ilus qu'au lever de l'aurore.

Ce tombeau ne devait pas être éloigné du fleuve, puisque le vieux roi des Troyens ne l'a pas plutôt dépassé, qu'il fait boire ses chevaux et ses mules (1).

Enfin, le tombeau d'Ilus était situé au milieu de la plaine et sur la route du camp des Grecs à la ville, puisque les Troyens dans leur fuite, passent près du tombeau d'Ilus, et traversent la plaine, puis la colline des figuiers sauvages, pour arriver aux portes Scées (2).

D'après ces remarques, il est vraisemblable que le tombeau d'Ilus était à une grande distance de la ville, dans le voisinage de l'ancien canal du Sca-

---

(1) Il. XXIV. 350.

(2) *Ib.* XI. 166.

mandre : et il faut convenir que si le tombeau d'Ilus et le Throsmos ne doivent pas être confondus, ces deux monumens du moins n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre.

CHAPITRE XV.

De la colline Bathyeia, ou tombeau de Myrinne.

Il y avait dans la plaine de Troye, devant les murailles de la ville, une certaine éminence que les hommes appelaient *Bathyeia*, et les dieux le *tombeau de Myrinne* (1). Des deux côtés de ce monument, les Troyens et les auxiliaires se rangent en bataille, tandis que les Grecs, sortis de leurs vaisseaux, se déploient dans la plaine du Scamandre (2).

Les divinités protectrices de chacune de ces armées, en parcourent

(1) Il. II. 813.
(2) *Ib.* II. 467.

les rangs, et nous tracent, par leurs mouvemens, la ligne de bataille sur laquelle elles étaient rangées.

Mars, du haut du Pergama, appelle les Troyens à grands cris, et vole, comme un tourbillon, vers Callicoloné, sur les bords du Simoïs.

De même, quand Pallas anime l'armée grecque, sa voix se fait entendre, tantôt sur le fossé du retranchement, tantôt le long du rivage de l'Hellespont (1).

C'est particulièrement ici que les positions déterminées sur la carte acquièrent le degré le plus complet d'authenticité. Non-seulement elles sont isolément conformes à la description qu'Homère en a faite, et expliquent les incidens qui ont lieu près de chacune d'elles; mais elles satisfont encore aux grands événemens où le

---

(1) Il. xx. 50.

poëte les introduit ensemble, et combine leurs distances respectives.

En disposant en effet l'armée troyenne de manière qu'une des ailes soit appuyée vers Aktché-Keu, où est Callicoloné, et l'autre sous le village de Bounar-Bachi, où devait être Bathyeia, on voit clairement qu'elle faisait face à l'armée des Grecs, lorsqu'elle sortait de son retranchement pour se ranger en bataille dans la plaine du Scamandre.

CHAPITRE XVI.

Du tombeau d'Hector.

La plupart des anciens peuples plaçaient leurs sépultures hors des villes, et les nations orientales suivent encore religieusement cet usage ; mais les Lacédémoniens entassaient avec autant de barbarie que nous, les morts et les vivans dans l'enceinte de leurs villes.

Les Troyens n'auraient-ils point imité en cela les habitans de Sparte ? Non sans doute, puisque les tombeaux d'Aisyetes, d'Ilus et de Myrinne étaient hors de la ville, et même à une grande distance de ses murs. Pourquoi donc les tombeaux qu'on voit sur l'éminence de Bounar-Bachi ou sur l'emplacement du Pergama,

se trouvaient-ils dans l'intérieur de la citadelle de Troye? C'est Homère lui-même qui va nous répondre en décrivant les funérailles d'Hector.

« Apportez du bois à la ville, dit « le vieux Priam aux Troyens (1), et « ne craignez point les embuches des « Grecs; Achille m'a promis qu'il ne « nous attaquerait qu'à la douzième « aurore. »

Le peuple s'assemble autour du bûcher d'Hector. On éteint les flammes avec du vin. Les parens et les compagnons du guerrier recueillent ses cendres en versant des larmes. Ils les renferment dans une urne d'or, les déposent dans une fosse qu'ils couvrent de pierres, et ils lui élèvent à la hâte un tombeau.

Pendant cette lugubre cérémonie, qui se fait avec précipitation, les es-

(1) Il. XXIV. 778.

pions sont sur pied, de peur d'une surprise de la part des Grecs.

Il y a deux particularités à inférer de cette description qui termine le poëme de l'Iliade. Il faut en conclure que les funérailles d'Hector se sont faites dans la ville, et au milieu des inquiétudes et de la défiance.

Lorsque les chefs des Grecs périssaient dans le combat, on portait leurs cadavres aux vaisseaux, on leur élevait un tombeau sous la protection du camp, et sur les rivages de l'Hellespont. Les Troyens, de leur côté, lorsqu'ils voulaient faire les funérailles de leurs guerriers, n'avaient d'autre défense contre les incursions de l'ennemi, que les murailles de leur ville; ils étaient donc forcés, pendant le temps de la guerre, de déroger à leur ancien usage, et d'enterrer leurs guerriers dans son enceinte.

Fondé sur ces faits, j'ai osé conjecturer que les tombeaux situés sur

l'éminence de Bounar-Bachi, étaient des tombeaux troyens, comme ceux qui décorent les rivages de l'Hellespont étaient des tombeaux grecs. J'ai même osé distinguer celui d'Hector parmi les autres; j'ai cru le reconnaître à sa situation sur les bords du Simoïs, et à cet amas de pierres qui, suivant Homère, couvrait les cendres du fils de Priam. (1)

Euripide (2) semble vouloir insinuer que le tombeau d'Hector n'était pas éloigné du Pergama, quand il met ces plaintes dans la bouche d'Andromaque : « Malheureux Priam, s'écrie-« t-elle, c'est une furie et non pas une « épouse, que tu conduisis dans les « murs de Troye. C'est elle qui te li-« vra, patrie infortunée, aux flammes « et au fer du Grec vengeur · c'est elle « qui a perdu mon cher Hector, si

---

(1) Il. l. XXIV. 798.

(2) *Andromaque*, trag. d'Euripide.

« cruellement traîné sur la poussière ;
« elle enfin qui me couvrit la tête du
« voile de la captivité, pour me faire
« passer sur ces tristes rivages. Que
« de pleurs m'a coûté cette cruelle
« séparation, de Pergame en cendres
« et d'Hector au tombeau ! »

Les voyageurs anglais Hawkins, Sibthorpe et Dallaway (1), dont je ne me lasse pas d'appeler à mon secours les précieux témoignages, conviennent, comme je l'ai déjà dit, que ces tombeaux sont un fort indice de la situation de la ville. Le dernier ne paraît pas satisfait des preuves que j'allègue à l'appui du tombeau d'Hector. Son compatriote, M. Morritt, regarde, au contraire, ce monument comme un des plus authentiques. « Quand je « vois, dit-il, le tombeau d'Hector, « dans l'enceinte de Troye, encore

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 14.

« couvert de pierres, comme Homère
« le décrit, je ne puis m'empêcher
« de rendre grace à ceux qui m'ont
« fait connaître ce monument extraor-
« dinaire (1). »

La situation de ces monumens m'a paru remarquable; le caractère particulier de l'un d'eux a fixé mon attention. J'ai hasardé sur celui-là des conjectures; et j'ai vu avec plaisir que M. Dallaway en était également frappé lui-même, puisqu'il a cru devoir en publier un dessin, à la tête du second volume de son ouvrage sur Constantinople ancienne et moderne.

D'anciens auteurs nous apprennent que long-temps après la guerre de Troye, on montrait aux voyageurs les tombeaux des Troyens, aussi bien que ceux des Grecs.

César, parcourant cette plaine,

---

(1) Remarks and observations, on the plain of Troy by Williams Franklin.

marchait, sans s'en apercevoir, sur un monceau de pierres et de gazon qui n'avait plus la forme d'un tombeau : « Arrête, César, s'écria son con- « ducteur, tu foules aux pieds les « cendres d'Hector. »

. . . Securus in alto
Gramine ponebat gressus; phrix incola manes
Hectoreos calcare vetat (1).

J'ai dit que l'amas de pierres que je crois être le tombeau d'Hector, paraissait avoir été bouleversé et fouillé; les Anglais ont fait la même remarque (2). Pausanias nous apprend le motif de ce dérangement. « Les Thé- « bains, dit-il, furent avertis par l'o- « racle d'aller à Troye, chercher les

---

(1) Lucan. Phars. IX. 975.

(2) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 14.

« cendres d'Hector, et de les trans-
« porter à Thèbes (1). »

Virgile désigne d'une manière très-ingénieuse la véritable situation du tombeau d'Hector.

« Enée, dit-il, abordant sur les ri-
« vages de l'Epire, y retrouve la ville
« de Troye, le Scamandre, le Pergame
« et les portes Scées (2). Il rencontre
« Andromaque faisant des libations
« sur le tombeau de son époux.

Cette infortunée princesse cherche dans sa nouvelle patrie ce qu'elle a perdu dans l'ancienne. Elle donne à un ruisseau desséché, le nom du divin Scamandre, dont les eaux limpides ne tarissent jamais. Elle élève un cénotaphe à Hector sur les rives du faux Simoïs; ses souvenirs douloureux lui sont trop chers pour qu'on puisse les

(1) Græc. Descript. l. IX, p. 568. ed. Hanov. 1613.

(2) *Ib.* III. 349.

accuser d'être infidèles. On peut s'en rapporter à cette veuve affligée, pour le soin d'imiter le tombeau de son cher Hector; et, puisque Andromaque pleure sur les bords du faux Simoïs en Epire, c'est que les cendres de son époux reposent sur les rives du véritable Simoïs dans la plaine de Troye.

CHAPITRE XVII.

Du tombeau d'Aisyetes.

« POLYTES, fils de Priam, se con-
« fiant en l'agilité de ses pieds, allait
« de la ville se placer sur le som-
« met élevé du tombeau d'Aisyetes,
« pour observer les mouvemens des
« Grecs (1). »

Cette particularité que raconte Homère, nous apprend trois choses; savoir : Que le tombeau d'Aisyetes était antérieur à la guerre de Troye; qu'il était à une assez grande distance de la ville, et qu'il dominait le camp des Grecs.

La plupart des caractères du tom-

(1) Il. II. 791.

beau d'Aisyetes conviennent au monticule artificiel situé près d'Udjek, et auquel les Turcs donnent encore aujourd'hui le nom égyptien de Tépé.

Il a environ cent pieds de hauteur, et quatre cents pas de contour à sa base ; il mérite conséquemment l'épithète d'ἀκροτάτος, qu'Homère lui donne (1).

Il est à-peu-près à égale distance de la ville et des vaisseaux : ainsi Polytes avait besoin de toute son agilité pour échapper à une surprise et se retirer dans la ville.

Enfin, ce même monticule, comme je l'ai déjà dit, domine tout le pays d'alentour, et se trouve directement en face de l'ouverture de la plaine sur la mer, où était le camp des Grecs. Polytes ne pouvait donc choisir une position plus commode pour observer l'ennemi.

---

(1) Il. II. 793.

Lorsqu'assis pour la première fois sur le sommet de ce monument, j'admirais sa grandeur et les avantages de sa situation, j'étais loin de songer que je foulais la cendre du vieux Aisyetes : ce n'est qu'après avoir découvert la situation de la ville, ce n'est qu'après avoir remarqué l'exactitude avec laquelle tous les monumens de la plaine se correspondent, que j'ai osé prononcer mon jugement sur celui-ci.

Le docteur Pococke a vu le tombeau d'Udjek; mais, toujours circonspect, il ne s'est permis que des conjectures sur ce monument : « C'est peut-être « ici, dit-il (1), le tombeau d'Ai- « syetes. »

Du haut du cap Sigée, le docteur Chandler l'a distingué : « Je vois, dit- « il (2), le tombeau d'Aisyetes à une

(1) Pococke's Observations on Asia minor. p. 103, t. II.

(2) Chandler Travels in Asia minor, p. 42.

« grande distance du côté du cap
« Lectos ».

« Le tombeau d'Aisyetes, dit le doc-
« teur Dallaway (1), qu'on appelle
« maintenant *Udjek-Tépé*, du nom
« du village qui l'avoisine, est un
« monument d'une hauteur extraor-
« dinaire. C'est là, ajoute-t-il, que
« Polytes, fils de Priam, était placé
« pour reconnaître le camp des Grecs. »
Un mille à l'ouest d'Udjek-Tépé, on trouve le village d'Erkessighy. Lorsque j'y passai, le fameux Hassan, alors capitan-pacha ou grand-amiral, y faisait réparer le kiosque où il avait coutume de se reposer, pendant que sa flotte, au retour de quelque expédition dans l'archipel, était forcée d'attendre les vents de sud à l'embouchure de l'Hellespont.

(2) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 22.

Quelques jours avant mon arrivée, ses architectes avaient fait transporter d'Alexandria - Troas, un très - beau sarcophage de marbre blanc, orné de bas-reliefs, pour en faire le bassin d'une fontaine. L'inscription qui couvrait en entier une des faces, était en caractères grecs. Elle avait été mutilée à coups de marteau; et j'en avais trouvé la première ligne à Alexandrie parmi les morceaux que les Turcs avaient détachés du sarcophage, pour le réduire à la dimension qui leur convenait, et le façonner à l'usage vil auquel ils l'avaient destiné.

Le personnage dont ce tombeau enfermait autrefois les restes, semblait avoir prévu que quelque main sacrilège porterait un jour atteinte à ses cendres. C'était un certain Paulinus, habile à la course, et fils d'Aurlius Paulinus, pancratiaste. « J'ai fait, « dit-il, élever ce tombeau pour mon « fils, pour ma famille et pour moi.

« Je dévoue à la vengeance de mes
« concitoyens, celui qui aurait l'au-
« dace de l'ouvrir ou d'y introduire un
« cadavre étranger. »

CHAPITRE XVIII.

Du tombeau d'Ajax.

NESTOR, racontant à Télémaque l'histoire de la guerre de Troye, lui dit : « C'est là que reposent le vail-« lant Ajax, Achille, Patrocle, sem-« blable aux dieux, et mon fils, le « courageux et l'innocent Antilo-« que (1). »

Nestor ne désigne point ici la position du tombeau d'Ajax, mais il nous apprend au moins que ses cendres reposaient dans la plaine de Troye avec celles des guerriers grecs.

Sophocle nous laisse entrevoir que la tombe de ce héros n'était pas éloi-

(1) Odys. III. 109.

gnée de sa tente, quand il fait dire à Teucer (1) : « Amis, hâtez-vous de « creuser le tombeau d'Ajax. Vous, « présentez aux feux allumés, le tré- « pied profond qui doit servir au bain « sacré, tandis qu'une troupe de guer- « riers ira chercher dans la tente d'A- « jax sa dépouille entière, rassemblée « sur son bouclier. »

Strabon nous transmet, en quelque sorte, l'opinion générale de l'antiquité sur la situation de ce tombeau.

« La ville de Rhétée, dit-il, est située « sur une éminence près de laquelle « s'étend une plage sablonneuse. On y « trouve *l'Aianteium*, c'est-à-dire, le « tombeau d'Ajax et sa statue (2). »

Un certain Mysien apprit à Pausanias que le tombeau d'Ajax était près du rivage de la mer; que les eaux l'a-

---

(1) *Ajax furieux*, trag., acte 5, scène dernière.

(2) Strab. p. 890.

vaient renversé, en avaient découvert l'entrée, et qu'on y avait trouvé des ossemens d'une grandeur démesurée, qui donnaient une idée de la taille extraordinaire de ce héros (1).

L'ouverture dont parle ici Pausanias se voit encore sur les rivages de l'Hellespont, et les Turcs l'appellent *In Tépé Gheulu*, la Caverne du Marais, à cause des eaux stagnantes qui l'avoisinent. Le monument dans lequel elle est pratiquée a été renversé; on distingue dans sa coupe verticale tout le plan de sa construction intérieure, aussi ingénieuse que solide et durable.

Un noyau de maçonnerie en occupait le centre et s'élevait en forme de pyramide, depuis la base jusqu'au sommet. Autour de ce noyau, on avait élevé des murailles en demi-cercle, dont la convexité tournée vers le centre

---

(1) Pausan. l. v. 616.

du monument, formait une espèce de contre-fort et opposait une résistance à l'éboulement des terres. Si la voûte qui est pratiquée près du sommet n'était pas un ouvrage moderne, elle servirait à prouver que l'art de voûter était déjà connu du temps de la guerre de Troye.

Il paraît que l'histoire a gardé le silence sur l'époque où le tombeau d'Ajax a été renversé. Le pieux Mysien racontait à Pausanias que les dieux indignés contre ce sacrilège (1), avaient soulevé les flots de l'Hellespont pour inonder sa sépulture. Il est plus raisonnable de supposer que lorsque Marc-Antoine enleva la statue d'Ajax, il s'empara aussi de ses cendres pour les transporter en Egypte (2).

C'est le docteur Pococke qui m'a tracé la route du tombeau de ce guerrier, et

---

(1) *Voy.* Bayle, art. Ajax.

(2) Strab. Géog. l. XIII. 890. éd. Amst.

c'est à cet excellent observateur que j'en dois la découverte.

« Après avoir quitté, dit-il, le vil-
« lage d'It-Guelmes, j'aperçus en
« descendant dans la plaine de Troye,
« un monticule sur lequel il y avait
« encore des débris de marbre ; mais
« il me serait difficile de décider
« si c'est là le tombeau d'Ajax ou
« non (1). »

Le docteur Sibthorpe écrit à l'ambassadeur Lyston, « que son vaisseau
« a été jeté par la tempête sur le rivage
« voisin du tombeau d'Ajax (2). »

« Ce tombeau, dit le docteur Dal-
« laway, a perdu sa forme régulière :
« on voit près du sommet une voûte
« et une muraille qui sont peut-

(1) Descript. of the East. vol. II. part. II. p. 104 et 105.

(2) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 24.

« être les ruines de l'Aianteium (1). »

S'il n'est pas facile de démontrer que ce monument fut élevé sur les cendres d'Ajax, immédiatement après sa mort, tous ces témoignages nous autorisent au moins à conjecturer qu'il a été consacré à sa mémoire, et que l'extrémité de la colline sur laquelle il est situé est ce fameux cap Rhétée, dont nos plus habiles géographes avaient jusqu'à présent ignoré la position.

Le célèbre Danville le plaçait à la *pointe des Barbiers* (2) (Kepos Bouroun) qui se trouve à plus de six mille toises du cap Ieni-Cheher, ou du cap Sigée. C'est Strabon qui a donné lieu à l'erreur du géographe français, en évaluant à soixante stades la distance

---

(1) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 24.

(2) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXVIII.

qui séparait les deux caps. Pline a montré plus d'exactitude que Strabon ; il l'a fixée à trente stades : et cette mesure s'est trouvée d'accord avec celle que j'ai déterminée géométriquement.

CHAPITRE XIX.

Des tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque et de Pénéleus.

Depuis le village de Ieni-Cheher jusqu'à la nouvelle embouchure du Scamandre, la côte est très-escarpée : des rochers de granit taillés à pic, de trois cents pieds de hauteur, forment une espèce de digue qui défend la plaine de Troye contre les flots de la mer Egée. Le sommet de ce rempart naturel est une plate-forme sur laquelle sont situés des villages et des monumens que les navigateurs aperçoivent de la mer à une grande distance, et qui leur servent à reconnaître l'entrée de l'Hellespont. L'observateur le moins éclairé, le simple matelot lui-même, est frappé de ces

monticules pyramidaux qui sont rangés sur les bords de la mer, et qu'il découvre successivement à mesure qu'il s'avance dans le canal des Dardanelles.

Le premier de ces monumens que je trouvai sur ma route, en côtoyant la mer pour me rendre de l'embouchure du Scamandre au cap Sigée, est appelé par les Turcs, Bechik-Tépé. La tranchée qui en est voisine, et qui est pratiquée dans l'épaisseur du rocher, est un ouvrage militaire destiné, suivant toute apparence, à protéger, comme je l'ai déjà dit, le poste d'Achille.

Un peu plus loin, sur la même route, j'en découvris un second. Enfin j'arrivai au village de Ieni-Cheher, peuplé de Grecs et situé sur le sommet du cap Sigée.

A la porte d'une des églises de ce village, j'aperçus sur un bloc de marbre ces deux mots : *φανοδικο ειμι.* C'est

tout ce qui reste de la plus ancienne inscription grecque connue, de la fameuse inscription sigéenne publiée par Chishul, Schuckford et Chandler (1).

Près de la même porte à gauche, on voit un bas-relief en marbre, de la plus belle exécution. Il représente une femme assise, à qui des nourrices semblent présenter des enfans emmaillottés qu'elles tiennent dans leurs bras. Une autre figure vient derrière les nourrices, portant un coffret de la main droite, et une espèce de coquille de la gauche.

On sait que les Grecs avaient coutume de mettre leurs enfans sous la protection de quelque divinité, et que les nourrices allaient les lui présenter le cinquième jour après leur nais-

---

(1) *Antiquitates Asiaticæ*, Chandlers *Inscriptiones antiquæ*, Travels in Asia minor, ch. XII, p. 38.

sance. Les Romains avaient le même usage ; et Caligula plaça lui-même Livia Drusilla, sa fille, dans le giron de Minerve.

Je fis quelques tentatives, je m'exposai même à quelques dangers, pour arracher ces deux restes intéressans de la vénérable antiquité, à la destruction prochaine qui les menace. J'aurais surtout désiré pouvoir enlever l'inscription : mais le marbre sur lequel elle se trouve est renommé parmi les Grecs des villages voisins, comme un remède efficace contre la fièvre. Le malade s'y asseoit, s'y couche et efface toujours de plus en plus les caractères du monument. Peut-être, hélas ! au moment où j'écris, il n'en existe plus aucune trace.

Du haut du cap Sigée, je dominais encore la vaste plaine de Troye : et lorsque j'en parcourais des yeux les villages, les monumens et les fleuves, j'aperçus sur le rivage qui était à mes

pieds deux monticules voisins l'un de l'autre, et tout-à-fait semblables à ceux que je venais d'observer sur la crête du promontoire. Les Grecs des environs les appellent *Dio-Tépé* (les deux Tombeaux).

Hérodote, Pline, Pausanias, Quinte-Curce et beaucoup d'autres anciens racontent que les tombeaux des guerriers de l'Iliade se voyaient encore de leur tems dans la plaine de Troye.

Ces monumens avaient donc déjà résisté plus de dix siècles aux ravages du tems. Le respect des peuples, autant que leur solidité, les avoient garantis de la destruction. Pourquoi n'auraient-ils pas subsisté vingt siècles de plus, puisque les peuples devenus maîtres du pays où ils se trouvent, n'ont pas moins de vénération pour les sépultures que ceux qu'ils en ont chassés ?

« Le temple d'Achille et son tom-

« beau, dit Strabon (1), sont au cap « Sigée. On y voit aussi les tombeaux « de Patrocle et d'Antiloque. Les « Troyens leur font à tous des sacri- « fices ainsi qu'à Ajax : mais ils « n'honorent point Hercule qu'ils « regardent comme le destructeur de « leur ville.

« Quoiqu'il soit certain, dit Po- « cocke (2), que les sultans et les vi- « sirs aient en beaucoup d'endroits « de pareils tombeaux, je ne puis ce- « pendant m'empêcher de remarquer « que ceux-ci pourraient bien être des « monumens de la plus haute anti- « quité. Le plus grand est peut-être « le tombeau d'Achille ; les deux « autres seraient ceux de Patrocle et « d'Antiloque, auxquels les Troyens « rendirent les honneurs divins.

(1) Strab. Géogr. Cas. p. 596, éd. Paris, 1620. Al. 890.

(2) A Des. of the East. v. II, part. II, p. 29, 119 et 120.

« Les deux éminences que j'aper-
« çois dans la vigne, dit le docteur
« Chandler (1), sont les tombeaux
« d'Achille et de Patrocle : le troi-
« sième est celui d'Antiloque fils de
« Nestor, et le suivant celui de Pé-
« néleus.

« Ces deux tombeaux, dit le doc-
« teur Dallaway (2), sont ceux qui,
« suivant l'opinion des anciens géo-
« graphes, renfermaient les cendres
« des illustres amis Achille et Patrocle;
« les deux autres sont ceux d'Antilo-
« que et de Pénéleus le Béotien ».

Comme les cendres des trois guerriers furent déposées dans la même urne et placées dans le tombeau d'Achille (3), il était naturel de supposer que les tombeaux élevés en l'honneur

(1) Travels in Asia minor, p. 42.

(2) *Tableau de la plaine de Troye*, illustrated and confirmed, p. 23.

(3) Odys. XXIV. 73.

de Patrocle et d'Antiloque, étaient de simples cénotaphes, et ne contenaient point leurs cendres.

Plein de cette idée, et dirigé d'ailleurs par la grandeur de celui de ces monumens qui est le plus voisin de la mer, je le désignai comme devant être l'objet de la fouille que je conseillai d'entreprendre, et qui fut exécutée après mon départ de Constantinople. En voici les détails qui m'ont été fournis par le médecin de l'ambassade, homme savant, qui a lui-même fait un long séjour dans la plaine de Troye. Son témoignage va fixer, j'espère, toute incertitude sur un monument qui, s'il n'est pas celui d'Achille, est certainement au moins celui que les anciens géographes ont attribué à ce guerrier fameux, et très-probablement celui qu'Homère a révéré comme tel.

« Quelque tems après votre départ pour la Moldavie, m'écrit-il, l'ambassadeur me dit qu'il avait résolu de faire

fouiller le tombeau que vous aviez fixé comme étant celui d'Achille ; et que pour éviter toute querelle avec les Turcs, qui, comme vous savez, dès qu'ils voient un Franc creuser la terre, croient qu'il veut enlever leurs trésors, il avait chargé le juif Gormezano, agent français aux Dardanelles, de s'aboucher avec le Turc dont vous avez vu la maison adossée au tombeau, et de lui proposer, moyennant une somme dont on conviendrait, de faire la fouille lui-même. Il ajouta, que, pour ôter aux Juifs et aux Turcs la tentation de soustraire les métaux précieux qui, d'après le témoignage d'Homère, pourraient être renfermés dans le tombeau, il avoit promis de donner en or ou en argent le double en pesanteur de l'un ou de l'autre de ces métaux qui y serait trouvé.

« Douze ou quinze jours après cette conversation, lorsque nous étions à la campagne de Tharapia, il m'en-

voya chercher, et me dit : « Voilà ce « que je viens de recevoir de la Troa- « de, et ce que Gormezano m'écrit ». En parlant ainsi, il me montrait d'une main un bocal de verre posé sur une table, et de l'autre, il me présenta une lettre.

« Je lus d'abord la lettre du juif, qui disait en substance : qu'on avait attaqué le mole vers le milieu de sa hauteur, et qu'au bout de la galerie ouverte et dirigée au centre de la base du cône de terre, on avait trouvé un roc vif dans lequel étoit une légère excavation de deux *archines* (environ six pieds) en carré, entourée d'un petit mur de pierres liées avec de la glaise et recouverte de même, et que dans cette excavation étaient contenues les matières qu'il envoyait.

« Après avoir pris lecture de sa lettre, je m'empressai de procéder à l'examen de reliques aussi curieuses ; et pour le faire avec méthode, je fis

apporter un grand plat, sur lequel je vidai le bocal.

« On remarquait au premier coup-d'œil une substance pulvériforme, et des débris de diverses natures, que j'épluchai attentivement, et dont je fis cinq lots séparés par ordre de leurs qualités apparentes.

« La première division contenait des morceaux de vases de terre cuite; la seconde étoit formée de quelques charbons de bois, et la troisième de quelques fragmens d'une substance crétacée qui provenait évidemment d'ossemens calcinés. J'avais joint à ce troisième tas la moitié d'un petit vase d'ivoire.

« La quatrième division n'offrait qu'un seul objet; c'était une barre informe couverte de vert-de-gris. Vous aurez une idée de sa forme et de son volume, quand vous saurez qu'on l'a prise pour une poignée d'épée.

« Enfin la cinquième division était

composée de parcelles irrégulières, et d'une plaque scutiforme d'une substance rougeâtre, que sa pesanteur spécifique me fit reconnaître aussitôt pour être l'oxide d'un métal quelconque.

« La substance pulvérisante me parut à la vue et au toucher avoir des caractères de cendres si frappans que je ne songeai pas à procéder à un examen ultérieur. Quant aux charbons de bois, aux fragmens osseux et aux tessons de vases cassés, il était impossible d'élever le moindre doute sur leur nature.

« Le corps vert-de-grisé était une barre de cuivre, comme je m'en suis assuré en vérifiant un morceau de l'oxide.

« La matière de chacun de ces objets ainsi déterminée, il restait à débrouiller les formes qu'avait jadis offertes l'assemblage de plusieurs d'entr'eux : pour procéder plus sûrement à cette opération, j'appelai le secours de Fauvel, dont vous connaissez la

dextérité et l'intelligence. A force d'examen, de tâtonnement et de patience, Fauvel trouva que la prétendue poignée d'épée était l'intérieur du corps d'une statue, et qu'une partie de l'oxide en écailles avait formé sa surface, et avait été écroûtée par quelque secousse. En rapprochant et collant tous ces débris l'un après l'autre aux endroits où la correspondance de leur forme avec le vide les appelait, il parvint à rétablir, sauf quelques lacunes non nécessaires pour reconnaître l'ensemble, une statue égyptienne drappée à la grecque. Elle était portée sur le plateau scutiforme dont j'ai parlé, et ce plateau était soutenu par deux petits chevaux dans le côté desquels il était implanté.

« La statue, jointe au piédestal qui la soutenait, a dix pouces de hauteur. Les chevaux sont lourds et mal faits. Ils portaient chacun un guerrier dont il ne reste plus que la partie

inférieure. Le visage de la figure est détruit ; on distingue encore une partie du sein ; les pieds sont en avant l'un de l'autre et sur deux lignes parallèles, comme aux statues égyptiennes. Les symboles qui surchargent sa tête et ses épaules, sont la partie la mieux conservée. Deux sphinx placés sur les avant-bras élèvent leur tête au niveau de sa coiffure *ornée d'une feuille de lotus*, au-dessus de laquelle on voit deux lions ou deux sphinx.

« On distingue sur son épaule une chemise d'un tissu dont les fils semblent frisés à peu près comme les chemises de soie que les femmes portent encore dans tout l'Orient. Elle est vêtue d'une robe avec un grand nombre de plis perpendiculaires ; les pans en sont relevés sur les cuisses, et les bords sont par-tout contournés suivant la disposition des plis et avec la plus grande uniformité. De son bras gauche,

elle soutient sa robe, qu'elle saisit avec le pouce et l'index.

« On sait que Minerve avait son temple dans la citadelle de Troye, à l'époque du siége : le culte de cette divinité se perpétua long-tems après la destruction du royaume de Priam. « On la trouve, dit Pélerin (1), sur « plusieurs médailles ; mais il en est « une qui mérite sur-tout d'être obser- « vée, en ce qu'elle représente Isis, « dans la même attitude que Minerve, « tenant d'une main une espèce de « hast en travers sur son épaule, et « de l'autre main une quenouille, sui- « vant Fontenu. Isis est reconnaissa- « ble sur cette médaille, à son habil- « lement, et au *lotus qui est sur sa* « *tête ;* et c'est peut-être de cette ma- « nière qu'était représentée Minerve

---

(1) Recueil des médailles des peuples et des villes, t. II, p. 63 et 64.

« de Saïs, qui était Isis, suivant Plu-
« tarque ».

« Ce qui prouve encore la prodigieuse antiquité de la statue trouvée dans le tombeau d'Achille, c'est que, par son attitude et son vêtement, elle ressemble à plusieurs figures conservées sur des monumens étrusques et grecs, entr'autres à deux canéfores gravés dans les monumens inédits de Winkelman, d'après un vase étrusque.

« Ce même costume et cette même attitude se trouvent aussi dans une figure de Minerve, sculptée sur un bas-relief grec, de la collection du cardinal Albani, et que Ruffei qui l'a publiée, rapporte au tems des Ptolémées, observant qu'on y a donné aux figures le vêtement affecté aux dieux grecs ou étrusques, sur les monumens de la plus haute antiquité.

« Après la restauration de la statue, on procéda au rétablissement des va-

ses dont nous avions les tessons. Pour faciliter ce travail, on adapta les morceaux sur un noyau de plâtre, suivant qu'ils correspondaient les uns aux autres, et de cette manière on parvint à former deux vases de style étrusque, de dix à douze pouces de haut. Il restait encore d'autres tessons dont on n'a pu tirer aucun parti; plusieurs avaient appartenu à des vases lacrymatoires.

« Voilà, dans la plus stricte vérité, tout ce que l'on peut dire sur les objets trouvés dans le tombeau d'Achille; et telle est la manière dont la lettre de Gormezano en annonçait la découverte.

« Maintenant quelle confiance doit-on avoir à cette lettre? Pour moi je crois fermement qu'elle ne contenait rien que de vrai. Il serait possible qu'il eût soustrait quelques-uns des objets trouvés, mais je suis intimement persuadé que ceux qu'il envoyait

avaient été découverts comme il l'annonçait ; du moins toutes les preuves physiques et morales concourent à établir ce fait. Les preuves morales se tirent de la situation de Gormezano : cet agent dépendait de l'ambassadeur de France ; il devait donc se garder d'attirer son ressentiment par une supercherie qui lui aurait été peu profitable, et qui ne pouvait manquer d'être dévoilée, puisque la fouille avait été faite par plusieurs personnes qui différaient de mœurs, de religion et d'intérêt.

« Les preuves physiques se tirent de la nature des objets ; il faut une longue suite de siècles pour oxider le cuivre au point où l'était la statue. Le costume grec allié avec la coiffure égyptienne, les formes étrusques observées dans les vases, formes qui paraissent avoir été suivies en Grèce du temps de la prise de Troye ; tout est marqué dans ces objets, au coin de la plus haute antiquité.

« Quand Gormezano aurait voulu faire un envoi pour flatter l'ambassadeur, il est bien difficile de croire qu'il eût eu l'adresse et les moyens de le composer si à-propos.

« Il me reste à vous dire un mot de la nature des diverses terres qui composent le *Tumulus* en question. L'ingénieur Kauffer fut envoyé dans la Troade pour faire les perquisitions les plus sévères sur l'exactitude des récits du Juif, et pour prendre connaissance des travaux qui avaient été faits. C'est dans ce voyage qu'il observa les diverses couches qui composaient le tombeau, et dont il a fait un dessin fort ingénieux.

« La première couche, ou la couche inférieure qui reposait immédiatement sur les débris contenus dans l'excavation, était de sable fin, et avait environ dix pieds d'épaisseur; la suivante qui était de pierre et sable, avait quatre pieds; la troisième, de glaise et pierre,

n'en avait que deux ; enfin la dernière, qui couronnait le monument et le garantissait de l'humidité, était de glaise et avait six pieds.

« Pendant les trois jours que j'ai passés en 1788, dans la plaine de Troye, je n'ai pas manqué d'examiner la place de la fouille. Le Turc voisin avec lequel j'ai conversé, s'est entièrement trouvé d'accord avec Gormezano, et m'a raconté que depuis l'ouverture du tombeau, un *vourvoulaki*, ou *revenant*, n'avait cessé de tourmenter les infidèles du cap Sigée. »

On voit que tous les voyageurs qui m'ont précédé et suivi dans la Troade, n'ont pas craint d'affirmer que les tombeaux des héros grecs existent encore sur les rivages de l'Hellespont.

Mais quand les anciens et les modernes ne m'auraient pas guidé dans la recherche de ces monumens, Homère m'en avait dit assez pour me les faire reconnaître.

Il indique d'abord leur situation sur le bord de la mer, en peignant « les « Grecs transportant du mont Ida (1) « le bois nécessaire pour le bûcher de « Patrocle, et le jetant sur le rivage, « à l'endroit qu'Achille avait désigné

---

(1) Le mont Ida était couvert de forêts au tems d'Homère, comme il l'est encore aujourd'hui. D'Ansse de Villoison m'apprend « que cette « montagne était renommée par les observations « astronomiques qu'y fit Cléostrate de Ténédos, « au rapport de Théophraste, *de signis pluvia-* « *rum*, p. 419 de l'édition de Daniel-Heinsius. « Leyde 1613, in-fol. Il invite aussi à lire les « remarques de feu M. Bjoernstahel, savant « suédois, sur le Simoïs, et sur le détroit de « Sestos et d'Abydos, p. 186 et suivantes de « la 7.e lettre du 6.e tome de la traduction ita- « lienne de ses lettres, intitulée : *Lettere ne'* « *suoi viaggi stranieri di Giacomo Jona Bjoerns-* « *tahel, in italiano recate de Baldassar Do-* « *menico Zini di Val di Non, Poschiavo*, 1796, « in-8°. »

« pour le tombeau de son ami et pour
« le sien (1). »

Il désigne ensuite leur construction et leur forme, quand il dit, « que les « chefs en marquent l'enceinte circu- « laire, en jettent les fondemens et les « couvrent d'un monceau de terre (2). »

Mais écoutons sur-tout le divin poëte lorsqu'il prédit leur éternelle durée, et qu'il peint l'impression qu'ils doivent faire à l'avenir sur les navigateurs qui passeront dans l'Hellespont.

« Si je triomphe, dit Hector, si
« Apollon me donne la victoire, j'ar-
« racherai au vaincu ses dépouilles ;
« je les porterai à Troye ; je les brû-
« lerai sur l'autel du dieu qui me
« protège ; je rendrai son cadavre
« aux Grecs ; ils l'enfermeront dans le
« cercueil, et *sur les bords de l'Hel-*
« *lespont ils lui élèveront un tombeau.*

---

(1) Il. XXIII. 126.

(2) *Ib.* XXIII. 256.

« *Le nautonier qui voguera sur ces* « *ondes, dira : Là est le tombeau d'un* « *héros qui jadis périt sous les coups* « *d'Hector.... Il le dira ; et ma gloire* « *vivra jusqu'aux siècles les plus re-* « *culés* (1). »

Homère met une sorte de complaisance à rappeler dans l'Odyssée le souvenir de ces tristes monumens : il est pénétré de l'intérêt qu'ils inspiraient de son tems à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens sur les tombeaux de la plaine de Troye.

Agamemnon racontant à Achille, dans les enfers, les cérémonies de ses funérailles, lui dit :

« Après que les flammes de Vulcain « t'ont consumé, nous rassemblons, « Achille, à la naissance de l'aurore, « tes ossemens blanchis ; nous les ar-

---

(1) Il. VII. 92. *Voy.* l'élégante traduction de Lebrun.

« rosons d'un vin pur et d'un parfum
« huileux ; ta mère nous apporte une
« urne d'or, présent, disait-elle, de
« Bacchus, et l'ouvrage de l'indus-
« trieux Vulcain : là, fameux héros !
« reposent tes cendres, confondues,
« selon tes désirs, avec celles de ton
« ami Patrocle ; là, séparément, sont
« encore les cendres d'Antiloque, qui,
« après la mort du fils de Menœtius,
« fut le plus cher de tes compagnons ;
« nous, l'armée valeureuse des Grecs,
« *nous érigeons, avec piété autour de*
« *cette urne un grand et remarquable*
« *monument au bord du rivage le plus*
« *avancé sur l'Hellespont, afin que*
« *les races présentes et futures l'aper-*
« *çoivent de loin en traversant cette*
« *mer.* »

Τοις οι νυν γεγαασι, καὶ οι μετοπισθεν εσονται (1).

Je finis ici mes observations sur la

(1) Odys. XXIV. 84. trad. de Bitaubé.

Troade ; le volume qui va suivre contiendra celles de M. Morritt, voyageur anglais, aussi distingué par ses talens que par son exactitude et son impartialité.

FIN DU SECOND VOLUME.





